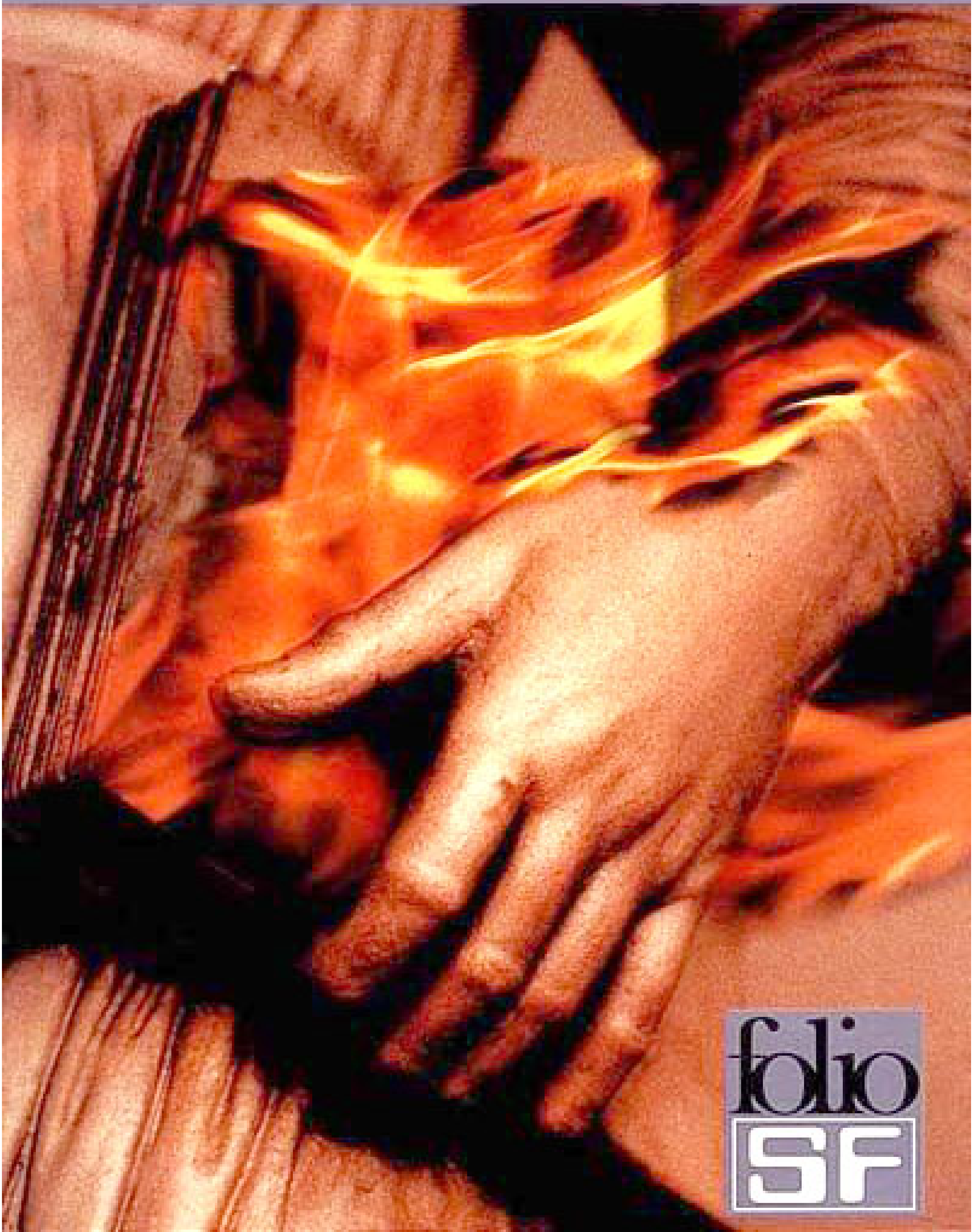
Ray
Bradbury
Fahrenheit 451



Ray Bradbury

FAHRENHEIT 451

Traduit de l'américain par Henri Robillot

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé
en DOC, HTML,
PDF, EPUB et MOBI
Team
AlexandriZ
teamalexandriz.org

Denoël

Titre original :

FAHRENHEIT 451

© Ray Bradbury, 1953
© Éditions Denoël, 1955,
pour la traduction française.

Né en 1920 dans l'Illinois, Ray Bradbury se destine très rapidement à une carrière littéraire, fondant dès l'âge de quatorze ans un magazine amateur pour publier ses textes. Malgré quelques nouvelles fantastique parues dans des supports spécialisés, son style poétique ne rencontre le succès qu'à la fin des années 40, avec la parution d'une série de nouvelles oniriques et mélancoliques, plus tard réunies sous le titre de *Chroniques martiennes.* Publié en 1953, *Fahrenheit 451* assoit la réputation mondiale de l'auteur, et sera adapté au cinéma par François Truffaut.

Développant des thèmes volontiers antiscientifiques, Bradbury s'est attiré les éloges d'une critique et d'un public non spécialisés, sensibles à ses visions nostalgiques et à sa prose accessible.

Celui-ci est dédié
avec reconnaissance
à Don Congdon

PRÉFACE

par Jacques Chambon

Aujourd'hui on ne brûle pas les livres. Ou plutôt on ne les brûle plus. Il arrive qu'on les interdise, et encore, rares sont les pays occidentaux où une censure officielle continue de s'exercer sur les œuvres de l'esprit.

Aujourd'hui, lorsqu'un livre gêne, on lance des tueurs contre son auteur ; on met à prix la tête d'un Salman Rushdie, coupable d'avoir écrit des *Versets sataniques* jugés incompatibles avec le respect dû au Coran par ceux qui s'en estiment les vrais gardiens et les vrais interprètes. Ou on porte plainte contre l'éditeur dans l'espoir d'obtenir que le livre ne soit plus en librairie et que ledit éditeur soit frappé de lourdes amendes ; les articles L 227-24 et R 624-2 du nouveau Code pénal autorisent n'importe quelle ligue de vertu à se lancer dans ce genre de procédure. Ou, dans l'éventualité d'un film considéré comme offensant, les soi-disant offensés font pression sur les pouvoirs publics pour que celui-ci soit retiré de l'affiche – cette pression pouvant aller dans les cas les plus extrêmes, celui de *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese, par exemple, jusqu'à la mise à feu d'une salle de cinéma.

Mais le jour où un service organisé comme celui des pompiers incendiaires de Bradbury sera chargé de la destruction systématique des livres au nom du caractère subversif de toute démarche créatrice – écriture aussi bien que lecture – paraît relever d'un futur bien lointain, voire parfaitement improbable.

Est-ce à dire que *Fahrenheit 451* fait partie de ces visions d'avenir qui, parce qu'elles n'ont pas été confirmées par l'Histoire, se trouvent frappées d'obsolescence ? La réponse est évidemment non.

D'abord lorsque le roman de Bradbury paraît en feuilleton en 1953, il relève de la littérature d'*actualité* – un sartrien dirait « engagée » – beaucoup plus que de la science-fiction. Ou plutôt, selon une démarche chère au genre, il projette dans le futur, en la radicalisant, en la grossissant de façon à lui donner valeur de cri d'alarme, une situation contemporaine particulièrement… brûlante. 1953, c'est en effet l'année où culmine aux États-Unis la psychose anticommuniste engendrée par la guerre de Corée et les premières

explosions atomiques soviétiques et entretenue par divers hommes politiques, dont le plus connu, parce que le plus paranoïaque et le plus remuant, reste le sénateur Joseph McCarthy : en juin, les époux Rosenberg, condamnés à mort depuis 1951 pour avoir prétendument livré des secrets atomiques au vice-consul soviétique à New York, passent sur la chaise électrique – une autre forme d'élimination par le feu.

Mais ce n'est là que l'épisode le plus spectaculaire – vu son retentissement international – d'une « chasse aux sorcières » qui existait bien avant de prendre le nom de « maccarthysme ». Dès 1947, c'est-à-dire au lendemain de l'accession de Harry Truman à la Présidence, des commissions d'enquête étaient en place, bientôt aidées par les traditionnels dénonciateurs, pour débusquer « l'ennemi intérieur », communistes, sympathisants, voire libéraux jugés « trop libéraux » dans tous les secteurs d'activité : gouvernement et administration, bien sûr, mais aussi presse, éducation et industrie du loisir. C'est ainsi, pour s'en tenir au seul domaine culturel, qui touchait particulièrement Bradbury dans la mesure où il en faisait partie et y comptait déjà pas mal d'amis, que durant une demi-douzaine d'années, en gros jusqu'à ce que McCarthy soit désavoué par le Sénat en raison même de ses excès, nombre d'artistes – acteurs, scénaristes, réalisateurs de films – et d'intellectuels – écrivains, hommes de science, professeurs – furent privés de travail et parfois de liberté (Edward Dmytryk, Dalton Trumbo), mis à l'index (J. D. Salinger avec *L'Attrape-Cœur*), conduits à s'exiler (Charlie Chaplin va s'installer en Suisse en 1952) ou à tout le moins sommés de prêter serment de loyauté envers leur pays.

Fahrenheit 451 n'est donc pas plus « dépassé » que ne le serait *1984* sous le prétexte que l'année 1984 que nous avons connue n'a pas confirmé la vision qu'en avait George Orwell lorsqu'il écrivit son livre en 1948. Mieux : *Fahrenheit 451* a été écrit précisément pour que l'univers terrifiant qui y est imaginé ne devienne jamais réalité. Paradoxe ? Si l'on veut, si l'on s'obstine à penser que la fonction de l'anticipation est de prédire l'avenir. Mais avec le recul on peut affirmer que ce livre a constitué une partition de poids dans le concert de ceux qui dénonçaient les dérives fascisantes de la Commission chargée des Activités antiaméricaines et, plus tard, du maccarthysme – car bien entendu, ce n'était pas toute l'Amérique qui avait la hantise du communisme. En d'autres termes, l'histoire du pompier Montag ne fait pas seulement partie de l'Histoire, elle a contribué sinon à la faire du moins à la détourner de certaines de ses tentations les plus dangereuses. Et y contribue encore.

Deuxième raison de voir en *Fahrenheit 451* un livre qui nous parle encore et toujours de nous : son propos reste parfaitement pertinent. Il est même devenu de plus en plus pertinent au fil des ans, jusqu'à conférer à la fiction qui en est porteuse le statut d'une de ces fables intemporelles où l'Histoire peut venir régulièrement se mirer sans risquer de graves distorsions. Certes, la télécommande, ce gadget clé de tout foyer à la page, en est absente : les murs-écrans de la maison de Montag s'activent et se désactivent à l'aide d'un interrupteur encastré dans une cloison. Certes, le sida ne vient pas apporter sa sinistre contribution aux menaces ambiantes : nous sommes projetés dans un monde (peut-être encore plus inquiétant) où le sexe, et à plus forte raison l'amour, semblent choses anciennes et oubliées. Mais pour le reste… Il y est question de guerre larvée entre grandes puissances, de course aux armements, de peur du nucléaire, de la coupure de l'homme d'avec ses racines naturelles, de la violence comme exutoire au mal de vivre, de banlieues anonymes, de délinquance, des liens problématiques entre progrès et bonheur, c'est-à-dire de ce qui compte parmi les grandes préoccupations de cette fin de siècle.

Il y est aussi et surtout question de l'impérialisme des médias, du grand décervelage auquel procèdent la publicité, les jeux, les feuilletons, les « informations » télévisés. Car, comme le dit ailleurs Bradbury, « il y a plus d'une façon de brûler un livre », l'une d'elles, peut-être la plus radicale, étant de rendre les gens incapables de lire par atrophie de tout intérêt pour la chose littéraire, paresse mentale ou simple désinformation.

De ce point de vue, rien n'est plus révélateur que la comparaison de la « conférence » du capitaine Beatty à la fin de la première partie de *Fahrenheit 451* avec ce qu'écrivait Jean d'Ormesson dans *Le Figaro* du 10 décembre 1992, au lendemain de la suppression de *Caractères*, l'émission littéraire animée par Bernard Rapp sur France 3 ; à peu de chose près, les deux discours paraissent contemporains : « On ne brûle pas encore les livres, mais on les étouffe sous le silence. La censure, aujourd'hui, est vomie par tout le monde. Et, en effet, ce ne sont pas les livres d'adversaires, ce ne sont pas les idées séditieuses que l'on condamne au bûcher de l'oubli : ce sont tous les livres et toutes les idées. Et pourquoi les condamne-t-on ? Pour la raison la plus simple : parce qu'ils n'attirent pas assez de public, parce qu'ils n'entraînent pas assez de publicité, parce qu'ils ne rapportent pas assez d'argent. La dictature de l'audimat, c'est la dictature de l'argent. C'est l'argent contre la culture (…) On pouvait croire naïvement que le service public avait une vocation culturelle, éducative, formatrice, quelque chose, peut-être, qui ressemblerait à une mission. Nous nous

trompions très fort. Le service public s'aligne sur la vulgarité générale. La République n'a pas besoin d'écrivains. »

Fahrenheit 451 a été écrit pour rappeler à la République (même s'il ne s'agit pas tout à fait de la même) qu'elle *a* besoin d'écrivains. Et c'est parce que ce besoin est à la fois plus vital et plus négligé que jamais que la fable de Bradbury est un texte d'aujourd'hui pour aujourd'hui et demain.

Du coup, la traduction devait suivre. C'est-à-dire être mise à jour. Car si le travail d'Henri Robillot reste un modèle du genre dans son mélange de scrupuleuse fidélité et d'élégante fluidité, c'est un travail qui date de 1954. Une époque où tout un vocabulaire restait à inventer dans le domaine de la télévision (la grande majorité de la France, qui n'en était encore qu'à la radio, connaissait le « speaker », mais pas encore le « présentateur » ou « l'animateur »), des transports (la « coccinelle » restait à inventer pour que l'on puisse traduire correctement « beetle-car ») et de la science-fiction en général. En effet, si Bradbury utilise assez peu de vocabulaire technique, il n'en reste pas moins très précis dans ses descriptions et ne répugne pas à puiser dans un réservoir d'expressions – et bien entendu de notions – alors familières des écrivains et lecteurs anglo-saxons de science-fiction mais un peu énigmatiques pour qui découvrait tout juste le genre – comme ce « glove-hole » (« gant identificateur ») dans lequel Montag plonge la main pour déclencher l'ouverture de sa porte d'entrée.

Par ailleurs, le style de Bradbury faisait problème. Riche de métaphores (il y en a plus d'une dizaine dès les premiers paragraphes du roman), de ruptures de construction, de recherches rythmiques, de jeux sur le signifiant et d'audaces diverses, il risquait de rendre encore plus déroutant un type de discours romanesque qui, pour la France, en était encore au stade de l'acclimatation. D'où les adaptations nécessaires, le grand mérite d'Henri Robillot ayant été de conserver malgré tout à l'auteur la qualité de poète qui lui était reconnue outre-Atlantique et commençait à lui assurer une audience bien plus large que celle des seuls amateurs d'aventures futuristes. Aujourd'hui la situation n'est plus la même ; *Fahrenheit 451* est devenu un classique, la science-fiction n'est plus un OLNI (Objet Littéraire Non Identifié), et il convenait de rendre au langage bradburien sa spontanéité, sa liberté d'allure jusque dans ses envolées les plus échevelées. Une autre façon de brûler les livres est de les traduire en clarifiant l'obscur et en simplifiant le complexe.

Ainsi croyons-nous avoir appliqué son propre message à un roman qui milite pour la liberté, la vérité, la plénitude de l'être et de

son rapport au monde. Reste maintenant à le re-savourer, à s'en pénétrer, à le transformer en souvenir vivifiant à l'exemple des hommes-livres que rencontre Montag à la fin de sa quête, c'est-à-dire en une flamme intérieure, le meilleur remède contre toutes les formes d'incendies.

Mais là, c'est au lecteur de jouer…

Jacques Chambon

FAHRENHEIT 451 : température
à laquelle le papier s’enflamme
et se consume.

« Si l’on vous donne du papier réglé,
écrivez de l’autre côté. »

Juan Ramon Jimenez

PREMIÈRE PARTIE

Le foyer et la salamandre

Le plaisir d'incendier !

Quel plaisir extraordinaire c'était de voir les choses se faire dévorer, de les voir noircir et *se transformer.*

Les poings serrés sur l'embout de cuivre, armé de ce python géant qui crachait son venin de pétrole sur le monde, il sentait le sang battre à ses tempes, et ses mains devenaient celles d'un prodigieux chef d'orchestre dirigeant toutes les symphonies en feu majeur pour abattre les guenilles et les ruines carbonisées de l'Histoire.

Son casque symbolique numéroté 451 sur sa tête massive, une flamme orange dans les yeux à la pensée de ce qui allait se produire, il actionna l'igniteur d'une chiquenaude et la maison décolla dans un feu vorace qui embrasa le ciel du soir de rouge, de jaune et de noir.

Comme à la parade, il avança dans une nuée de lucioles. Il aurait surtout voulu, conformément à la vieille plaisanterie, plonger dans le brasier une boule de guimauve piquée au bout d'un bâton, tandis que les livres, comme autant de pigeons battant des ailes, mouraient sur le seuil et la pelouse de la maison. Tandis que les livres s'envolaient en tourbillons d'étincelles avant d'être emportés par un vent noir de suie.

Montag arbora le sourire féroce de tous les hommes roussis et repoussés par les flammes.

Il savait qu'à son retour à la caserne il lancerait un clin d'œil à son reflet dans la glace, à ce nègre de music-hall passé au bouchon brûlé. Plus tard, au bord du sommeil, dans le noir, il sentirait ce sourire farouche toujours prisonnier des muscles de son visage. Jamais il ne le quittait, ce sourire, jamais au grand jamais, autant qu'il s'en souvînt.

Il accrocha son casque noir cloporte et le lustra, suspendit avec soin son blouson ignifugé, se doucha avec volupté, puis, sifflotant, les mains dans les poches, traversa l'étage supérieur de la caserne et se laissa tomber dans le trou. Au dernier instant, au bord de la catastrophe, il retira les mains de ses poches et freina sa chute en agrippant le mât de cuivre. Il s'immobilisa dans un crissement, les talons à deux centimètres du sol de béton.

Il sortit de la caserne et enfila la rue aux couleurs de minuit en direction du métro. Sous la pression de l'air comprimé, la rame fila sans bruit le long de son conduit souterrain lubrifié et le déposa dans

une grande bouffée d'air chaud sur les carreaux crémeux de l'escalier mécanique qui débouchait sur la banlieue.

Toujours sifflotant, il se laissa emporter dans le calme de l'air nocturne. Il se dirigea vers l'angle de la rue, sans penser à rien de particulier. Avant d'atteindre le coin, pourtant, il ralentit comme si un souffle de vent s'était levé de nulle part, comme s'il s'était entendu appeler par son nom.

Les nuits précédentes, alors qu'il regagnait sa maison sous le ciel étoilé, il avait éprouvé une sensation des plus bizarres à cet endroit précis, là où le trottoir tournait. Au moment d'obliquer, il avait eu l'impression d'une présence. L'air débordait d'un calme étrange, comme si quelqu'un avait attendu là, tranquillement, et, un instant avant son arrivée, s'était changé en ombre pour le laisser passer. Peut-être ses narines décelaient-elles un léger parfum, peut-être le dessus de ses mains, la peau de son visage sentaient-ils la température s'élever à cet endroit où la présence de quelqu'un pouvait, l'espace d'un instant, réchauffer l'air ambiant de quelques degrés. Inutile de chercher à comprendre. Chaque fois qu'il tournait cet angle, il ne voyait que la courbe blanche et déserte du trottoir – à l'exception d'une nuit, peut-être, où quelque chose avait fugitivement traversé une pelouse et s'était évanoui avant qu'il ait pu ajuster son regard ou dire un mot.

Mais ce soir-là, il ralentit jusqu'à pratiquement s'arrêter. Son mental, se projetant pour lui par-delà l'angle, avait perçu un souffle à peine audible. Un bruit de respiration ? Ou l'air était-il comprimé par la seule présence de quelqu'un qui se tenait là dans le plus profond silence, aux aguets ?

Il tourna l'angle.

Les feuilles d'automne voletaient au ras du trottoir baigné de lune, donnant l'impression que la jeune fille qui s'y déplaçait, comme fixée sur un tapis roulant, se laissait emporter par le mouvement du vent et des feuilles. La tête à demi penchée vers le sol, elle regardait ses chaussures rompre le tourbillon des feuilles. Elle avait un visage menu, d'un blanc laiteux, et il s'en dégageait une espèce d'avidité sereine, d'inlassable curiosité pour tout ce qui l'entourait. Son expression suggérait une vague surprise ; ses yeux sombres se fixaient sur le monde avec une telle intensité que nul mouvement ne leur échappait. Sa robe blanche froufroutait. Il crut presque entendre le balancement de ses mains tandis qu'elle avançait, puis ce son infime, l'éclair blanc de son visage qui se tournait au moment où elle découvrit, planté au milieu du trottoir, tout près, un homme qui attendait.

Au-dessus d'eux les arbres laissèrent bruyamment tomber leur

pluie sèche. La jeune fille s'arrêta, au bord, semblait-il, d'un mouvement de recul dû à sa surprise, mais il n'en fut rien ; immobile, elle fixait sur Montag des yeux si noirs, si brillants, si pleins de vie qu'il eut l'impression d'avoir dit quelque chose d'extraordinaire. Mais il savait que ses lèvres n'avaient bougé que pour lancer un vague salut, et lorsqu'il la vit comme hypnotisée par la salamandre sur son bras et le cercle au phénix sur sa poitrine, il reprit la parole.

« Mais bien sûr, dit-il, vous êtes nouvelle dans le voisinage, n'est-ce pas ?

— Et vous devez être… » Elle détacha ses yeux des insignes professionnels. « … le pompier. » Sa voix s'éteignit.

« Vous avez dit ça d'une drôle de voix.

— Je… je l'aurais deviné les yeux fermés, dit-elle posément.

— Ah… l'odeur du pétrole ? Ma femme s'en plaint tout le temps, dit-il en riant. Impossible de la faire disparaître complètement.

— Effectivement », fit-elle, intimidée.

Il avait l'impression qu'elle tournait autour de lui, l'examinant sur toutes les coutures, le secouait calmement, vidait ses poches, sans qu'elle eût à effectuer le moindre mouvement.

« Le pétrole, dit-il pour rompre le silence qui se prolongeait, ce n'est rien qu'un parfum pour moi.

— Vraiment ?

— Absolument. Pourquoi pas ? »

Elle s'accorda un instant de réflexion. « Je ne sais pas. » Elle regarda le trottoir dans la direction de leurs maisons. « Ça ne vous dérange pas si je m'en retourne avec vous ? Je m'appelle Clarisse McClellan.

— Clarisse. Guy Montag. Allons-y. Qu'est-ce que vous fabriquez dehors à une heure aussi tardive ? Quel âge avez-vous ? »

Ils avançaient sur le trottoir argenté dans la nuit où soufflaient à la fois le chaud et le frais. Un soupçon d'abricots et de fraises fraîchement cueillis flottait dans l'air ; il regarda autour de lui et se rendit compte que c'était absolument impossible à une époque aussi avancée de l'année.

Il n'y avait plus maintenant que la jeune fille marchant à ses côtés, le visage brillant comme neige dans le clair de lune, et il savait qu'elle réfléchissait à ses questions, cherchant les meilleures réponses à lui donner.

« Eh bien, dit-elle, j'ai dix-sept ans et je suis folle. Mon oncle affirme que les deux vont toujours ensemble. Lorsqu'on te demande ton âge, m'a-t-il dit, réponds toujours que tu as dix-sept ans et que tu es folle. N'est-ce pas agréable de se promener à cette heure de la nuit ?

J'aime humer les choses, regarder les choses, et il m'arrive de rester toute la nuit debout, à marcher, et de regarder le soleil se lever. »

Ils firent quelques pas en silence et elle déclara enfin, pensive : « Vous savez, je n'ai pas du tout peur de vous. »

La phrase le surprit. « Pourquoi auriez-vous peur ?

— Tant de gens ont peur. Peur des pompiers, je veux dire. Mais vous n'êtes qu'un homme, après tout… »

Il se vit dans les yeux de la jeune fille, suspendu au sein de deux gouttes d'eau claire étincelantes, sombre et minuscule, rendu dans les moindres détails, jusqu'aux plis aux commissures des lèvres, qui étaient là avec tout le reste, comme si ces yeux, fragments jumeaux d'ambre violet, avaient le pouvoir de l'emprisonner et de le conserver dans son intégralité. Son visage, désormais tourné vers lui, était un bloc de cristal laiteux, fragile, d'où sourdait une lueur douce et continue. Ce n'était pas la lumière hystérique de l'électricité mais… quoi ? La flamme étrangement reposante, rare et délicatement attentionnée de la bougie. Un jour, quand il était enfant, lors d'une panne d'électricité, sa mère avait trouvé et allumé une grande bougie et il avait connu une heure trop brève de redécouverte, d'illumination de l'espace telle que celui-ci perdait ses vastes dimensions et se resserrait douillettement autour d'eux, mère et fils, seuls, transformés, nourrissant l'espoir que le courant ne reviendrait pas trop vite…

« Vous permettez que je vous pose une question ? dit alors Clarisse McClellan. Depuis combien de temps êtes-vous pompier ?

— Depuis l'âge de vingt ans. Ça fait dix ans.

— Vous arrive-t-il de *lire* les livres que vous brûlez ? »

Il éclata de rire. « C'est contre la loi !

— Ah oui, c'est vrai.

— C'est un chouette boulot. Le lundi, brûle Millay, le mercredi Whiteman, le vendredi Faulkner, réduis-les en cendres, et puis brûle les cendres. C'est notre slogan officiel. »

Ils firent quelques mètres et la jeune fille demanda : « C'est vrai qu'autrefois les pompiers *éteignaient* le feu au lieu de l'allumer ?

— Non. Les maisons ont *toujours* été ignifugées, croyez-moi.

— Bizarre. J'ai entendu dire qu'autrefois il était courant que les maisons prennent feu par accident et qu'on avait besoin de pompiers pour *éteindre* les incendies. »

Il s'esclaffa.

Elle lui jeta un bref coup d'œil. « Pourquoi riez-vous ?

— Je ne sais pas. » Il se remit à rire et s'arrêta. « Pourquoi cette question ?

— Vous riez quand je n'ai rien dit de drôle et vous répondez tout

de suite. Vous ne prenez jamais le temps de réfléchir à la question que je vous ai posée. »

Il s'arrêta de marcher. « Vous alors, vous êtes un sacré numéro, dit-il en la dévisageant. Vous ne savez donc pas ce que c'est que le respect ?

— Je ne cherche pas à vous insulter. C'est simplement que j'aime un peu trop observer les gens, je crois.

— Et ça, ça ne vous dit *rien* ? » Il tapota le 451 cousu sur sa manche couleur de charbon.

« Si », murmura-t-elle. Elle pressa le pas. « Avez-vous déjà regardé les jet cars foncer sur les boulevards par là-bas ?

— Vous changez de sujet !

— Il m'arrive de penser que les conducteurs ne savent pas ce que c'est que l'herbe, les fleurs, parce qu'ils ne laissent jamais leurs yeux s'attarder dessus. Prenez un conducteur et montrez-lui le flou qui l'entoure. Si c'est vert, il dira : "Tiens, voilà de l'herbe !" Si c'est rose : "Voilà un jardin de roses !" Les taches blanches, ce sont des maisons. Les marron, des vaches. Un jour mon oncle s'est avisé de conduire lentement sur une autoroute. Il roulait à soixante-dix à l'heure ; il a eu droit à deux jours de prison. C'est drôle, non ? Et triste aussi, vous ne trouvez pas ?

— Vous pensez trop, dit Montag, mal à l'aise.

— Je regarde rarement les murs-écrans et je ne vais guère aux courses ou dans les Parcs d'Attractions. Alors j'ai beaucoup de temps à consacrer aux idées biscornues, je crois. Vous avez vu les panneaux d'affichage de soixante mètres de long en dehors de la ville ? Saviez-vous qu'avant ils ne faisaient que six mètres de long ? Mais avec la vitesse croissante des voitures il a fallu étirer la publicité pour qu'elle puisse garder son effet.

— J'ignorais ça ! s'exclama Montag avec un rire sec.

— Je parie que je sais autre chose que vous ignorez. Il y a de la rosée sur l'herbe le matin. »

Voilà qu'il ne se rappelait plus s'il savait cela ou non, et il en éprouva une vive irritation.

« Et si vous regardez bien… » Elle leva la tête vers le ciel. « … on distingue le visage d'un bonhomme dans la lune. »

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas regardé de ce côté-là.

Le reste du trajet se passa en silence, silence pensif pour elle, silence crispé et gêné pour lui, du fond duquel il lui lançait des regards accusateurs. Ils atteignirent la maison de Clarisse ; toutes les fenêtres étaient illuminées.

« Qu'est-ce qui se passe ? » Montag n'avait jamais vu une telle

débauche d'éclairage dans une maison.

« Oh, simplement mon père, ma mère et mon oncle qui sont là en train de bavarder. C'est comme de se promener à pied, sauf que c'est plus rare. Mon oncle a été arrêté une autre fois – je ne vous ai pas raconté ? – parce qu'il allait à pied. Oh, nous sommes des gens *très* bizarres.

— Mais de quoi *parlez-vous* donc ? »

Elle répondit par un éclat de rire. « Bonsoir ! » Elle s'engagea dans l'allée. Puis elle parut se souvenir de quelque chose, revint sur ses pas et posa sur lui un regard plein d'étonnement et de curiosité. « Est-ce que vous êtes heureux ? fit-elle.

— Est-ce que je suis *quoi* ? » s'écria-t-il.

Mais elle était déjà repartie – courant dans le clair de lune. Sa porte d'entrée se referma doucement.

« Heureux ! Elle est bien bonne, celle-là. » Il cessa de rire.

Il introduisit sa main dans le gant identificateur de sa porte d'entrée et lui laissa reconnaître son contact. La porte coulissa.

Bien sûr que je suis heureux. Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que je ne le suis pas ? demanda-t-il aux pièces silencieuses. Il s'arrêta pour lever les yeux vers la grille du climatiseur dans le couloir et se rappela soudain que quelque chose était caché derrière cette grille, quelque chose qui, en cet instant, semblait l'observer. Il s'empressa de détourner les yeux.

Étrange rencontre par une nuit étrange. Il ne se souvenait de rien de semblable, à l'exception d'un après-midi, il y avait de cela un an, où il avait rencontré dans le parc un vieil homme avec qui il avait *parlé*…

Montag secoua la tête. Son regard se posa sur un mur vide. Le visage de la jeune fille était là, d'une remarquable beauté dans son souvenir ; stupéfiant, en fait. Un visage menu, pareil au cadran d'une petite horloge que l'on distingue à peine dans le noir quand on se réveille au milieu de la nuit pour voir l'heure ; l'horloge vous communique l'heure, la minute, la seconde, dans le pâle silence de son halo, sachant parfaitement ce qu'elle a à dire de la nuit qui court vers d'autres ténèbres mais aussi vers un nouveau soleil.

« Quoi ? » demanda Montag à son autre moi, à cet imbécile subliminal qui se mettait parfois à radoter, échappant à la volonté, à l'habitude et à la conscience.

Ses yeux revinrent se poser sur le mur. Et quel miroir, aussi, que ce visage féminin ! Impossible. Combien connaissait-on de personnes capables de vous renvoyer votre propre lumière ? La plupart des gens étaient – il chercha une image, en trouva une dans son métier – des

torches, des torches qui flambaient et finissaient par s'éteindre. Rares étaient ceux dont les visages vous prenaient et vous renvoyaient votre propre expression, votre pensée la plus intime et la plus vacillante.

Quel incroyable pouvoir d'identification possédait cette jeune fille ! Elle ressemblait au spectateur passionné d'un théâtre de marionnettes, anticipant à la seconde près le moindre battement de paupière, le moindre geste de la main, le moindre frémissement du doigt. Combien de temps avaient-ils marché côte à côte ? Trois minutes ? Cinq ? Et pourtant, que cet intervalle de temps semblait long à présent. Quel immense personnage elle formait sur la scène qui lui faisait face ! Quelle ombre projetait sur le mur son corps élancé ! Il avait l'impression qu'au moindre tressaillement de sa paupière, elle cillerait. Que le moindre étirement des muscles de sa mâchoire la ferait bâiller avant lui.

Ma parole, se dit-il, maintenant que j'y pense, elle avait presque l'air de m'attendre là-bas, dans la rue, si fichtrement tard dans la nuit…

Il ouvrit la porte de la chambre à coucher.

Cela revenait à entrer dans le froid glacial d'un mausolée de marbre après le coucher de la lune. Une obscurité totale, pas le moindre soupçon du monde argenté au-dehors, fenêtres hermétiquement fermées : il était dans un caveau où nul écho de la vaste cité ne pouvait pénétrer.

La pièce n'était pas vide.

Il tendit l'oreille.

La susurration sautillante d'un moustique dans l'air, le murmure électrique d'une guêpe invisible blottie dans son nid rose et chaud. La musique était presque assez forte pour qu'il puisse en suivre la mélodie.

Il sentit son sourire s'estomper, fondre, se racornir comme du vieux cuir, comme la cire d'une bougie monumentale qui a brûlé trop longtemps et en vient à s'effondrer, étouffant sa flamme. Nuit d'encre. Il n'était pas heureux. Il n'était pas heureux. Il se répétait ces mots. Ils résumaient parfaitement la situation. Il portait son bonheur comme un masque, la jeune fille avait filé sur la pelouse en l'emportant et il n'était pas question d'aller frapper à sa porte pour le lui réclamer.

Sans allumer, il imagina l'aspect de la pièce. Sa femme étendue sur le lit, découverte et glacée comme un gisant, les yeux fixés au plafond par d'invisibles fils d'acier, inébranlable. Et dans ses oreilles les petits Coquillages, les radio-dés bien enfoncés, et un océan électronique de bruit, de musique et de paroles et de musique et de paroles, battant sans cesse le rivage de son esprit toujours éveillé.

La pièce était vide, en vérité. Chaque nuit, les ondes affluaient et l'emportaient sur leurs énormes vagues sonores, passive, les yeux grands ouverts, vers le matin. Depuis deux ans, pas une seule nuit ne s'était écoulée sans que Mildred ne se soit laissée porter par cette mer, ne s'y soit plongée et replongée avec délices.

La pièce était froide mais il avait quand même du mal à respirer. Pas question de tirer les rideaux et d'ouvrir les portes-fenêtres, car il n'avait pas envie que la lune se faufile dans la pièce. Aussi, avec le sentiment d'un homme qui va mourir d'asphyxie dans l'heure à venir, il se dirigea à tâtons vers son lit jumeau, ouvert, et donc froid.

Un instant avant de heurter du pied l'objet qui traînait par terre, il sut que cela allait se produire. Un pressentiment guère différent de celui qu'il avait éprouvé avant de tourner l'angle de la rue et de manquer de renverser la jeune fille. Son pied émettait des vibrations qui se réfléchirent sur le minuscule obstacle au moment même où il l'avançait. Il heurta l'objet. Celui-ci rendit un son mat et alla se perdre dans le noir.

Il se raidit et écouta la personne étendue sur le lit enténébré dans le total anonymat de la nuit. Le souffle exhalé par les narines était si faible qu'il ne faisait palpiter que les franges les plus lointaines de la vie, petite feuille, plume noire, simple cheveu.

Il se refusait toujours à laisser entrer la lumière du dehors. Il sortit son igniteur, tâta la salamandre gravée sur son disque d'argent, fit jouer le déclic…

Deux pierres de lune le contemplèrent à la lueur de la petite flamme qu'il tenait à la main ; deux pierres de lune noyées au fond d'un ruisseau limpide sur lesquelles courait la vie du monde, sans les toucher.

« Mildred ! »

Son visage évoquait une île couverte de neige sur laquelle il pouvait bien pleuvoir : elle ne sentait pas la pluie ; sur laquelle les nuages pouvaient bien projeter leurs ombres mouvantes : elle ne sentait la caresse d'aucune ombre. Il n'y avait que le chant des guêpes dans les dés qui lui obturaient les oreilles, ses yeux vitreux, le va-et-vient de sa respiration, la faible et douce circulation de l'air dans ses narines dont elle se moquait de savoir si elle se faisait de l'extérieur vers l'intérieur ou l'inverse.

L'objet qu'il avait envoyé promener du pied luisait à présent juste à côté de son lit. Le petit flacon de somnifère qui, plus tôt dans la journée, contenait encore trente comprimés et gisait maintenant, débouché et vide, dans la lueur de la flamme lilliputienne.

Comme il restait là sans bouger, le ciel hurla au-dessus de la

maison. Un bruit épouvantable, comme si deux mains géantes avaient déchiré des milliers de kilomètres de toile noire le long de la couture. Montag en fut cisaillé. Il se sentit haché, ouvert en deux au niveau de la poitrine. Les bombardiers à réaction qui n'en finissaient pas de passer, un deux, un deux, un deux, six, neuf, douze, et un autre, un autre encore, et encore un autre, hurlèrent pour lui. Il ouvrit la bouche et laissa leur plainte aiguë s'engouffrer et rejaillir entre ses dents à nu. La maison trembla. La flamme s'éteignit dans sa main. Les pierres de lune disparurent. Il sentit sa main plonger vers le téléphone.

Les avions étaient partis. Il sentit ses lèvres qui bougeaient, effleurant le micro du téléphone. « Service des urgences. » Un lamentable chuchotement.

Il avait l'impression que les étoiles avaient été pulvérisées par le fracas des avions noirs et qu'au matin la terre serait recouverte de leur poussière comme d'une neige étrange. Telle fut l'absurde réflexion qu'il se fit, debout dans l'obscurité, parcouru de frissons, tandis que ses lèvres continuaient de remuer.

Ils avaient ce fameux appareil. Ils en avaient deux, en fait.

L'un se glissait dans votre estomac comme un cobra noir au fond d'un puits vibrant d'échos à la recherche de tout ce qui y stagnait d'ancien, eau et temps. Il aspirait la substance verte qui affluait au sommet en un lent bouillonnement. Buvait-il les ténèbres ? Pompait-il tous les poisons accumulés au cours des années ? Il se repaissait en silence, laissant parfois échapper un bruit de suffocation en sa recherche aveugle. Il possédait un Œil. L'opérateur impersonnel de la machine pouvait, grâce à un casque optique, regarder jusque dans l'âme du patient qu'il vampirisait de la sorte. Que voyait l'Œil ? L'homme ne le disait pas. Il voyait sans voir ce que voyait l'Œil. L'opération n'était pas sans ressembler à des travaux d'excavation dans un jardin. La femme sur le lit n'était rien de plus qu'une strate de marbre dur qu'ils avaient atteinte. Allez, continuons quand même, forons plus avant, aspirons le vide, si tant est que celui-ci puisse céder aux pulsations du serpent glouton. Debout, l'opérateur fumait une cigarette.

L'autre appareil accomplissait également son office. Manœuvré par un individu tout aussi impersonnel vêtu d'une combinaison brun rougeâtre intachable, il pompait tout le sang du corps pour le remplacer par du sang neuf et du sérum.

« Faut leur faire un double nettoyage, commenta l'opérateur tout en surveillant la femme silencieuse. Inutile de vider l'estomac si on ne

nettoie pas le sang. Si on le laisse tel quel, le sang vous arrive au cerveau comme un marteau-pilon, paf, et à la longue le cerveau flanche, salut la compagnie.

— Assez ! s'écria Montag.

— C'était juste pour vous expliquer…

— Vous avez fini ? »

Ils firent taire les machines. « On a fini. » La colère de Montag les laissait parfaitement indifférents. Ils restaient là, la fumée de leurs cigarettes leur montant autour du nez et dans les yeux sans les faire ciller ni loucher. « Ça fera cinquante dollars.

— Pourquoi ne pas me dire d'abord si elle va s'en remettre ?

— Pas de problème. Toutes les saloperies sont là, dans notre valise ; elles ne peuvent plus lui faire de mal. Comme je disais, on remplace le vieux par le neuf et le tour est joué.

— Vous n'êtes médecin ni l'un ni l'autre. Pourquoi le Service des urgences n'a pas envoyé un docteur ?

— Oh ! là là ! » La cigarette de l'opérateur accompagna le mouvement de ses lèvres. « Des cas comme ça, on en a neuf ou dix par nuit. On en a tellement depuis quelques années qu'on a fait construire ces appareils. La lentille optique, d'accord, c'était nouveau ; tout le reste, c'est du vieux. Pour un truc comme ça, on n'a pas besoin de médecin ; suffit de deux mecs dégourdis, ils vous liquident le problème en une demi-heure. Bon… » Il se dirigea vers la porte. « … faut qu'on y aille. Un autre appel vient de me tomber dans l'oreille. Deux pâtés de maisons d'ici. Encore quelqu'un qui vient de faire sauter le bouchon d'un tube de comprimés. Appelez si vous avez encore besoin de nous. Qu'elle reste tranquille. On lui a administré un contre-sédatif. Elle aura faim en se réveillant. Salut. »

Et les hommes aux cigarettes vissées à la ligne dure que formaient leurs lèvres, les hommes aux yeux d'aspic soulevèrent leurs machines et leurs tuyaux, leur bidon de mélancolie liquide, le noir dépôt d'immondices, et sortirent tranquillement.

Montag s'écroula dans un fauteuil et regarda la femme. Elle avait les yeux fermés à présent, tout doux, et il tendit la main devant sa bouche pour sentir la tiédeur de son souffle.

« Mildred », dit-il enfin.

Nous sommes trop nombreux, songea-t-il. Nous sommes des milliards et c'est beaucoup trop. Personne ne connaît personne. Des inconnus viennent vous violer. Des inconnus viennent vous arracher le cœur. Des inconnus viennent vous prendre votre sang. Grand Dieu, qui étaient donc ces hommes ? C'est la première fois de ma vie que je les vois !

Une demi-heure s'écoula.

Le sang de cette femme était neuf et semblait l'avoir rénovée. Ses joues étaient toutes roses et ses lèvres fraîches, rendues à leurs couleurs, paraissaient douces et détendues. Le sang de quelqu'un d'autre y coulait. Si seulement on avait pu lui donner aussi la chair, le cerveau, la mémoire de quelqu'un d'autre. Si seulement on avait pu emporter son esprit chez le teinturier, en vider les poches, le passer à l'étuve, le décaper, lui redonner forme et le rapporter au matin. Si seulement…

Il se leva, écarta les rideaux et ouvrit en grand la porte-fenêtre pour laisser entrer l'air nocturne. Il était deux heures du matin. Ne s'était-il écoulé qu'une heure depuis sa rencontre avec Clarisse McClellan, son retour à la maison, son arrivée dans la chambre plongée dans les ténèbres, son coup de pied dans le petit flacon de cristal ? Une heure seulement, mais le monde avait fondu pour resurgir sous une forme nouvelle, incolore.

Des rires couraient sur la pelouse baignée de lune en provenance de la maison de Clarisse et de tout son monde, son père, sa mère et cet oncle au sourire si franc et si serein. Détendus, chaleureux, nullement forcés, ils fusaient de cette maison qui brillait de tous ses feux au cœur de la nuit tandis que toutes les autres étaient repliées sur leurs ténèbres. Montag entendait les voix parler, parler, parler, s'éteindre, repartir, tisser et retisser leur réseau hypnotique.

Sans s'en rendre compte, Montag franchit le seuil de la porte-fenêtre et s'engagea sur la pelouse. Il s'arrêta dans l'ombre tout près de la maison babillante, un instant tenté de frapper à la porte et de murmurer : « Laissez-moi entrer. Je ne dirai rien. J'ai juste envie d'écouter. Qu'est-ce que vous racontez ? »

Mais il resta où il était, pétrifié par le froid, le visage pareil à un masque de glace, écoutant la voix d'un homme (l'oncle ?) aux inflexions tranquilles.

« Après tout, on vit à l'époque du kleenex. On fait avec les gens comme avec les mouchoirs, on froisse après usage, on jette, on en prend un autre, on se mouche, on froisse, on jette. Tout le monde se sert des basques du voisin. Comment soutenir l'équipe locale quand on n'a pas le programme et que l'on ne connaît pas le nom des joueurs ? Par exemple, de quelle couleur sont leurs maillots quand ils pénètrent sur le terrain ? »

Montag regagna sa propre maison. Laissant la fenêtre ouverte, il jeta un œil sur Mildred, la borda avec soin, puis alla s'étendre, le clair de lune sur ses pommettes et les rides de son front, distillé dans chacun de ses yeux pour y former une cataracte d'argent.

Une goutte de pluie. Clarisse. Une autre goutte. Mildred. Une troisième. L'oncle. Une quatrième. Le feu de ce soir. Une, Clarisse. Deux, Mildred. Trois, l'oncle. Quatre, le feu. Une, Mildred, deux, Clarisse. Une, deux, trois, quatre, cinq, Clarisse, Mildred, l'oncle, le feu, les comprimés de somnifère, les hommes, mouchoirs jetables, basques, on se mouche, on froisse, on jette, Clarisse, Mildred, l'oncle, le feu, comprimés, mouchoirs, on se mouche, on froisse, on jette. Un, deux, trois, un, deux, trois ! Pluie. Orage. L'oncle qui rit. Le tonnerre qui dégringole les escaliers. Le monde entier qui se répand en eau. Le feu qui jaillit en volcan. Tout qui se met à dévaler dans un grondement, en un torrent impétueux qui se précipite vers le matin.

« Je ne sais plus rien », dit-il, et il laissa fondre sur sa langue un losange dispensateur de sommeil.

À neuf heures du matin, le lit de Mildred était vide.

Montag s'empressa de se lever, le cœur battant, se précipita dans le couloir et s'arrêta à la porte de la cuisine.

Un toast jaillit du grille-pain argenté, une main-araignée métallique le saisit au vol et l'inonda de beurre fondu.

Mildred contempla le toast transféré sur son assiette. Les abeilles électroniques chargées de faire passer le temps bourdonnaient déjà dans ses oreilles. Elle leva soudain les yeux, vit son mari et lui adressa un petit signe de tête.

« Ça va ? » demanda-t-il.

Dix ans de pratique des radio-dés avaient fait d'elle une virtuose de la lecture sur les lèvres. Nouveau hochement de tête. Elle relança le grille-pain pour lui faire cracher un autre toast.

Montag s'assit.

« Je ne comprends pas pourquoi j'ai une faim pareille, déclara sa femme.

— Tu…

— J'ai une de ces fringales !

— Cette nuit…, commença-t-il.

— J'ai mal dormi. Je me sens au trente-sixième dessous. Dieu, que j'ai faim ! Je n'en reviens pas.

— Cette nuit… », reprit-il.

Elle regardait ses lèvres d'un œil distrait. « Eh bien, quoi, cette nuit ?

— Tu ne te souviens pas ?

— De quoi ? On a fait une fête à tout casser ou quoi ? J'ai vaguement la gueule de bois. Et qu'est-ce que j'ai faim ! Qui était là ?

— Un peu de monde.

— C'est bien ce que je pensais. » Elle mastiqua son toast. « Je me

sens un peu barbouillée, mais j'ai une faim de tous les diables. J'espère que je n'ai pas fait de bêtises au cours de la soirée.

— Non », dit-il calmement.

Le grille-pain lui dépêcha un toast beurré. Il le tint dans sa main avec un sentiment de reconnaissance.

« Tu n'as pas l'air tellement en forme non plus », observa sa femme.

En fin d'après-midi il se mit à pleuvoir et le monde entier vira au gris sombre. Debout dans le couloir, Montag ajustait son insigne barré d'une salamandre orange en feu. Il resta un long moment à regarder l'évent du climatiseur. Dans le salon télé, sa femme prit le temps de lever les yeux du scénario dans lequel elle était plongée. « Hé ! fit-elle. Mais on dirait que notre homme *réfléchit* !

— Oui. Je voulais te parler. »

Il marqua un temps.

« Tu as avalé tous les comprimés de ton flacon hier soir.

— Moi ? En voilà une idée ! lui retourna-t-elle, surprise.

— Le flacon était vide.

— Jamais je ne ferais une chose pareille. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Peut-être que tu as pris deux comprimés, oublié, et que tu en as pris deux autres, encore oublié, et ainsi de suite jusqu'à être tellement dans les vapes que tu as continué et en as pris trente ou quarante.

— Mais pour en venir à quoi, sapristi ? Pourquoi me laisserais-je aller à pareille idiotie ?

— Je ne sais pas. »

Visiblement, elle attendait son départ. « Jamais je n'ai fait ça, dit-elle. C'est impossible.

— Comme tu voudras.

— C'est comme ça et pas autrement. » Elle se replongea dans son scénario.

« Qu'est-ce qu'on donne cet après-midi ? » demanda-t-il d'un ton las.

Elle ne releva pas les yeux de son texte. « Eh bien, c'est une dramatique qui va passer sur les murs-écrans dans dix minutes. On m'a expédié mon rôle ce matin. J'ai envoyé des coupons de participation. Ils écrivent le scénario avec un rôle manquant. C'est une idée nouvelle. La femme d'intérieur, c'est moi, joue le rôle manquant. Quand on en arrive aux répliques sautées, ils me regardent tous des trois murs et je lis mon texte. Ici, par exemple, l'homme dit : “Que

pensez-vous de tout cela, Helen ?” Et il me regarde assise ici, au centre de la scène, tu vois ? Et je réponds, je réponds… » Elle s’interrompit et souligna du doigt une ligne du texte. « “Ça me semble parfait !” Ensuite l’histoire continue jusqu’à ce qu’il dise : “Êtes-vous d’accord, Helen ?” Et je réponds : “Et comment !” Hein, Guy, que c’est amusant, non ? »

Debout dans le couloir, il la dévisageait.

« Moi, je trouve ça marrant, dit-elle.

— De quoi ça parle ?

— Je viens de te le dire. Il y a trois personnages, Bob, Ruth et Helen.

— Ah bon.

— C’est vraiment amusant. Et ça le sera encore plus quand on pourra s’offrir l’installation du quatrième mur. Dans combien de temps crois-tu qu’on aura assez d’argent de côté pour faire remplacer la quatrième cloison par un mur-écran ? Ça ne représente que deux mille dollars.

— C’est-à-dire le tiers de mon salaire annuel.

— Rien que deux mille dollars. Tu pourrais bien penser à moi de temps en temps. Si on avait un quatrième mur, ce serait comme si cette pièce n’était plus la nôtre, mais celle de toutes sortes de gens extraordinaires. On pourrait se passer d’un certain nombre de choses.

— On se passe déjà d’un certain nombre de choses pour payer le troisième mur. Son installation ne remonte qu’à deux mois, si tu te souviens.

— Pas plus que ça ? » Elle le regarda un long moment. « Eh bien, au revoir, mon chéri.

— Au revoir. » Il s’arrêta et se retourna. « Est-ce que ça finit bien ?

— Je n’en suis pas encore arrivée là. »

Il revint sur ses pas, lut la dernière page, hocha la tête, referma le document et le lui rendit. Puis il sortit sous la pluie.

L’averse se calmait et la jeune fille marchait au milieu du trottoir, la tête rejetée en arrière, exposant son visage aux dernières gouttes. Elle sourit en voyant Montag.

« Salut ! »

Il lui rendit son salut et ajouta : « Qu’est-ce que vous mijotez à présent ?

— Je continue de faire la folle. C’est bon de sentir la pluie. J’adore marcher sous la pluie.

— Je ne crois pas que j’aimerais ça.

— Il faudrait essayer pour savoir.

— Ça ne m'est jamais arrivé. »

Elle se lécha les lèvres. « Même le goût de la pluie est agréable.

— C'est à ça que vous passez votre temps, à tâter de tout au moins une fois ?

— Parfois deux. » Elle regarda quelque chose au creux de sa main.

« Qu'est-ce que vous tenez là ? dit-il.

— Je crois que c'est la dernière fleur de pissenlit de l'année. Je ne pensais pas en trouver une sur la pelouse à cette saison. Savez-vous qu'on peut s'en frotter le menton ? Regardez. » Elle porta la fleur à son menton tout en riant.

« Et ça sert à quoi ?

— Si ça déteint, c'est que je suis amoureuse. Alors ? » Il n'avait guère d'autre choix que de regarder.

« Eh bien ? dit-elle.

— Vous avez le dessous du menton tout jaune.

— Chouette ! Essayons sur vous maintenant.

— Ça ne marchera pas avec moi.

— Attendez. » Avant qu'il ait pu faire un geste elle lui avait appliqué la fleur de pissenlit sous le menton. Il eut un mouvement de recul et elle éclata de rire. « Ne bougez pas comme ça ! »

Elle lui examina le menton et fronça les sourcils. « Alors ? demanda-t-il.

— Quel dommage. Vous n'êtes amoureux de personne.

— Mais si !

— Ça ne se voit pas.

— Je suis même très amoureux ! » Il s'efforça d'évoquer un visage pour confirmer ses paroles, mais en vain. « Je vous assure !

— Je vous en prie, ne faites pas cette tête.

— C'est votre pissenlit. Tout s'est déposé sur votre menton. C'est pour ça que ça que ça ne marche pas avec moi.

— Oui, ça doit être ça. Bon, voilà que je vous ai contrarié, je le vois bien. Je suis désolée, sincèrement. » Elle lui effleura le coude.

« Non, non, s'empressa-t-il de répondre, tout va bien.

— Il faut que je m'en aille, alors dites-moi que vous me pardonnez. Je ne veux pas que vous soyez fâché contre moi.

— Je ne suis pas fâché. Contrarié oui.

— Il faut que j'aille voir mon psychanalyste à présent. On me *force* à y aller. J'invente des choses à lui raconter. Je ne sais pas ce qu'il pense de moi. Il dit que je suis un véritable oignon ! Il n'en finit pas de peler mes couches.

— Je n'ai pas de mal à croire que vous ayez besoin de ce

psychanalyste.

— Vous ne parlez pas sérieusement. »

Montag poussa un grand soupir. « Non, dit-il enfin, je ne parle pas sérieusement.

— Mon psychanalyste veut savoir pourquoi je vais me promener, pourquoi je marche dans les bois, pourquoi je regarde les oiseaux et collectionne les papillons. Un jour, je vous montrerai ma collection.

— Bonne idée.

— Ils veulent savoir ce que je fais de mon temps. Je leur dis qu'il m'arrive de rester simplement assise à *réfléchir.* Mais je ne leur dis pas à quoi. Je les fais marcher.

Il y a aussi des fois, je leur dis, où j'aime renverser la tête, comme ça, et laisser la pluie couler dans ma bouche. On jurerait du vin. Vous n'avez jamais essayé ?

— Non, je…

— Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ?

— Oui. » Il y réfléchit un instant. « Oui, je vous ai pardonné. Dieu sait pourquoi. Vous êtes bizarre, vous êtes agaçante, mais on n'a aucun mal à vous pardonner. Vous dites que vous avez dix-sept ans ?

— Enfin… le mois prochain.

— Comme c'est curieux. Ma femme a trente ans et pourtant, il y a des fois où vous paraissez beaucoup plus âgée. Ça me dépasse.

— Vous aussi, vous êtes bizarre, monsieur Montag. J'en arrive parfois à oublier que vous êtes pompier. Et maintenant, est-ce que je peux encore vous fâcher ?

— Allez-y.

— Comment ça a commencé ? Comment vous vous êtes retrouvé là-dedans ? Comment avez-vous choisi votre métier ? Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de faire ce travail ? Vous n'êtes pas comme les autres. J'en ai vu quelques-uns ; je *sais.* Quand je parle, vous me regardez. Quand j'ai dit quelque chose à propos de la lune, hier soir, vous avez regardé la lune. Jamais les autres ne feraient ça. Les autres me planteraient là et me laisseraient parler toute seule. Ou me menaceraient. Personne n'a plus le moindre instant à consacrer aux autres. Vous êtes un des rares à pouvoir me supporter. Voilà pourquoi je trouve tellement bizarre que vous soyez pompier ; ça ne vous va pas du tout, dans un sens. »

Il sentit son corps se scinder en deux, devenir chaleur et froidure, tendresse et dureté, tremblements et impassibilité, chaque moitié grinçant l'une contre l'autre.

« Vous feriez bien de filer à votre rendez-vous », dit-il.

Et elle fila, le laissant debout sous la pluie. Ce ne fut qu'au bout

d'un long moment qu'il retrouva l'usage de ses membres.

Et puis, très lentement, tout en marchant, il renversa la tête en arrière sous la pluie, même si ce ne fut que quelques instants, et ouvrit la bouche.

Le Limier robot dormait sans vraiment dormir, vivait sans vraiment vivre dans sa niche qui bourdonnait tout doux, vibrait tout doux, vague halo de lumière dans un coin sombre de la caserne. La chiche lueur d'une heure du matin, le clair de lune qui tombait du morceau de firmament découpé par la grande baie vitrée se reflétait ici et là sur le laiton, le cuivre et l'acier du fauve animé d'un léger frémissement. La lumière jouait sur des parcelles de verre rubis et sur le nylon des poils-antennes plantés dans la truffe de la créature qui frissonnait tout doux, tout doux, ses huit pattes à coussinets de caoutchouc repliées sous elle façon araignée.

Montag se laissa glisser au bas du mât de cuivre. Il sortit pour contempler la ville et remarqua qu'il n'y avait plus un nuage dans le ciel. Il alluma une cigarette et revint se pencher sur le Limier. On aurait dit une énorme abeille revenue de quelque champ au pollen violemment toxique, chargé de folie et de cauchemars, et qui maintenant, le corps saturé de ce nectar trop riche, en aurait cuvé la malignité.

« Salut », murmura Montag, toujours fasciné par le monstre à la fois mort et vivant.

La nuit, quand ils trouvaient le temps long, ce qui leur arrivait quotidiennement, les hommes glissaient au bas des mâts de cuivre, formaient les combinaisons, clic, clic, clic, du système olfactif du Limier et lâchaient des rats dans la cour de la caserne, parfois des poulets, parfois des chats destinés de toute façon à la noyade, et des paris s'engageaient sur l'animal que le Limier attraperait en premier. Les bêtes étaient mises en liberté. Trois secondes plus tard, la partie était jouée ; le rat, le chat ou le poulet, saisi en pleine course, restait prisonnier des pattes qui se faisaient alors de velours tandis qu'une aiguille d'acier creuse de dix centimètres de long jaillissait de la trompe du Limier pour injecter des doses massives de morphine ou de procaïne. La victime était ensuite jetée dans l'incinérateur et une autre partie commençait.

Montag restait en haut la plupart des nuits où de tels jeux avaient lieu. Deux ans plus tôt, il avait parié avec les meilleurs, perdu une semaine de salaire et affronté la fureur de Mildred, dont le visage s'était alors veiné et couvert de plaques rouges. À présent il restait allongé sur sa couchette, tourné vers le mur, écoutant les éclats de rire, le pianotement des rats en train de détaler, les grincements de

violon des souris et l'impressionnant silence du Limier, ombre en mouvement qui bondissait comme un phalène dans la lumière crue, trouvait sa victime, l'immobilisait, plongeait son aiguillon et regagnait sa niche pour y mourir comme sous l'action d'un commutateur.

Montag lui toucha le museau.

Le Limier grogna.

Montag sauta en arrière.

Le Limier se souleva à demi dans sa niche et fixa sur lui le néon vert bleuté qui s'était soudain mis à palpiter dans ses protubérances oculaires. Il laissa échapper un nouveau grognement, étrange et grinçante combinaison de grésillement électrique, de bruit de friture, de métal torturé, d'engrenages se mettant en route comme s'ils étaient rouillés et confits dans un vieux soupçon.

« Du calme, mon grand, du calme », dit Montag, le cœur battant.

Il vit l'aiguille argentée pointer de deux centimètres, se rétracter, pointer, se rétracter. Le grondement fermentait dans les flancs du fauve qui le regardait.

Montag recula. Le Limier s'avança hors de sa niche. Montag empoigna le mât de cuivre d'une main. Le mât réagit, coulissa vers le haut, et l'emporta en douceur à travers le plafond. Il reprit pied dans la demi-obscurité du niveau supérieur. Il tremblait, son visage était d'une pâleur tirant sur le verdâtre. En bas, le Limier s'était recouché sur ses huit pattes, ses incroyables pattes d'insecte, et s'était remis à bourdonner tout seul dans son coin, ses yeux à facettes désormais en paix.

Debout près du trou de descente, Montag prit le temps de se remettre de ses frayeurs. Derrière lui, quatre hommes assis dans un coin à une table de jeu éclairée par un abat-jour vert lui adressèrent un bref regard, mais sans aucun commentaire. Seul l'homme à la casquette de capitaine revêtue de l'insigne au Phénix se montra curieux et, ses doigts minces refermés sur les cartes à jouer, consentit enfin à lui adresser la parole de l'autre bout de la pièce.

« Montag… ?

— Il ne m'*aime* pas, dit Montag.

— Qui ça ? Le Limier ? » Le capitaine étudia ses cartes. « Allons donc ! Il n'aime pas plus qu'il ne déteste. Il “fonctionne”, c'est tout. C'est l'exemple parfait pour cours de balistique. Il obéit à la trajectoire que nous lui fixons. Il suit la piste, atteint sa cible, revient de lui-même et se déconnecte. Il n'est fait que de fils de cuivre, de batteries et d'électricité. »

Montag déglutit. « Son système informatique peut être réglé sur n'importe quelle combinaison, tant d'acides aminés, tant de soufre,

tant de matières grasses et alcalines. D'accord ?

— Nous savons tous ça.

— Tous ces dosages et pourcentages chimiques qui définissent chacun d'entre nous sont enregistrés dans le fichier central en bas. N'importe qui pourrait facilement greffer une combinaison partielle sur la "mémoire" du Limier, un petit quelque chose du côté des acides aminés, par exemple. Ça pourrait expliquer ce que le bestiau vient de faire. Il a réagi à mon approche.

— Fichtre ! s'exclama le capitaine.

— Il était irrité sans être vraiment en colère. Juste assez de "mémoire" programmée par je ne sais qui pour qu'il grogne à mon contact.

— Qui irait faire une chose pareille ? se récria le capitaine. Vous n'avez pas d'ennemis ici, Guy.

— Pas que je sache.

— Nous ferons vérifier le Limier par nos techniciens dès demain.

— Ce n'est pas la première fois qu'il me menace, insista Montag. Le mois dernier, il m'a fait ça deux fois.

— On arrangera ça. Ne vous frappez pas. »

Mais Montag resta où il était, songeant à la grille du climatiseur dans le couloir de sa maison et à ce qui était caché derrière. Si quelqu'un était au courant à la caserne, ne se pouvait-il pas qu'il soit allé « rapporter » la chose au Limier… ?

Le capitaine s'approcha du trou de descente et jeta un coup d'œil interrogateur à Montag.

« Je me demandais, dit Montag, à quoi peut bien penser le Limier toutes les nuits. Serait-il en train d'accéder à une vie indépendante ? Ça me fait froid dans le dos.

— Il ne pense que ce qu'on veut qu'il pense.

— C'est triste, déclara calmement Montag, parce que nous ne l'avons programmé que pour traquer, trouver et tuer. Dommage que ce soit tout ce qu'il est appelé à connaître.

— Bon sang ! se récria tranquillement Beatty. C'est une belle prouesse technique, un super-fusil capable de ramener sa cible et qui fait mouche à tous les coups !

— Justement. Je ne tiens pas à être sa prochaine victime.

— Pourquoi ça ? Vous n'avez pas la conscience tranquille ? »

Montag releva promptement les yeux. Beatty resta là à le dévisager tandis que sa bouche s'ouvrait et qu'il se mettait à rire tout doucement.

Un deux trois quatre cinq six sept jours. Et chaque fois qu'il sortait de chez lui, Clarisse apparaissait quelque part dans le monde.

Une fois il la vit secouer un noyer, une autre fois assise sur la pelouse en train de tricoter un pull bleu ; à trois ou quatre reprises il trouva un bouquet de fleurs tardives sur son perron, ou une poignée de marrons dans un sachet, ou encore des feuilles d'automne épinglées sur un papier blanc punaisé à sa porte. Chaque jour Clarisse l'accompagnait jusqu'au coin de la rue. Un jour il pleuvait, le lendemain il faisait beau, le surlendemain le temps était doux, et le jour suivant cette douceur se transformait en fournaise estivale et le visage de Clarisse était tout bronzé en fin d'après-midi.

« Comment se fait-il, lui dit-il un jour à la bouche de métro, que j'aie l'impression de vous connaître depuis des années ?

— C'est parce que je vous aime bien et que je ne vous réclame rien. Et que nous nous connaissons.

— Avec vous, je me sens très vieux, tout à fait comme un père.

— Alors dites-moi : pourquoi n'avez-vous pas de fille comme moi, si vous aimez tant les enfants ?

— Je ne sais pas.

— Vous voulez rire !

— C'est-à-dire… » Il se tut et secoua la tête. « Heu, c'est ma femme, elle… elle a toujours refusé d'avoir des enfants. »

La jeune fille cessa de sourire. « Excusez-moi. Je croyais sincèrement que vous vous moquiez de moi. Je suis une idiote.

— Non, non. C'était une bonne question. Il y a longtemps que personne ne s'est soucié de me la poser. Une bonne question.

— Parlons d'autre chose. Avez-vous jamais reniflé les vieilles feuilles ? Ne sentent-elles pas la cannelle ? Tenez. Sentez.

— Ma foi, oui, effectivement, ça sent un peu la cannelle. »

Le noir limpide de ses yeux se posa sur lui. « Vous avez toujours l'air effarouché.

— C'est simplement que je n'ai pas eu le temps…

— Avez-vous regardé ces panneaux étirés en longueur dont je vous ai parlé ?

— Il me semble. Oui. » Il ne put s'empêcher de rire. « Votre rire est devenu beaucoup plus charmant.

— Vraiment ?

— Beaucoup plus détendu. »

Il se sentait à l'aise, euphorique. « Pourquoi n'êtes-vous pas à l'école ? Tous les jours je vous vois en train de flâner.

— Oh, on se passe fort bien de moi ! Je suis insociable, paraît-il. Je ne m'intègre pas. C'est vraiment bizarre. Je suis très sociable, au contraire. Mais tout dépend de ce qu'on entend par sociable, n'est-ce

pas ? Pour moi, ça veut dire parler de choses et d'autres comme maintenant. » Elle fit s'entrechoquer quelques marrons tombés de l'arbre qui se dressait sur l'esplanade. « Ou de tout ce que ce monde a d'étrange. C'est bien de se trouver en compagnie. Mais je ne pense pas que ce soit favoriser la sociabilité que de réunir tout un tas de gens et de les empêcher ensuite de parler. Une heure de télé-classe, une heure de basket, de base-ball ou de course à pied, encore une heure à copier de l'histoire ou à peindre, et encore du sport, mais vous savez, on ne pose jamais de question, en tout cas la plupart d'entre nous ; les réponses arrivent toutes seules, bing, bing, bing, et on reste assis quatre heures de plus à subir le télé-prof. Ce n'est pas ma conception de la sociabilité. On n'a là que des entonnoirs dans lesquels on verse de l'eau dont on voudrait nous faire croire que c'est du vin quand elle ressort par le petit bout. On nous abrutit tellement qu'à la fin de la journée on n'a plus qu'une envie : se coucher ou aller dans un Parc d'Attractions bousculer les gens, casser des carreaux à L'Éclateur de Vitres ou démolir des bagnoles à L'Écrabouilleur de Voitures avec la grosse boule en acier. Ou encore sortir en voiture et foncer dans les rues en rasant les lampadaires et en jouant "au premier qui se dégonfle" et à "cogne-enjoliveurs". Au fond, je dois être ce qu'on m'accuse d'être. Je n'ai pas d'amis. C'est censé prouver que je suis anormale. Mais tous les gens que je connais passent leur temps à brailler, à danser comme des sauvages ou à se taper dessus. Vous avez remarqué à quel point les gens se font du mal aujourd'hui ?

— Mais vous parlez comme une vieille personne !

— Il y a des moments où j'ai l'impression d'être une antiquité. J'ai peur des enfants de mon âge. Ils s'entre-tuent. Est-ce que ça a toujours été comme ça ? Mon oncle dit que non. Rien que l'année dernière, six de mes camarades se sont fait descendre. Dix sont morts dans des accidents de voiture. J'ai peur d'eux et ils ne m'aiment pas parce que j'ai peur. Mon oncle dit que son grand-père se souvenait d'une époque où les enfants ne s'entre-tuaient pas. Mais c'était il y a longtemps, quand tout était différent. Ils croyaient à la responsabilité, d'après mon oncle. Voyez-vous, je me sens responsable. J'ai reçu des fessées quand je le méritais, autrefois. Et je fais les courses et le ménage toute seule.

« Mais surtout, j'aime observer les gens. Il m'arrive de passer toute une journée dans le métro à les regarder et à les écouter. J'ai simplement envie de comprendre qui ils sont, ce qu'ils veulent et où ils vont. Il m'arrive aussi d'aller dans les parcs d'attractions et de me risquer dans les jet cars quand ils font la course à la sortie de la ville à minuit ; du moment qu'ils sont assurés, la police ferme les yeux – du

moment que tout le monde est super assuré, tout le monde est content. Des fois, je les écoute en douce dans le métro. Ou aux distributeurs de rafraîchissements. Et vous savez quoi ?

— Quoi ?

— Les gens ne parlent de rien.

— Allons donc, il faut bien qu'ils parlent de quelque chose !

— Non, non, de rien. Ils citent toute une ribambelle de voitures, de vêtements ou de piscines et disent : “Super !” Mais ils disent tous la même chose et personne n'est jamais d'un avis différent. Et la plupart du temps, dans les cafés, ils se font raconter les mêmes histoires drôles par les joke-boxes, ou regardent défiler les motifs colorés sur les murs musicaux, des motifs abstraits, de simples taches de couleurs. Et les musées, y êtes-vous jamais allé ? Rien que de l'abstrait. C'est tout ce qu'il y a aujourd'hui. Mon oncle dit que c'était différent autrefois. Jadis il y avait des tableaux qui exprimaient des choses ou même représentaient des *gens.*

— Votre oncle par-ci, votre oncle par-là. Votre oncle doit être un homme remarquable.

— Pour ça, oui. C'est sûr. Bon, il faut que je me sauve. Au revoir, monsieur Montag.

— Au revoir.

— Au revoir… »

Un deux trois quatre cinq six sept jours : la caserne.

« Montag, vous vous ruez à ce mât comme un oiseau dans un arbre. » Troisième jour.

« Montag, cette fois-ci, je vous ai vu entrer par la porte de derrière. C'est le Limier qui vous embête ?

— Non, non. » Quatrième jour.

« Montag, en voici une bien bonne. J'ai entendu ça ce matin. Y a un pompier de Seattle qui a délibérément programmé un Limier robot sur ses propres données chimiques et l'a lâché. Comment vous appelleriez ce genre de suicide ? »

Cinq six sept jours.

C'est alors que Clarisse disparut. Il ne savait pas très bien ce que cet après-midi-là avait de particulier, mais c'était de ne voir Clarisse nulle part. La pelouse était vide, vides les arbres et la rue, et s'il ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle lui manquait, et même qu'il la cherchait, le fait est qu'en atteignant le métro il se sentit envahi par une vague inquiétude. Quelque chose n'allait pas, on lui avait bouleversé ses habitudes. Des habitudes toutes simples, à vrai dire,

prises en quelques jours à peine, et pourtant… Il faillit revenir sur ses pas pour lui donner le temps d'apparaître. Il était sûr que s'il refaisait le même chemin, tout s'arrangerait. Mais il était tard, et l'arrivée de son train mit fin à son projet.

Les cartes qui voltigent, le mouvement des mains, des paupières, la voix monotone de l'horloge parlante dans le plafond de la caserne – « … une heure trente-cinq. Jeudi matin, quatre novembre… une heure trente-six… une heure trente-sept… » Le claquement des cartes sur la table graisseuse, tous les sons parvenaient à Montag retranché derrière ses yeux fermés, derrière la barrière qu'il avait provisoirement dressée. Il sentait la caserne pleine de reflets, de chatoiements et de silence, de couleurs cuivrées, les couleurs des pièces de monnaie, de l'or, de l'argent. Les hommes invisibles assis à la table soupiraient devant leurs cartes en attendant. « … une heure quarante-cinq… » L'horloge parlante égrenait lugubrement l'heure froide d'un matin froid d'une année encore plus froide.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Montag ? »

Montag ouvrit les yeux.

Une radio bourdonnait quelque part. « … la guerre peut être déclarée d'une heure à l'autre. Notre pays est prêt à défendre ses… »

La caserne trembla au moment où une escadrille de jets faisait retentir une seule note stridente dans le ciel noir du matin.

Montag cligna des yeux. Beatty le regardait comme il aurait contemplé une statue dans un musée. À tout moment, Beatty pouvait se lever, s'approcher de lui, toucher, explorer son sentiment de culpabilité et sa gêne. Culpabilité ? De quoi était-il coupable ?

« À vous de jouer, Montag. »

Montag regarda ces hommes au visage brûlé par mille brasiers réels et les dix mille autres qui hantaient leur imagination. Ces hommes dont le travail enflammait les joues et enfiévrait les yeux. Qui regardaient sans ciller la flamme de leur igniteur en platine quand ils allumaient leurs pipes noires où couvait un éternel incendie. Eux et leurs cheveux anthracite, leurs sourcils couleur de suie et le bleu cendré de leurs joues là où ils s'étaient rasés de près ; impossible de se tromper sur leur compte. Montag sursauta, sa bouche s'ouvrit. Avait-il jamais vu un pompier qui n'eût pas les cheveux noirs, les sourcils noirs, un visage farouche et le teint bleu acier de qui vient de se raser tout en ayant l'air d'en avoir encore besoin ? Ces hommes lui renvoyaient tous sa propre image ! Tous les pompiers étaient-ils choisis en fonction de leur aspect aussi bien que de leurs penchants ?

De cette couleur de cendre qu'ils affichaient, et de la perpétuelle odeur de brûlé que dégageaient leurs pipes ? Comme le capitaine Beatty, là, qui se levait dans un épais nuage de fumée. Qui ouvrait un nouveau paquet de tabac, froissait l'enveloppe de cellophane dans un bruit de feu qui crépite.

Montag regarda son jeu. « Je… je réfléchissais. Au feu de la semaine dernière. Au type dont on a cramé la bibliothèque. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On l'a embarqué pour l'asile. Les hurlements qu'il poussait !

— Il n'était pas fou. »

Beatty arrangea tranquillement ses cartes. « Tout homme qui croit pouvoir berner le gouvernement et nous est un fou.

— J'essayais simplement de m'imaginer ce qu'on ressentirait. Si des pompiers venaient brûler *nos* maisons et *nos* livres, je veux dire.

— Nous n'avons pas de livres.

— Mais si on en avait ?

— Vous en *avez*, vous ? »

Beatty battit lentement des paupières. « Non. » Le regard de Montag se porta sur le mur où étaient affichées les listes dactylographiées d'un million de livres interdits. Leurs titres dansaient dans les flammes, brûlaient au fil des ans sous sa hache et sa lance qui ne crachait pas de l'eau mais du pétrole. « Non. » Mais dans son esprit un vent frais se leva et se mit à souffler de la grille du climatiseur qu'il avait chez lui, tout doux, tout doux, lui rafraîchissant le visage. Et de nouveau, il se vit dans un parc verdoyant en train de parler à un vieil homme, un très vieil homme, et le vent qui venait du parc soufflait le même froid.

Montag hésita. « Est-ce que… est-ce que ça a toujours été comme ça ? La caserne, notre boulot ? Je veux dire, bon, il était une fois où…

— Il était une fois ! s'exclama Beatty. En voilà une façon de parler ! »

Imbécile, se dit Montag, tu finiras par te trahir. Lors du dernier autodafé, un livre de contes, il avait saisi une unique ligne au vol. « Je veux dire autrefois, reprit-il, avant que les maisons soient ignifugées… » Soudain, il lui sembla qu'une voix beaucoup plus jeune parlait à sa place. Il ouvrit la bouche et ce fut Clarisse McClellan qui demanda : « Le rôle des pompiers n'était-il pas *d'empêcher* les incendies plutôt que de les déclencher et de les activer ?

— Ça, c'est la meilleure ! » Stoneman et Black sortirent leur manuel, qui contenait également un bref historique des Pompiers d'Amérique, et l'ouvrirent à une page où Montag, bien que connaissant le texte de longue date, pouvait lire :

Fondé en 1790, pour brûler les livres d'obédience anglaise dans les Colonies. Premier pompier : Benjamin Franklin.

RÈGLEMENT

1. Répondre promptement à l'appel.
2. Mettre le feu promptement.
3. Tout brûler.
4. Revenir immédiatement à la caserne et faire son rapport.
5. Rester en état d'alerte dans l'éventualité d'un autre appel.

Tous regardaient Montag. Il resta de pierre. Le signal d'alarme retentit.

La sonnerie du plafond se mit à retentir obstinément. Soudain, il n'y eut plus que quatre chaises vides. Les cartes s'éparpillèrent comme une rafale de neige. Le mât de cuivre vibra. Les hommes étaient partis.

Montag était resté assis. En bas, le dragon orange s'éveilla à la vie dans une quinte de toux.

Montag se laissa glisser le long du mât comme dans un rêve.

Le Limier robot se dressa dans sa niche, les yeux pareils à deux flammes vertes.

« Montag, vous oubliez votre casque ! »

Il le décrocha du mur derrière lui, courut, sauta, et ils foncèrent dans la nuit, opposant aux assauts du vent le hurlement de leur sirène et le ferraillement tonitruant de leur engin.

C'était une maison de deux étages dans la partie la plus ancienne de la ville, lépreuse, vieille de plus d'un siècle, mais qui, comme toutes les autres maisons, avait été pourvue d'un mince revêtement de plastique ignifugé et semblait ne devoir qu'à cette enveloppe protectrice de tenir encore debout. « Nous y voilà ! »

La machine s'arrêta net. Beatty, Stoneman et Black remontèrent l'allée au galop, devenus soudain odieusement volumineux dans leurs épaisses combinaisons ignifugées. Montag suivit le mouvement.

Ils enfoncèrent la porte d'entrée et empoignèrent une femme qui pourtant ne courait pas, n'essayait pas de s'enfuir. Elle se tenait simplement debout, se balançant d'un pied sur l'autre, les yeux fixés dans le vide, face au mur, comme si on lui avait asséné un coup terrible sur la tête. Sa langue remuait dans sa bouche, et l'on aurait dit que ses yeux essayaient de se rappeler quelque chose ; puis la mémoire lui revint et sa langue se remit en mouvement.

« "Soyez un homme, Maître Ridley. Nous allons en ce jour, par la grâce de Dieu, allumer en Angleterre une chandelle qui, j'en suis

certain, ne s’éteindra jamais.”

— En voilà assez ! cria Beatty. Où sont-ils ? »

Il la gifla avec un incroyable détachement et répéta sa question. Les yeux de la vieille femme se concentrèrent sur lui. « Vous savez où ils sont, sinon vous ne seriez pas là », dit-elle.

Stoneman brandit la carte d’alarme téléphonique au dos de laquelle figurait la copie de la dénonciation :

« Avons motif de soupçonner grenier no 11, Elm, en ville.

E. B. »

« Ça doit être Mme Blake, ma voisine, dit la femme en apercevant les initiales.

— Très bien, les gars, au boulot ! »

En un clin d'œil ils étaient en haut dans une obscurité qui empestait le moisi, abattant leurs haches argentées sur des portes qui n'étaient même pas fermées, s'engouffrant dans les brèches comme des gamins chahuteurs et criards.

« Hé là ! »

Une cascade de livres s'abattit sur Montag tandis qu'il gravissait, parcouru de frissons, l'escalier en pente raide. Quelle plaie ! Jusque-là, ça n'avait jamais été plus compliqué que de moucher une chandelle. La police arrivait d'abord, bâillonnait la victime au ruban adhésif et l'embarquait pieds et poings liés dans ses coccinelles étincelantes, de sorte qu'en arrivant on trouvait une maison vide. On ne faisait de mal à personne, on ne faisait du mal qu'aux *choses.* Et comme on ne pouvait pas vraiment faire du mal aux choses, comme les choses ne sentent rien, ne poussent ni cris ni gémissements, contrairement à cette femme qui risquait de se mettre à hurler et à se plaindre, rien ne venait tourmenter votre conscience par la suite. Ce n'était que du nettoyage. Du gardiennage, pour l'essentiel. Chaque chose à sa place. Par ici le pétrole ! Qui a une allumette ?

Mais ce soir quelqu'un avait perdu les pédales. Cette femme gâtait le rituel. Les hommes faisaient trop de bruit, riant et plaisantant pour couvrir son terrible silence accusateur au rez-de-chaussée. Sa présence faisait planer dans les pièces vides un grondement lourd de reproche, leur faisait secouer une fine poussière de culpabilité qui s'infiltrait dans leurs narines tandis qu'ils se ruaient en tous sens. Les règles du jeu étaient faussées et Montag en éprouvait une immense irritation. Elle n'aurait pas dû être là en plus de tout le reste !

Des livres lui dégringolaient sur les épaules, les bras, le visage. Un volume lui atterrit dans les mains, presque docilement, comme un pigeon blanc, les ailes palpitantes. Dans la pénombre tremblotante, une page resta ouverte, comme une plume neigeuse sur laquelle des mots auraient été peints avec la plus extrême délicatesse. Dans la bousculade et l'effervescence générale, Montag n'eut que le temps d'en lire une ligne, mais elle flamboya dans son esprit durant la minute suivante, comme imprimée au fer rouge. « Le temps s'est endormi dans le soleil de l'après-midi. » Il lâcha le livre. Aussitôt, un autre lui tomba dans les bras.

« Montag, par ici ! »

La main de Montag se referma comme une bouche, écrasa le livre avec une ferveur sauvage, une frénésie proche de l'égarement, contre

sa poitrine. Là-haut, les hommes lançaient dans l'air poussiéreux des pelletées de magazines qui s'abattaient comme des oiseaux massacrés tandis qu'en bas, telle une petite fille, la femme restait immobile au milieu des cadavres.

Montag n'y était pour rien. C'était sa main qui avait tout fait ; sa main, de son propre chef, douée d'une conscience et d'une curiosité qui faisaient trembler chacun de ses doigts, s'était transformée en voleuse. Voilà qu'elle fourrait le livre sous son bras, le pressait contre son aisselle en sueur, et resurgissait, vide, avec un geste de prestidigitateur. Admirez le travail ! L'innocence même ! Regardez !

Stupéfié, il regarda cette main blanche. De loin, comme s'il était hypermétrope ; de près, comme s'il était aveugle.

« Montag ! »

Il sursauta.

« Ne restez pas là, idiot ! »

Les livres gisaient comme des monceaux de poissons mis à sécher. Les hommes dansaient, glissaient et tombaient dessus. Des titres dardaient leurs yeux d'or, s'éteignaient, disparaissaient.

« Pétrole ! »

Ils se mirent à pomper le liquide froid aux réservoirs numérotés 451 fixés à leurs épaules. Ils aspergèrent chaque livre, inondèrent toutes les pièces.

Ils se précipitèrent en bas, Montag titubant à leur suite dans les vapeurs de pétrole.

« En route, la femme ! »

Agenouillée au milieu des livres, elle caressait le cuir et le carton détrempé, lisait les titres dorés du bout des doigts tandis que ses yeux accusaient Montag.

« Vous n'aurez jamais mes livres, dit-elle.

— Vous connaissez la loi, énonça Beatty. Qu'avez-vous fait de votre bon sens ? Il n'y a pas deux de ces livres qui soient d'accord entre eux. Vous êtes restée des années enfermée ici en compagnie d'une fichue tour de Babel. Secouez-vous donc ! Les gens qui sont dans ces bouquins n'ont jamais existé. Allez, suivez-nous ! »

Elle secoua la tête.

« Toute la maison va sauter », dit Beatty.

Les hommes se dirigèrent lourdement vers la porte. Ils se retournèrent vers Montag, resté debout près de la femme.

« Vous n'allez pas la laisser ici ? protesta-t-il.

— Elle ne veut pas venir.

— Alors emmenez-la de force ! »

Beatty leva la main dans laquelle était dissimulé son igniteur. « Il

faut qu'on rentre à la caserne. Et puis ces fanatiques tentent régulièrement de se suicider ; c'est le schéma classique. »

Montag posa une main sur le coude de la femme. « Venez avec moi.

— Non. Merci quand même.

— Je compte jusqu'à dix, dit Beatty. Un. Deux.

— Je vous en prie, insista Montag.

— Allez-vous-en, dit la femme.

— Trois. Quatre.

— Venez. » Montag tira la femme par le bras. « Je veux rester ici, répondit-elle calmement.

— Cinq. Six.

— Vous pouvez arrêter de compter », dit-elle. Elle déplia légèrement les doigts d'une main et dans sa paume apparut un petit objet effilé.

Une simple allumette de cuisine.

À sa vue, les hommes se ruèrent hors de la maison. Le capitaine Beatty, conservant sa dignité, franchit lentement le seuil à reculons, son visage rose brillant de l'éclat de mille brasiers et de mille nuits tumultueuses.

Dieu, pensa Montag, comme c'est vrai ! C'est toujours la nuit que l'alerte est donnée. Jamais en plein jour ! Est-ce parce que le feu offre un spectacle plus beau la nuit ? Parce que ça rend mieux, que ça en impose davantage ?

Dans l'encadrement de la porte, le visage rose de Beatty trahissait à présent un début de panique. La main de la femme se crispa sur l'allumette. Les vapeurs de pétrole s'épanouissaient autour d'elle. Montag sentit le livre qu'il cachait battre comme un cœur contre sa poitrine.

« Allez-vous-en », répéta la femme, et Montag eut vaguement conscience qu'il reculait, s'éloignait, franchissait la porte à la suite de Beatty, descendait les marches, traversait la pelouse, où la trace du pétrole évoquait celle de quelque escargot maléfique.

Sur le perron, où elle s'était avancée pour les soupeser tranquillement du regard, son calme constituant à lui seul une condamnation, la femme se tenait immobile.

Beatty actionna son igniteur pour mettre le feu au pétrole.

Trop tard. Montag étouffa un cri.

La femme tendit le bras, les enveloppant tous de son mépris, et gratta l'allumette contre la balustrade.

Les gens se ruèrent hors des maisons tout le long de la rue.

Ils regagnèrent la caserne sans échanger un mot ni un regard.

Montag était assis à l'avant avec Beatty et Black. Ils ne fumaient même pas leur pipe. Les yeux fixés sur le pare-brise de la grande salamandre, enfermés dans leur silence, ils prirent un virage et poursuivirent leur route.

« Maître Ridley, lâcha enfin Montag.

— Hein ? fit Beatty.

— Elle a dit : "Maître Ridley." Elle a dit je ne sais quoi, un truc dingue, quand nous sommes entrés. "Soyez un homme, Maître Ridley." Et je ne sais quoi encore.

— "Nous allons en ce jour, par la grâce de Dieu, allumer en Angleterre une chandelle qui, j'en suis certain, ne s'éteindra jamais" », récita Beatty. Stoneman lança un coup d'œil au capitaine, et Montag fit de même, stupéfait.

Beatty se frotta le menton. « Un certain Latimer a dit ça à un certain Nicholas Ridley, au moment où on allait les brûler vifs pour hérésie, à Oxford, le 16 octobre 1555. »

Montag et Stoneman se remirent à contempler la chaussée qui défilait sous les roues de l'engin.

« Je suis une mine de petits trucs comme ça, reprit Beatty. Pour la plupart des capitaines de pompiers c'est obligé. Il y a des fois où je me surprends moi-même. *Attention*, Stoneman ! »

Stoneman donna un coup de frein.

« Bon sang ! s'exclama Beatty. Vous avez dépassé la rue où on doit tourner pour rentrer à la caserne ! »

« Qui est là ?

— Qui veux-tu que ce soit ? » dit Montag dans le noir en s'adossant à la porte qu'il venait de refermer.

Un temps, puis sa femme lança : « Eh bien, allume !

— Je n'ai pas envie d'allumer.

— Viens te coucher. »

Il l'entendit se retourner d'un coup sec ; les ressorts du sommier grincèrent.

« Tu es saoul ? » demanda-t-elle.

C'était sa main qui était à l'origine de tout. Il sentit cette main, puis l'autre, le débarrasser de son manteau qui alla échouer par terre. Il tendit son pantalon au-dessus d'un gouffre et le laissa tomber dans le noir. Ses mains avaient été contaminées, et bientôt ce seraient ses bras. Il sentait déjà le poison gagner ses poignets, ses coudes, ses épaules, puis sauter d'une omoplate à l'autre telle une étincelle entre deux pôles. Ses mains étaient prises de fringale. Et ses yeux

commençaient à avoir faim eux aussi, comme s’il leur fallait absolument voir quelque chose, n’importe quoi, tout.

« Mais qu’est-ce que tu fabriques ? » dit sa femme.

Il flottait dans l’espace, le livre dans ses doigts moites et glacés.

Un moment plus tard, elle reprit : « Eh bien, ne reste donc pas planté comme ça au milieu de la chambre. » Un son étouffé s’échappa de ses lèvres. « Quoi ? » demanda-t-elle.

D’autres sons étouffés suivirent. Il se dirigea vers son lit d’un pas mal assuré et fourra maladroitement le livre sous l’oreiller froid. Il s’écroula sur le lit et sa femme poussa un petit cri de surprise. Il était étendu à l’autre bout de la pièce, loin d’elle, sur une île hivernale perdue au milieu d’une mer vide. Elle lui parla durant ce qui lui parut une éternité, de ceci et de cela, et ce n’étaient que des mots, comme il en avait entendu une fois dans la chambre des enfants chez un ami, le babillage d’un gosse de deux ans qui débite des mots sans suite, émet de jolis bruits. Montag, lui, ne disait rien, et au bout d’un long moment, alors qu’il ne produisait que ces sons étouffés, il sentit qu’elle traversait la pièce, se penchait sur lui et lui effleurait la joue du bout des doigts. Quand elle retira la main de son visage, il savait qu’elle était humide.

Tard dans la nuit, il se tourna vers Mildred. Elle ne dormait pas. Une mélodie ténue dansait dans l’air. Son Coquillage de nouveau enfoncé dans l’oreille, elle écoutait des personnages lointains en des lieux lointains, les yeux grands ouverts, fixés sur les ténébreuses profondeurs du plafond.

N’existait-il pas une vieille blague sur cette épouse qui passait tellement de temps au téléphone que son mari, désespéré, courait au magasin le plus proche et lui téléphonait pour s’enquérir de ce qu’il y avait à dîner ? Bon, alors pourquoi ne s’achetait-il pas un mini-émetteur pour parler à sa femme au milieu de la nuit, murmurer, chuchoter, crier, hurler, beugler ? Mais que chuchoterait-il, que hurlerait-il ? Que pourrait-il dire ?

Et soudain, elle lui devint si étrangère qu’il eut du mal à croire qu’il la connaissait. Il se trouvait dans une maison qui n’était pas la sienne, comme dans cette autre blague que l’on racontait, celle du type qui rentre chez lui en pleine nuit, ivre mort, se trompe de porte, pénètre dans ce qu’il croit être sa chambre à coucher, se met au lit avec une étrangère, se lève de bonne heure et part à son travail sans que ni l’un ni l’autre ne se soit aperçu de quoi que ce soit.

« Millie… ? dit-il à voix basse.

— Quoi ?

— Excuse-moi de te déranger. Je voudrais seulement savoir…

— Oui ?

— Quand est-ce qu'on s'est rencontrés. Et *où* ?

— Quand est-ce qu'on s'est rencontrés pour quoi faire ?

— Je veux dire… pour la première fois. »

Il savait qu'elle devait froncer les sourcils dans le noir. Il précisa sa pensée. « La première fois qu'on s'est rencontrés, c'était où, et quand ?

— Eh bien, c'était à… » Elle s'interrompit.

« Je ne sais pas », dit-elle.

Il était frigorifié. « Tu ne t'en souviens pas ?

— Ça fait tellement longtemps.

— Dix ans seulement, c'est tout, dix ans !

— Ne t'énerve pas, j'essaie de réfléchir. » Elle laissa échapper un petit rire bizarre, de plus en plus aigu. « Ça c'est drôle, de ne se rappeler ni où ni quand on a rencontré son mari ou sa femme. »

Il était là à se masser lentement les paupières, le front, la nuque. Les poings sur les yeux, il accentua régulièrement sa pression comme pour forcer ses souvenirs à se remettre en place. Il lui importait soudain plus que toute autre chose au monde de savoir où il avait rencontré Mildred.

« Bah, ce n'est pas grave. » Elle était dans la salle de bains à présent. Il entendit l'eau couler et le bruit de déglutition qui s'ensuivit.

« Non, je ne pense pas », concéda-t-il.

Il essaya de compter combien de fois elle avalait et repensa à la visite des deux hommes au visage oxyde de zinc, leur cigarette plantée entre leurs lèvres rectilignes, au serpent à l'œil électronique s'enfonçant, strate par strate, dans la nuit, la pierre et l'eau stagnante, et il eut envie de lui lancer : « Combien en as-tu pris ce soir ? De ces comprimés ? Combien vas-tu en reprendre plus tard sans t'en rendre compte ? Et ainsi de suite, toutes les heures ! Et sinon ce soir, demain soir ? Alors que moi je ne dormirai pas, ni cette nuit, ni la nuit prochaine, ni bon nombre de nuits à venir, maintenant que cette histoire a commencé. » Et il la revit gisant sur le lit, les deux techniciens debout au-dessus d'elle, non pas inclinés avec sollicitude, mais simplement debout, tout droits, les bras croisés. Et il se souvint d'avoir pensé que si elle mourait, il ne verserait pas une larme, sûr et certain. Car ce serait pour lui la mort d'une inconnue, d'un visage croisé dans la rue, d'une photo aperçue dans un journal, et soudain il y avait là une telle aberration qu'il s'était mis à pleurer, non devant la mort, mais à l'idée de *ne pas pleurer* devant la mort, pauvre idiot vide près de cette pauvre idiote tout aussi vide que le serpent s'acharnait à

vider encore un peu plus.

Comment devient-on aussi vide ? se demanda-t-il. Qui fait ainsi le vide en nous ? Et cette horrible fleur de pissenlit, l'autre jour ! Elle résumait tout, non ? « Quel dommage ! Vous n'êtes amoureux de personne ! » Et pourquoi pas ?

Mais à la réflexion, n'y avait-il pas un mur entre Mildred et lui ? Et au sens littéral, pas seulement un mur mais trois à ce jour ! Et ruineux, en plus ! Et les oncles, les tantes, les cousins, les nièces, les neveux qui vivaient dans ces murs, ce ramassis de singes baragouineurs qui ne disaient rien de rien et le disaient à tue-tête. Dès le début, il avait vu en eux des espèces de parents. « Comment va l'oncle Louis aujourd'hui ? » « Qui ? » « Et tante Maude ? » En fait, le souvenir le plus significatif qu'il avait de Mildred était celui d'une petite fille dans une forêt sans arbres (bizarre, tout de même !) ou plutôt d'une petite fille égarée sur un plateau où s'étaient jadis dressés des arbres (on sentait partout le souvenir de leurs formes) : assise au centre du « vivoir ». Le vivoir : quelle trouvaille devenait cette appellation à présent ! Peu importait à quel moment il y entrait, les murs parlaient toujours à Mildred. « Il faut faire quelque chose !

— Oui, il faut *absolument* faire quelque chose !

— Eh bien, ne restons pas là à causer !

— C'est ça ! Agissons !

— Je suis dans une de ces rages ! »

De quoi s'agissait-il donc ? Mildred était incapable de le dire. Qui était en rage contre qui ? Mildred ne le savait pas exactement. Qu'allaient-ils faire ? Ça…, disait Mildred. Attendons la suite.

Et Montag d'attendre.

Une tornade de sons jaillissait des murs. La musique le bombardait avec une telle violence qu'il en avait les tendons qui se décollaient presque des os ; il sentait sa mâchoire vibrer, ses yeux trépider dans sa tête. Il était comme commotionné. À la fin, il avait l'impression d'avoir été jeté du haut d'une falaise, emporté dans une centrifugeuse puis recraché dans une cascade qui tombait interminablement dans un vide interminable sans jamais… toucher… tout à fait… le fond… et on tombait si vite qu'on ne touchait pas non plus les côtés… qu'on ne parvenait jamais… à toucher… vraiment… quoi que ce soit.

Le tonnerre diminuait. La musique s'éteignait. « Et voilà ! » disait Mildred.

Et c'était remarquable en vérité. Quelque chose s'était passé. Même si les personnages sur les murs avaient à peine bougé, même si rien n'avait été vraiment résolu, on avait l'impression que quelqu'un

avait mis en marche une machine à laver ou vous avait happé dans un gigantesque aspirateur. On était noyé dans la musique, dans une cacophonie absolue. Il sortait de la pièce en nage, au bord de l'évanouissement. Derrière lui, Mildred restait assise dans son fauteuil et les voix reprenaient : « Bon, tout ira bien maintenant, disait une “tante”.

— Oh, n'en sois pas si sûre, répondait un “cousin”.

— Allons, ne te fâche pas !

— Qui donc se fâche ?

— Toi !

— Moi ?

— Tu es furieux.

— Pourquoi serais-je furieux ?

— Parce que !

— Tout ça est très bien, criait Montag, mais qu'est-ce qui les rend furieux ? *Qui* sont ces gens ? Qui est ce type et qui est cette bonne femme ? Sont-ils mariés, divorcés, fiancés ou quoi ? Bon Dieu, *rien* de tout ça ne se tient.

— Ils…, disait Mildred. Eh bien, ils… ils se sont disputés, vois-tu. Ils se disputent beaucoup, c'est vrai. Tu devrais écouter. Je crois qu'ils sont mariés. C'est ça, ils sont mariés. Pourquoi ? »

Et si ce n'étaient pas les trois murs qui bientôt seraient quatre pour que le rêve soit complet, c'était la voiture découverte et Mildred conduisant à cent cinquante à l'heure à travers la ville, Montag lui hurlant quelque chose et elle lui hurlant sa réponse, chacun essayant de comprendre ce que disait l'autre mais n'entendant que le rugissement du moteur. « Tiens-t-en au moins au minimum autorisé ! » vociférait-il. « Quoi ? » glapissait-elle. « Reste à quatre-vingts, le minimum ! » criait-il. « Le quoi ? » s'égosillait-elle. « La vitesse minimum ! » braillait-il. Et elle poussait à cent soixante, lui coupant le souffle.

Quand ils descendaient de voiture, il s'apercevait qu'elle avait ses Coquillages enfoncés dans les oreilles.

Silence. Rien que le doux bruit du vent.

« Mildred. » Il s'agita dans son lit.

Il tendit le bras et lui ôta un des petits insectes musicaux de l'oreille. « Mildred ? Mildred ?

— Oui. » Sa voix n'était qu'un murmure.

Il avait l'impression d'être une de ces créatures électroniquement incrustées dans les murs audiovisuels, en train de parler, mais sans que les mots parviennent à percer la barrière de cristaux. Il ne pouvait que se livrer à une pantomime dans l'espoir qu'elle se tournerait vers

lui et le verrait. Un mur de verre les empêchait de se toucher.

« Mildred, tu connais cette fille dont je t'ai parlé ?

— Quelle fille ? » Elle était presque endormie.

« La fille d'à côté.

— Quelle fille d'à côté ?

— Tu sais bien, l'étudiante. Clarisse, elle s'appelle.

— Ah oui.

— Ça fait quelques jours que je ne l'ai pas vue – quatre jours pour être précis. Tu l'as vue, toi ?

— Non.

— Je voulais te parler d'elle. C'est curieux.

— Oh, je vois qui tu veux dire.

— C'est bien ce que je pensais.

— Elle…, dit Mildred dans l'obscurité.

— Quoi, elle ?

— Je voulais te dire justement. Oublié. Oublié.

— Dis-moi maintenant. Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois qu'elle est partie.

— Partie ?

— Toute la famille a déménagé. Mais elle est partie pour de bon. Je crois qu'elle est morte.

— On ne doit pas parler de la même fille.

— Si. La même fille. McClellan. McClellan. Écrasée par une voiture. Il y a quatre jours. Je n'en suis pas sûre. Mais je crois qu'elle est morte. En tout cas la famille a déménagé. Je ne sais pas. Mais je crois qu'elle est morte.

— Tu n'en es pas sûre !

— Non, pas sûre. Presque sûre.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— Oublié.

— Ça remonte à quatre jours !

— J'ai oublié tout ça.

— Quatre jours », répéta-t-il à voix basse.

Ils étaient tous deux étendus dans l'obscurité, immobiles. « Bonne nuit », dit-elle.

Il perçut un léger bruit de tissu froissé. Les mains de Mildred bougeaient. Au contact de ses doigts, le dé électrique se déplaça comme une mante religieuse sur l'oreiller. Et voilà qu'il était de nouveau dans son oreille, à bourdonner.

Il écouta. Sa femme fredonnait tout bas.

Au-dehors, une ombre bougea, un vent d'automne se leva et retomba. Mais il y avait autre chose dans le silence qu'il percevait.

Comme un souffle contre la fenêtre. Comme une traînée de vapeur luminescente verdâtre, le frisson d'une immense feuille d'octobre emportée à travers la pelouse avant de disparaître au loin.

Le Limier, pensa-t-il. Il est de sortie cette nuit. Il est là dehors. Si j'ouvrais la fenêtre…

Il se garda de l'ouvrir.

Au matin, il avait de la fièvre et des frissons. « Ce n'est pas possible que tu sois malade », dit Mildred.

Il ferma les paupières sur ses yeux brûlants. « Si.

— Mais tu allais bien hier soir.

— Non, je n'allais pas bien. »

Il entendait les « parents » vociférer dans le salon. Debout auprès du lit, Mildred l'examinait avec curiosité. Il la sentait là, il la voyait sans ouvrir les yeux : la paille cassante de ses cheveux brûlés par les produits chimiques, ses yeux couverts d'une espèce de cataracte invisible mais que l'on devinait tout au fond des pupilles, la moue des lèvres peintes, la silhouette réduite à celle d'une mante religieuse à force de régimes, et sa chair pareille à du bacon blanc. C'était la seule image qu'il conservait d'elle.

« Veux-tu m'apporter de l'aspirine et de l'eau ?

— Il faut te lever. Il est midi. Tu as dormi cinq heures de plus que d'habitude.

— Pourrais-tu éteindre le salon ?

— Mais c'est ma famille.

— Tu veux bien faire ça pour un malade ?

— Je vais baisser le son. »

Elle sortit, ne toucha à rien dans le salon et revint. « C'est mieux comme ça ?

— Merci.

— C'est mon programme préféré.

— Et mon aspirine ?

— Tu n'as jamais été malade. » Elle repartit.

« Eh bien, je le suis aujourd'hui. Je n'irai pas travailler ce soir. Préviens Beatty pour moi.

— Tu étais bizarre la nuit dernière. » Elle revenait en fredonnant.

« Où est l'aspirine ? » Il jeta un coup d'œil au verre d'eau qu'elle lui tendait.

« Oh. » Elle regagna la salle de bains. « Il est arrivé quelque chose ?

— Un feu, c'est tout.

— Moi, j'ai passé une soirée épatante, lança-t-elle de la salle de bains.

— À quoi faire ?

— Au salon.

— Qu'est-ce qu'on donnait ?

— Des émissions.

— Quelles émissions ?

— Les meilleures.

— Avec qui ?

— Oh, tu sais bien, toute la bande.

— Oui, la bande, la bande, la bande. » Il comprima la douleur qui lui taraudait les yeux et soudain l'odeur du pétrole le fit vomir.

Mildred revint en continuant de fredonner. Une expression de surprise se peignit sur son visage. « Pourquoi as-tu fait ça ? »

Il regarda le sol d'un air consterné. « On a brûlé une vieille femme avec ses livres.

— Encore une chance que la moquette soit lavable. » Elle alla chercher un balai laveur et se mit au travail. « Je suis allée chez Helen hier soir.

— Tu n'avais pas d'image dans le salon ?

— Bien sûr que si, mais c'est chouette de faire des visites. »

Elle redisparut dans le salon. Il l'entendit chantonner.

« Mildred ? » lança-t-il.

Elle reparut, toujours en train de chantonner tout en claquant doucement des doigts.

« Tu ne veux pas me poser de question sur ce qui s'est passé hier soir ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a brûlé un millier de livres. On a brûlé une femme.

— Et alors ? »

Dans le salon, c'était une explosion de sons. « On a brûlé des livres de Dante, de Swift, de Marc Aurèle.

— Ce n'était pas un Européen ?

— Quelque chose comme ça.

— Et ce n'était pas un extrémiste ?

— Je ne l'ai jamais lu.

— C'était un extrémiste. » Mildred tripotait le téléphone. « Tu ne te figures pas que je vais appeler le capitaine Beatty quand même ?

— Mais il le faut !

— Ne crie pas !

— Je ne crie pas. » Il s'était brusquement redressé dans le lit, furieux, congestionné, tremblant. Le salon rugissait dans l'air brûlant. « Je ne peux pas l'appeler. Je ne peux pas lui dire que je suis malade.

— Pourquoi ? »

Parce que tu as peur, pensa-t-il. Tu es un enfant qui simule et qui a peur d'appeler parce qu'au bout d'un moment la conversation donnera ceci : « Oui, capitaine, je me sens déjà mieux. Je serai là ce soir à dix heures. »

« Tu n'es pas malade », déclara Mildred.

Montag se laissa retomber en arrière. Il glissa une main sous l'oreiller. Le livre dérobé était toujours là.

« Mildred, qu'est-ce que tu dirais si, euh, je lâchais mon boulot pendant quelque temps ?

— Tu veux tout abandonner ? Après toutes ces années de travail, simplement parce qu'une nuit, je ne sais quelle bonne femme et ses livres…

— Si tu l'avais vue, Millie !

— Elle ne représente rien pour moi ; elle n'avait qu'à ne pas avoir ces bouquins. C'était son affaire, elle n'avait qu'à y penser. Je la déteste. Elle t'a mis en branle et en avant, on va se retrouver sur le pavé, sans maison, sans travail, sans rien.

— Tu n'étais pas là, tu ne l'as pas *vue.* Il doit y avoir quelque chose dans les livres, des choses que nous ne pouvons pas imaginer, pour amener une femme à rester dans une maison en flammes ; oui, il doit y avoir quelque chose. On n'agit pas comme ça pour rien.

— C'était une simple d'esprit.

— Elle avait sa raison autant que toi et moi, plus peut-être, et on l'a brûlée.

— Ça n'empêche pas l'eau de couler sous les ponts.

— L'eau peut-être, mais pas le feu. Tu as déjà vu une maison brûler ? Elle fume pendant des jours. Et pour ce qui est de ce feu-là, je m'en souviendrai toute ma vie. Bon Dieu ! Toute la nuit j'ai essayé de l'éteindre dans ma tête. C'était à devenir fou.

— Tu aurais dû réfléchir à ça avant de devenir pompier.

— Réfléchir ! Est-ce que j'ai eu le choix ? Mon père et mon grand-père étaient pompiers. Dans mon sommeil, je leur courais après. »

Le salon jouait un air de danse.

« On est le jour où tu prends ton service plus tôt, dit Mildred. Tu devrais être parti depuis deux heures. Je viens de m'en apercevoir.

— Ce n'est pas seulement la mort de cette femme, reprit Montag. Cette nuit, j'ai pensé à tout le pétrole que j'ai déversé depuis dix ans. Et j'ai pensé aux livres. Et pour la première fois je me suis rendu compte que derrière chacun de ces livres, il y avait un homme. Un homme qui les avait conçus. Un homme qui avait mis du temps pour les écrire. Jamais cette idée ne m'était venue. » Il sortit du lit. « Si ça se trouve, il a fallu toute une vie à un homme pour mettre certaines de

ses idées par écrit, observer le monde et la vie autour de lui, et moi j'arrive en deux minutes et boum ! tout est fini.

— Laisse-moi tranquille, protesta Mildred. Je n'ai rien fait.

— Te laisser tranquille ? Très bien, mais comment je fais pour *me* laisser tranquille ? Nous n'avons pas besoin qu'on nous laisse tranquilles. Nous avons besoin de vrais tourments de temps en temps. Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas *vraiment* tourmentée ? Pour quelque chose d'important, quelque chose d'authentique ? »

Puis il se tut, car il se souvenait de la semaine passée, des deux pierres blanches fixées sur le plafond, du serpent-pompe à l'œil fouineur et des deux hommes blafards avec leur cigarette qui tressautait entre leurs lèvres tandis qu'ils parlaient. Mais il s'agissait d'une autre Mildred, d'une Mildred si profondément enfouie à l'intérieur de celle-ci, et si tourmentée, réellement tourmentée, que les deux femmes ne s'étaient jamais rencontrées. Il se détourna.

Mildred dit : « Bon, tu as gagné. Devant la maison. Regarde qui est là.

— Je m'en fiche.

— Il y a une voiture à l'insigne du Phénix qui vient de s'arrêter et un homme en chemise noire avec un serpent orange brodé sur le bras qui remonte l'allée.

— Le capitaine Beatty ?

— Le capitaine Beatty. »

Montag demeura immobile, les yeux plongés dans la froide blancheur du mur qui lui faisait face. « Fais-le entrer, veux-tu ? Dis-lui que je suis malade.

— Dis-le-lui toi-même ! » Elle se mit à trottiner de-ci de-là, puis s'arrêta, les yeux grands ouverts, quand elle entendit la porte d'entrée l'appeler tout doucement : « Madame Montag, madame Montag, il y a quelqu'un, il y a quelqu'un, madame Montag, madame Montag, il y a quelqu'un. » De plus en plus faiblement.

Montag s'assura que le livre était bien caché derrière l'oreiller, se remit au lit sans se presser et tira les couvertures sur ses genoux et sa poitrine, adoptant une position mi-assise. Au bout d'un instant, Mildred sortit de sa stupeur, quitta la pièce et le capitaine Beatty entra tranquillement, les mains dans les poches.

« Faites taire la “famille” », dit Beatty en promenant sur le décor un regard circulaire dont Montag et sa femme étaient exclus.

Cette fois, Mildred partit en courant. Les voix glapissantes cessèrent leur tapage dans le salon.

Le capitaine Beatty s'installa dans le fauteuil le plus confortable, une expression parfaitement sereine sur son visage rubicond. Il prit

tout son temps pour bourrer et allumer sa pipe de bronze et souffla un grand nuage de fumée. « Une idée que j'ai eue comme ça de passer voir comment allait le malade.

— Comment avez-vous deviné ? »

Beatty y alla de son sourire qui exhibait le rose bonbon de ses gencives et la blancheur de sucre de ses dents. « Je connais la musique. Vous alliez m'appeler pour me demander la nuit. »

Montag se mit en position assise.

« Eh bien, dit Beatty, *prenez* votre nuit ! » Il examina sa boîte d'allumettes inusables dont le couvercle annonçait UN MILLION D'ALLUMAGES GARANTIS DANS CET IGNITEUR et, d'un air absent, se mit à gratter l'allumette chimique, à la souffler, la rallumer, la souffler, dire quelques mots, souffler. Il regarda la flamme, souffla, regarda la fumée. « Quand pensez-vous aller mieux ?

— Demain. Après-demain, peut-être. Début de la semaine prochaine. »

Beatty tira une bouffée de sa pipe. « Tôt ou tard, tout pompier en passe par là. Tout ce qu'il faut alors, c'est comprendre le fonctionnement de la mécanique. Connaître l'historique de notre profession. On n'explique plus ça à la bleusaille comme dans le temps. Dommage. » Une bouffée. « Il n'y a plus que les capitaines de pompiers pour s'en souvenir. » Une bouffée. « Je vais vous mettre au courant. »

Mildred s'agita.

Beatty s'accorda une bonne minute pour s'installer et réfléchir à ce qu'il voulait dire.

« Quand est-ce que tout ça a commencé, vous m'avez demandé, ce boulot qu'on fait, comment c'est venu, où, quand ? Eh bien, je dirais que le point de départ remonte à un truc appelé la Guerre Civile. Même si le manuel prétend que notre corporation a été fondée plus tôt. Le fait est que nous n'avons pris de l'importance qu'avec l'apparition de la photographie. Puis du cinéma, au début du vingtième siècle. Radio. Télévision. On a commencé à avoir là des phénomènes de *masse.* »

Assis dans son lit, Montag demeurait immobile.

« Et parce que c'étaient des phénomènes de masse, ils se sont simplifiés, poursuivit Beatty. Autrefois les livres n'intéressaient que quelques personnes ici et là, un peu partout. Ils pouvaient se permettre d'être différents. Le monde était vaste. Mais le voilà qui se remplit d'yeux, de coudes, de bouches. Et la population de doubler, tripler, quadrupler. Le cinéma et la radio, les magazines, les livres se sont nivelés par le bas, normalisés en une vaste soupe. Vous me

suivez ?

— Je crois. »

Beatty contempla le motif formé par la fumée qu'il avait rejetée.

« Imaginez le tableau. L'homme du dix-neuvième siècle avec ses chevaux, ses chiens, ses charrettes : un film au ralenti. Puis, au vingtième siècle, on passe en accéléré. Livres raccourcis. Condensés, Digests. Abrégés. Tout est réduit au gag, à la chute.

— La chute, approuva Mildred.

— Les classiques ramenés à des émissions de radio d'un quart d'heure, puis coupés de nouveau pour tenir en un compte rendu de deux minutes, avant de finir en un résumé de dictionnaire de dix à douze lignes. J'exagère, bien sûr. Les dictionnaires servaient de référence. Mais pour bien des gens, *Hamlet* (vous connaissez certainement le titre, Montag ; ce n'est probablement qu'un vague semblant de titre pour vous, madame Montag…), *Hamlet*, donc, n'était qu'un digest d'une page dans un livre proclamant : *Enfin tous les classiques à votre portée ; ne soyez plus en reste avec vos voisins.* Vous voyez ? De la maternelle à l'université et retour à la maternelle. Vous avez là le parcours intellectuel des cinq derniers siècles ou à peu près. »

Mildred se leva et se mit à s'affairer dans la chambre, ramassant des objets qu'elle reposait aussitôt. Beatty fit comme si de rien n'était et poursuivit : « Accélérez encore le film, Montag. *Clic ? Ça y est ? Allez, on ouvre l'œil, vite, ça défile, ici, là, au trot, au galop, en haut, en bas, dedans, dehors, pourquoi, comment, qui, quoi, où, hein ? Hé ! Bang ! Paf ! Vlan, bing, bong, boum !* Condensés de condensés. Condensés de condensés de condensés. La politique ? Une colonne, deux phrases, un gros titre ! Et tout se volatilise ! La tête finit par vous tourner à un tel rythme sous le matraquage des éditeurs, diffuseurs, présentateurs, que la force centrifuge fait s'envoler toute pensée inutile, donc toute perte de temps ! »

Mildred retapait le dessus de lit. Montag sentit son cœur battre à grands coups lorsqu'elle tapota son oreiller. Et voilà qu'elle le tirait par l'épaule pour pouvoir dégager l'oreiller, l'arranger et le remettre en place sous ses reins. Et peut-être pousser un cri et ouvrir de grands yeux, ou simplement tendre la main, dire : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » et brandir le livre caché avec une touchante innocence.

« La scolarité est écourtée, la discipline se relâche, la philosophie, l'histoire, les langues sont abandonnées, l'anglais et l'orthographe de plus en plus négligés, et finalement presque ignorés. On vit dans l'immédiat, seul le travail compte, le plaisir c'est pour après. Pourquoi apprendre quoi que ce soit quand il suffit d'appuyer sur des boutons,

de faire fonctionner des commutateurs, de serrer des vis et des écrous ?

— Laisse-moi arranger ton oreiller, dit Mildred.

— Non ! murmura Montag.

— La fermeture à glissière remplace le bouton et l'homme n'a même plus le temps de réfléchir en s'habillant à l'aube, l'heure de la philosophie, et par conséquent l'heure de la mélancolie.

— Là, fit Mildred.

— Laisse-moi tranquille, dit Montag.

— La vie devient un immense tape-cul, Montag ; un concert de bing, bang, ouaaah !

— Ouaaah ! fit Mildred en tirant sur l'oreiller.

— Mais fiche-moi la paix, bon Dieu ! » s'écria Montag.

Beatty ouvrit de grands yeux.

La main de Mildred s'était figée derrière l'oreiller. Ses doigts suivaient les contours du livre et, comme elle l'identifiait à sa forme, elle prit un air surpris puis stupéfait. Sa bouche s'ouvrit pour poser une question…

« Videz les salles de spectacles pour n'y laisser que les clowns et garnissez les pièces de murs en verre ruisselants de jolies couleurs genre confetti, sang, xérès ou sauternes. Vous aimez le base-ball, n'est-ce pas, Montag ?

— C'est un beau sport. »

Beatty, presque invisible, n'était plus qu'une voix derrière un écran de fumée.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Mildred d'un ton presque ravi. Montag pressa son dos contre les bras de sa femme. « Qu'est-ce qu'il y a là ?

— Va t'asseoir ! » tonna Montag. Elle fit un bond en arrière, les mains vides. « On est en train de causer ! »

Beatty continua comme si de rien n'était. « Vous aimez le bowling, n'est-ce pas, Montag ?

— Oui.

— Et le golf ?

— C'est un beau sport.

— Le basket-ball ?

— Aussi.

— Le billard ? Le football ?

— De beaux sports, tous.

— Davantage de sports pour chacun, esprit d'équipe, tout ça dans la bonne humeur, et on n'a plus besoin de penser, non ? Organisez et organisez et super-organisez de super-super-sports. Encore plus de

dessins humoristiques. Plus d'images. L'esprit absorbe de moins en moins. Impatience. Autoroutes débordantes de foules qui vont quelque part, on ne sait où, nulle part. L'exode au volant. Les villes se transforment en motels, les gens en marées de nomades commandées par la lune, couchant ce soir dans la chambre où vous dormiez à midi et moi la veille. »

Mildred quitta la pièce en claquant la porte. Les « tantes » du salon se mirent à rire au nez des « oncles ».

« À présent, prenons les minorités dans notre civilisation, d'accord ? Plus la population est grande, plus les minorités sont nombreuses. N'allons surtout pas marcher sur les pieds des amis des chiens, amis des chats, docteurs, avocats, commerçants, patrons, mormons, baptistes, unitariens, Chinois de la seconde génération, Suédois, Italiens, Allemands, Texans, habitants de Brooklyn, Irlandais, natifs de l'Oregon ou de Mexico. Les personnages de tel livre, telle dramatique, telle série télévisée n'entretiennent aucune ressemblance intentionnelle avec des peintres, cartographes, mécaniciens existants. Plus vaste est le marché, Montag, moins vous tenez aux controverses, souvenez-vous de ça ! Souvenez-vous de toutes les minorités, aussi minimes soient-elles, qui doivent garder le nombril propre. Auteurs pleins de pensées mauvaises, bloquez vos machines à écrire. Ils l'ont *fait.* Les magazines sont devenus un aimable salmigondis de tapioca à la vanille. Les livres, à en croire ces fichus snobs de critiques, n'étaient que de l'eau de vaisselle. Pas étonnant que les livres aient cessé de se vendre, disaient-ils. Mais le public, sachant ce qu'il voulait, tout à la joie de virevolter, a laissé survivre les bandes dessinées. Et les revues érotiques en trois dimensions, naturellement. Et voilà, Montag. Tout ça n'est pas venu d'en haut. Il n'y a pas eu de décret, de déclaration, de censure au départ, non ! La technologie, l'exploitation de la masse, la pression des minorités, et le tour était joué, Dieu merci. Aujourd'hui, grâce à eux, vous pouvez vivre constamment dans le bonheur, vous avez le droit de lire des bandes dessinées, les bonnes vieilles confessions ou les revues économiques.

— Oui, mais les pompiers dans tout ça ? demanda Montag.

— Ah. » Beatty se pencha en avant dans le léger brouillard engendré par la fumée de sa pipe. « Rien de plus naturel ni de plus simple à expliquer. Le système scolaire produisant de plus en plus de coureurs, sauteurs, pilotes de course, bricoleurs, escamoteurs, aviateurs, nageurs, au lieu de chercheurs, de critiques, de savants, de créateurs, le mot "intellectuel" est, bien entendu, devenu l'injure qu'il méritait d'être. On a toujours peur de l'inconnu. Vous vous rappelez sûrement le gosse qui, dans votre classe, était exceptionnellement

“brillant”, savait toujours bien ses leçons et répondait toujours le premier tandis que les autres, assis là comme autant de potiches, le haïssaient. Et n’était-ce pas ce brillant sujet que vous choisissiez à la sortie pour vos brimades et vos tortures ? Bien sûr que si. On doit tous être pareils. Nous ne naissons pas libres et égaux, comme le proclame la Constitution, on nous *rend* égaux. Chaque homme doit être l’image de l’autre, comme ça tout le monde est content ; plus de montagnes pour les intimider, leur donner un point de comparaison. Conclusion ! Un livre est un fusil chargé dans la maison d’à côté. Brûlons-le. Déchargeons l’arme. Battons en brèche l’esprit humain. Qui sait qui pourrait être la cible de l’homme cultivé ? Moi ? Je ne le supporterai pas une minute. Ainsi, quand les maisons ont été enfin totalement ignifugées dans le monde entier (votre supposition était juste l’autre soir), les pompiers à l’ancienne sont devenus obsolètes. Ils se sont vu assigner une tâche nouvelle, la protection de la paix de l’esprit ; ils sont devenus le centre de notre crainte aussi compréhensible que légitime d’être inférieur : censeurs, juges et bourreaux officiels. Voilà ce que vous êtes, Montag, et voilà ce que je suis. »

La porte du salon s’ouvrit et Mildred se tint sur le seuil, regardant à tour de rôle Beatty et Montag. Derrière elle les murs de la pièce étaient inondés de feux d’artifice vert, jaune et orange qui grésillaient et explosaient au son d’une musique presque entièrement à base de tambours, de tam-tams et de cymbales. Ses lèvres remuèrent ; elle disait quelque chose mais le tintamarre couvrait sa voix.

À petits coups, Beatty vida sa pipe dans le creux de sa main rose, examina les cendres comme si c’était là un symbole à diagnostiquer et à déchiffrer.

« Il faut que vous compreniez que notre civilisation est si vaste que nous ne pouvons nous permettre d’inquiéter et de déranger nos minorités. Posez-vous la question : Qu’est-ce que nous désirons par-dessus tout dans ce pays ? Les gens veulent être heureux, d’accord ? N’avez-vous pas entendu cette chanson toute votre vie ? Je veux être heureux, disent les gens. Eh bien, ne le sont-ils pas ? Ne veillons-nous pas à ce qu’ils soient toujours en mouvement, à ce qu’ils aient des distractions ? Nous ne vivons que pour ça, non ? Pour le plaisir, l’excitation ? Et vous devez admettre que notre culture nous fournit tout ça à foison.

— Oui. »

Montag lisait sur les lèvres de Mildred ce qu’elle était en train de dire depuis le seuil. Il s’efforça de ne pas regarder sa bouche, car Beatty risquait de se tourner et de lire lui aussi les mots qu’elle prononçait.

« Les Noirs n'aiment pas *Little Black Sambo.* Brûlons-le. *La Case de l'Oncle Tom* met les Blancs mal à l'aise. Brûlons-le. Quelqu'un a écrit un livre sur le tabac et le cancer des poumons ? Les fumeurs pleurnichent ? Brûlons le livre. La sérénité, Montag. La paix, Montag. À la porte, les querelles. Ou mieux encore, dans l'incinérateur. Les enterrements sont tristes et païens ? Éliminons-les également. Cinq minutes après sa mort une personne est en route vers la Grande Cheminée, les Incinérateurs desservis par hélicoptère dans tout le pays. Dix minutes après sa mort, l'homme n'est plus qu'un grain de poussière noire. N'épiloguons pas sur les individus à coups de memoriam. Oublions-les. Brûlons-les, brûlons tout. Le feu est clair, le feu est propre. »

Les feux d'artifice se turent dans le salon derrière Mildred. Elle s'était arrêtée de parler en même temps ; une coïncidence miraculeuse. Montag retint sa respiration.

« Il y avait une jeune fille à côté, dit-il lentement. Elle est partie, je crois, morte. Je ne me souviens même pas de son visage. Mais elle était différente. Comment… comment ça se fait ? »

Beatty sourit. « Ici ou là, ce sont des choses qui arrivent fatalement. Clarisse McClellan ? On a un dossier sur sa famille. On les surveillait de près. L'hérédité et le milieu sont de drôles de trucs. On ne peut pas se débarrasser de tous les canards boiteux en quelques années. Le milieu familial peut défaire beaucoup de ce qu'on essaie de faire à l'école. C'est pourquoi on a abaissé progressivement l'âge du jardin d'enfants et qu'on prend maintenant les gosses pratiquement au berceau. On a eu quelques fausses alarmes sur les McClellan quand ils habitaient Chicago. On n'a pas trouvé le moindre livre. L'oncle avait un dossier couci-couça : insociable. La fille ? Une bombe à retardement. La famille l'influençait au niveau du subconscient, j'en suis sûr, d'après ce que j'ai vu de son dossier scolaire. Elle ne voulait pas savoir le *comment* des choses, mais le *pourquoi.* Ce qui peut être gênant. On se demande le pourquoi d'un tas de choses et on finit par se rendre très malheureux, à force. Il vaut bien mieux pour cette pauvre fille qu'elle soit morte.

— Oui, morte.

— Heureusement, les toqués dans son genre sont rares. À présent, on sait comment les étouffer dans l'œuf. On ne peut pas construire une maison sans clous ni bois. Si vous ne voulez pas que la maison soit construite, cachez les clous et le bois. Si vous ne voulez pas qu'un homme se rende malheureux avec la politique, n'allez pas lui casser la tête en lui proposant deux points de vue sur une question ; proposez-lui-en un seul. Mieux encore, ne lui en proposez aucun. Qu'il oublie

jusqu'à l'existence de la guerre. Si le gouvernement est inefficace, pesant, gourmand en matière d'impôt, cela vaut mieux que d'embêter les gens avec ça. La paix, Montag. Proposez des concours où l'on gagne en se souvenant des paroles de quelque chanson populaire, du nom de la capitale de tel ou tel État ou de la quantité de maïs récoltée dans l'Iowa l'année précédente. Bourrez les gens de données incombustibles, gorgez-les de "faits", qu'ils se sentent gavés, mais absolument "brillants" côté information. Ils auront alors l'impression de penser, ils auront le *sentiment* du mouvement tout en faisant du surplace. Et ils seront heureux parce que de tels faits ne changent pas. Ne les engagez pas sur des terrains glissants comme la philosophie ou la sociologie pour relier les choses entre elles. C'est la porte ouverte à la mélancolie. Tout homme capable de démonter un télécran mural et de le remonter, et la plupart des hommes en sont aujourd'hui capables, est plus heureux que celui qui essaie de jouer de la règle à calcul, de mesurer, de mettre l'univers en équations, ce qui ne peut se faire sans que l'homme se sente solitaire et ravalé au rang de la bête. Je le sais, j'ai essayé. Au diable, tout ça. Alors place aux clubs et aux soirées entre amis, aux acrobates et aux prestidigitateurs, aux casse-cou, jet cars, motogyres, au sexe et à l'héroïne, à tout ce qui ne suppose que des réflexes automatiques. Si la pièce est mauvaise, si le film ne raconte rien, si la représentation est dépourvue d'intérêt, collez-moi une dose massive de thérémine. Je me croirai sensible au spectacle alors qu'il ne s'agira que d'une réaction tactile aux vibrations. Mais je m'en fiche. Tout ce que je réclame, c'est de la distraction. »

Beatty se leva. « Bon, il faut que j'y aille. La conférence est terminée. J'espère avoir clarifié les choses. L'important pour vous, Montag, c'est de vous souvenir que nous sommes les Garants du Bonheur, les Divins Duettistes, vous, moi et les autres. Nous faisons front contre la petite frange de ceux qui veulent affliger les gens avec leurs théories et leurs idées contradictoires. Nous avons les doigts collés à la digue. Tenons bon. Ne laissons pas le torrent de la mélancolie et de la philosophie débilitante noyer notre monde. Nous dépendons de vous. Je ne crois pas que vous vous rendiez compte de *votre* importance pour la préservation du bonheur qui règne en notre monde. »

Beatty serra la main molle de Montag. Celui-ci était toujours assis dans son lit, comme si la maison était en train de s'effondrer autour de lui sans qu'il puisse bouger. Mildred avait disparu du seuil de la porte.

« Un dernier mot, dit Beatty. Une fois au moins dans sa carrière, tout pompier ressent une démangeaison. Qu'est-ce que *racontent* les livres, se demande-t-il. Ah, cette envie de *se gratter*, hein ? Eh bien,

Montag, croyez-moi sur parole, il m'a fallu en lire quelques-uns dans le temps, pour savoir de quoi il retournait : ils ne racontent *rien* ! Rien que l'on puisse enseigner ou croire. Ils parlent d'êtres qui n'existent pas, de produits de l'imagination, si ce sont des romans. Et dans le cas contraire, c'est pire, chaque professeur traite l'autre d'imbécile, chaque philosophe essaie de faire ravaler ses paroles à l'autre en braillant plus fort que lui. Ils courent dans tous les sens, mouchant les étoiles et éteignant le soleil. On en sort complètement déboussolé.

« Et maintenant, que se passe-t-il si un pompier, par accident, sans intention vraiment précise, ramène un bouquin chez lui ? »

Montag tiqua. La porte ouverte fixait sur lui son grand œil vide.

« Erreur bien naturelle. Simple curiosité, poursuivit Beatty. On ne va pas s'inquiéter outre mesure ni en faire tout un plat. On laisse le pompier garder le livre vingt-quatre heures. Si, passé ce délai, il ne l'a pas brûlé, on vient simplement le brûler pour lui.

— Bien entendu. » Montag avait la bouche sèche.

« Eh bien, Montag, vous prendrez votre service un peu plus tard aujourd'hui ? On a des chances de vous voir cette nuit ?

— Je ne sais pas.

— Quoi ? » Beatty avait l'air quelque peu surpris.

Montag ferma les yeux. « Je viendrai plus tard. Peut-être.

— Sûr que vous nous manquerez si vous ne vous pointez pas », déclara Beatty en rempochant pensivement sa pipe.

Jamais je ne retournerai là-bas, se dit Montag.

« Requinquez-vous », lança Beatty.

Il tourna les talons et s'éclipsa par la porte ouverte.

Par la fenêtre, Montag regarda Beatty s'éloigner dans sa coccinelle d'un jaune flamboyant aux pneus noirs comme du charbon.

De l'autre côté de la rue et sur toute sa longueur, les autres maisons alignaient leurs mornes façades. Qu'avait donc dit Clarisse un après-midi ? « Pas de vérandas. Mon oncle dit que les maisons avaient des vérandas autrefois. Les gens s'y installaient parfois le soir, pour parler quand ils en avaient envie, tout en se balançant dans leurs fauteuils, en silence quand ils n'éprouvaient pas le besoin de parler. Parfois ils se contentaient de rester là à réfléchir, à ruminer. Mon oncle dit que les architectes ont supprimé les galeries parce qu'elles étaient inesthétiques. Mais d'après lui ce n'était qu'un prétexte ; la véritable raison, cachée en dessous, pourrait bien être qu'on ne voulait pas que les gens restent assis comme ça, à ne rien faire, à se balancer, à discuter ; ce n'était pas la *bonne* façon de se fréquenter. Les gens parlaient trop. Et ils avaient le temps de penser. Alors fini les galeries. Et les jardins avec. Il n'y a plus beaucoup de jardins où s'asseoir en

rond. Et voyez le mobilier. Plus de fauteuils à bascule. Ils sont trop confortables. Il faut obliger les gens à rester debout et à courir. Mon oncle dit… et… mon oncle… et… mon oncle… » La voix de Clarisse s'éteignit.

Montag se retourna et regarda sa femme, assise au milieu du salon, en conversation avec un présentateur. « Madame Montag », disait-il. Ceci, cela, et blablabla. « Madame Montag… » Et patati et patata. Le convertisseur spécial, qui leur avait coûté cent dollars, émettait automatiquement le nom de Mildred chaque fois que le présentateur s'adressait à son public anonyme, laissant un blanc où pouvaient s'insérer les syllabes appropriées. Un brouilleur spécial permettait à son image télévisée, au niveau des lèvres, d'articuler merveilleusement voyelles et consonnes. C'était un ami, sans nul doute, un véritable ami. « Madame Montag… regardez un peu par ici. »

Elle tourna la tête, mais il était visible qu'elle n'écoutait pas.

Montag dit : « D'ici à ce que je n'aille pas travailler aujourd'hui, ni demain, que je ne remette plus jamais les pieds à la caserne, il n'y a qu'un pas.

— Mais tu vas quand même aller travailler ce soir, non ?

— Je n'ai rien décidé. Pour l'instant j'ai une terrible envie de tout casser, de tout foutre en l'air.

— Prends la coccinelle.

— Non, merci.

— Les clefs sont sur la table de nuit. J'apprécie toujours de rouler à toute allure quand je me sens comme ça. Tu pousses à cent cinquante et ça va beaucoup mieux. Des fois, je conduis toute la nuit et je reviens sans que tu t'en aperçoives. En pleine campagne, c'est l'éclate. On écrase des lapins, parfois des chiens. Prends la coccinelle.

— Non, je n'en ai pas envie, pas cette fois. Je veux me concentrer sur ce drôle de truc. Bon sang, ça me travaille. Je ne sais pas ce que c'est. Je suis horriblement malheureux, je suis dans une rogne folle, et je ne sais pas pourquoi, mais on dirait que je prends du poids. Je me sens lourd. Comme si j'avais mis un tas de choses en réserve sans savoir quoi. Pour un peu, je me mettrais à lire des bouquins.

— On te flanquerait en prison, non ? » Elle le regarda comme s'il était derrière le mur de verre.

Il se mit à s'habiller, allant et venant comme un fauve en cage. « Oui, et ce serait peut-être une bonne solution. Avant que je fasse du mal à quelqu'un. Tu as entendu Beatty ? Tu l'as écouté ? Il a réponse à tout. Il a raison. Le bonheur, c'est ça l'important. S'amuser, il n'y a que ça qui compte. Et pourtant je suis là à me répéter : Je ne suis pas

heureux, je ne suis pas heureux.

— Moi je le suis, dit Mildred avec un sourire épanoui. Et j'en suis fière.

— Je vais faire quelque chose. Je ne sais pas encore quoi, mais ça va faire du bruit.

— J'en ai assez d'écouter ces bêtises », dit Mildred en se retournant vers le présentateur.

Montag effleura la commande du volume dans le mur et le présentateur se retrouva muet.

« Millie ? » Il marqua un temps. « Cette maison est autant à toi qu'à moi. C'est la moindre des choses que je te prévienne maintenant. J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais je n'arrivais pas à me l'avouer à moi-même. Je veux te montrer quelque chose, quelque chose que j'ai mis de côté et caché pendant un an, de temps en temps, à l'occasion, je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai fait et ne t'en ai jamais parlé. »

Il saisit une chaise à dossier droit, la transporta lentement mais sûrement dans le couloir près de la porte d'entrée, grimpa dessus et se tint un moment comme une statue sur son piédestal, tandis que sa femme, debout au-dessous de lui, attendait. Puis il tendit la main, retira la grille du climatiseur, allongea le bras loin à l'intérieur, sur la droite, fit glisser une autre cloison métallique et sortit un livre. Sans le regarder, il le laissa tomber par terre. Puis il replongea sa main dans l'orifice et en ressortit deux autres livres qu'il lâcha comme le premier. Il répéta son geste, continuant à faire pleuvoir des livres, des petits et des gros, des jaunes, des rouges, des verts. Quand il eut fini, il baissa les yeux ; une vingtaine de livres gisaient aux pieds de sa femme.

« Je suis désolé, dit-il. Je n'ai pas véritablement réfléchi. Mais on dirait que nous sommes tous les deux dans le bain à présent. »

Mildred recula comme si elle était soudain confrontée à une armée de souris surgies du plancher. Il entendait son souffle précipité et ses yeux s'ouvraient démesurément dans un visage devenu livide. Elle répéta deux ou trois fois le nom de Montag. Puis, laissant échapper un gémissement, elle se précipita, saisit un livre et courut vers l'incinérateur de la cuisine.

Montag la rattrapa, lui arrachant un hurlement. Il la ceintura tandis qu'elle essayait de se dégager, toutes griffes dehors.

« Non, Millie, non ! Attends ! Arrête, veux-tu ? Tu ne sais pas… arrête ! » Il la gifla, l'empoigna de nouveau et la secoua.

Elle répéta son nom et se mit à pleurer.

« Millie ! dit-il. Écoute. Accorde-moi une seconde, veux-tu ? Nous n'y pouvons rien. On ne peut pas brûler ces livres. Je veux y jeter un œil, au moins une fois. Ensuite, si ce que dit le capitaine est vrai, on

les brûlera ensemble, crois-moi, on les brûlera ensemble. Il faut que tu m'aides. » Il plongea son regard dans le sien et lui releva le menton tout en la tenant fermement. Ce n'était pas seulement elle qu'il regardait ; c'était lui-même, et ce qu'il devait faire, qu'il cherchait dans son visage. « Que ça nous plaise ou non, nous sommes dans le bain. Je ne t'ai pas demandé grand-chose toutes ces années, mais je te le demande maintenant, je t'en supplie. Il nous faut un point de départ pour découvrir ce qui nous a conduits à un tel désastre, toi et tes comprimés le soir, et la voiture, et moi et mon travail. On va droit vers le gouffre, Millie. Bon sang, je ne veux pas faire la culbute. Ça ne va pas être facile. On n'a rien pour nous guider, mais peut-être qu'on peut tirer les choses au clair et s'entraider. J'ai tellement besoin de toi en ce moment, tu ne peux pas savoir. Si tu m'aimes un tant soit peu tu supporteras ça, vingt-quatre, quarante-huit heures, je ne t'en demande pas plus, ensuite ce sera fini. Promis, juré ! Et s'il y a quelque chose là-dedans, rien qu'une petite chose à tirer de tout ce gâchis, peut-être qu'on pourra le communiquer à quelqu'un d'autre. »

Elle avait cessé de lutter ; il la relâcha. Elle s'éloigna de lui telle une poupée de son, se laissa glisser le long du mur et resta assise par terre à contempler les livres. Le bout de son pied en effleura un ; elle s'en aperçut et l'en éloigna aussitôt.

« Cette femme, l'autre nuit, Millie, tu n'étais pas là, tu n'as pas vu sa figure. Et Clarisse. Tu ne lui as jamais parlé. Moi si. Et il y a des gens comme Beatty qui ont peur d'elle. Je n'arrive pas à comprendre. Pourquoi devraient-ils avoir si peur de quelqu'un comme elle ? Mais j'ai passé toute la nuit à la comparer aux types de la caserne, et brusquement je me suis rendu compte que je ne pouvais plus les sentir, que je ne pouvais plus me sentir moi-même. Et je me suis dit que le mieux serait peut-être de brûler les pompiers eux-mêmes.

— Guy ! »

La porte d'entrée lança doucement : « Madame Montag, madame Montag, il y a quelqu'un, il y a quelqu'un, madame Montag, madame Montag, il y a quelqu'un. »

Tout doucement.

Leurs yeux allèrent de la porte aux livres éparpillés sur le sol. « Beatty ! s'exclama Mildred.

— Impossible.

— Il est revenu ! » chuchota-t-elle.

La voix de la porte d'entrée reprit sa douce rengaine : « Il y a quelqu'un…

— On ne répond pas. » Montag s'adossa au mur, s'accroupit lentement et se mit à tripoter les livres d'un air hébété, les repoussant

du pouce ou de l'index. Il tremblait et n'avait plus qu'une envie : remettre les livres au fond du climatiseur ; mais il se savait incapable d'affronter de nouveau Beatty. Il finit par s'asseoir tandis que la voix de la porte d'entrée se faisait plus insistante. Montag ramassa un petit volume. « Par où commence-t-on ? » Il entrouvrit le livre et y jeta un coup d'œil. « On commence par le commencement, je suppose.

— Il va entrer, dit Mildred, et nous brûler avec les livres ! »

La voix de la porte s'estompa enfin. Silence. Montag sentait une présence derrière le panneau ; quelqu'un attendait, écoutait.

Puis des pas s'éloignèrent dans l'allée et de l'autre côté de la pelouse.

« Voyons un peu de quoi il s'agit », dit Montag.

Les mots avaient du mal à sortir tant il était intimidé. Il parcourut une douzaine de pages au hasard et tomba finalement sur ce passage : « "On a calculé que onze mille personnes ont bien des fois préféré souffrir la mort plutôt que de se résoudre à casser les œufs par le petit bout." »

Mildred était assise dans le couloir juste en face de lui. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne veut *rien* dire du tout ! Le capitaine avait raison !

— Attends, dit Montag. On va recommencer en partant du début. »

DEUXIÈME PARTIE

Le tamis et le sable

Ils passèrent tout un long après-midi à lire tandis que la pluie froide de novembre tombait sur la maison silencieuse.

Ils s'étaient installés dans le couloir car le salon paraissait trop vide et trop gris sans ses murs illuminés de confetti orange et jaune, de fusées, de femmes en robes de lamé or et d'hommes en velours noir sortant des lapins de cinquante kilos de chapeaux d'argent. Le salon était mort et Mildred ne cessait d'y glisser un regard déconcerté tandis que Montag allait et venait, s'accroupissait et lisait et relisait dix fois la même page à voix haute.

« “On ne peut dire à quel moment précis naît l'amitié. Si l'on remplit un récipient goutte à goutte, il finit par y en avoir une qui le fait déborder ; ainsi, lorsque se succèdent les gentillesses, il finit par y en avoir une qui fait déborder le cœur.” »

Montag s'assit et écouta la pluie.

« Était-ce ainsi pour la fille d'à côté ? J'ai tellement cherché à comprendre.

— Elle est morte. Parlons des vivants, par pitié ! »

Sans se retourner vers sa femme, Montag se dirigea en tremblant vers la cuisine, où il resta un long moment à regarder la pluie gifler les fenêtres, attendant d'avoir retrouvé son calme pour regagner la lumière grise du couloir.

Il ouvrit un autre livre.

« Ce sujet favori : moi-même. »

Il lorgna le mur. « *Ce sujet favori : moi-même.*

— Voilà *enfin* quelque chose que je comprends, dit Mildred.

— Mais le sujet favori de Clarisse n'était pas elle-même. C'étaient les autres, et moi. C'était la première personne depuis bien des années qui me plaisait vraiment. La première personne dont je me souvienne qui me regardait bien en face, comme si je comptais pour elle. » Il brandit les deux livres. « Ces hommes sont morts depuis longtemps, mais je sais que leurs mots s'adressent d'une façon ou d'une autre à Clarisse. »

De l'autre côté de la porte d'entrée, sous la pluie, un léger grattement.

Montag se figea. Il vit Mildred se plaquer contre le mur en étouffant un cri.

« Quelqu'un… la porte… pourquoi la voix ne nous prévient pas ?

— Je l'ai débranchée. »

Au bas de la porte, un reniflement lent, inquisiteur, une bouffée de vapeur électrique.

Mildred éclata de rire. « Ce n'est qu'un chien, voilà tout ! Tu veux que je le fasse déguerpir ?

— Reste où tu es ! »

Silence. La pluie froide qui tombe. Et l'odeur d'électricité bleutée qui s'infiltre sous la porte.

« Remettons-nous au travail », dit calmement Montag.

Mildred lança un coup de pied dans un livre. « Les livres ne sont pas des gens. Tu as beau lire, je ne vois *personne* autour de moi ! »

Il contempla le salon mort et gris comme les eaux d'un océan qui pourraient bouillonner de vie s'ils allumaient le soleil électronique.

« Ma "famille" au moins, ce sont des gens, dit Mildred. Ils me racontent des trucs ; *je* ris, *ils* rient ! Et les couleurs !

— Oui, je sais.

— Et puis, si le capitaine Beatty savait pour ces livres… » Elle réfléchit à la chose. Sur son visage, l'ahurissement fit place à l'horreur. « Il pourrait venir brûler la maison et la "famille". C'est affreux ! Tout l'argent qu'on a mis là-dedans ! Pourquoi est-ce que j'irais lire ? Dans quel but ?

— Dans quel but ! Pourquoi ! J'ai vu le plus horrible serpent du monde l'autre nuit. Il était mort tout en étant vivant. Il voyait sans voir. Tu tiens à *voir* ce serpent ? Il est au Service des urgences de l'hôpital où l'on a rédigé un rapport sur toutes les saletés que le serpent a retirées de toi ! Tu veux aller examiner ton dossier ? Il se peut qu'il soit classé à Guy Montag, à Peur ou à Guerre. Tu veux aller voir cette maison qui a brûlé l'autre nuit ? Et ratisser les cendres pour y trouver les os de cette femme qui a mis le feu à sa propre maison ! Et Clarisse McClellan, où faut-il aller la chercher ? À la morgue ! Écoute ! »

Les bombardiers sillonnaient le ciel au-dessus de la maison, murmurant à n'en plus pouvoir, sifflant comme un immense éventail invisible, décrivant des cercles dans le vide.

« Seigneur ! s'exclama Montag. Tous ces engins qui n'arrêtent pas de tournoyer dans le ciel ! Qu'est-ce que ces bombardiers fichent là-haut à chaque seconde de notre existence ? Pourquoi tout le monde refuse d'en parler ? On a déclenché et gagné deux guerres nucléaires depuis 1960. Est-ce parce qu'on s'amuse tellement chez nous qu'on a oublié le reste du monde ? Est-ce parce que nous sommes si riches et tous les autres si pauvres que nous nous en fichons éperdument ? Des bruits courent ; le monde meurt de faim, mais nous, nous mangeons à satiété. Est-ce vrai que le monde trime tandis que nous prenons du

bon temps ? Est-ce pour cette raison qu'on nous hait tellement ? J'ai entendu les bruits qui courent là-dessus aussi, de temps en temps, depuis des années et des années. Sais-tu pourquoi ? Moi pas. Ça, c'est *sûr*. Peut-être que les livres peuvent nous sortir un peu de cette caverne. Peut-être y a-t-il une chance qu'ils nous empêchent de commettre les mêmes erreurs insensées ! Ces pauvres crétins dans ton salon, je ne les entends jamais en parler. Bon sang, Millie, tu ne te rends pas compte ? Une heure par jour, deux heures, avec ces bouquins, et peut-être… »

Le téléphone sonna. Mildred saisit le combiné.

« Ann ! » Elle éclata de rire. « Oui, le Clown Blanc passe ce soir ! »

Montag gagna la cuisine et jeta son livre par terre. « Montag, dit-il, tu es complètement idiot. Où va-t-on, là ? On rend les livres et on oublie tout ça ? » Il ouvrit le livre pour en faire la lecture à voix haute et couvrir ainsi les éclats de rire de Mildred.

Pauvre Millie, songea-t-il. Pauvre Montag, pour toi aussi c'est du chinois. Mais où trouver de l'aide, où trouver un guide si tard ?

Un instant. Il ferma les yeux. Mais oui, bien sûr. Une fois de plus, il se surprit à songer au parc verdoyant un an plus tôt. Cette pensée l'avait souvent accompagné ces derniers temps, mais voilà qu'il se souvenait clairement de cette journée dans le jardin public, du geste vif de ce vieil homme vêtu de noir pour cacher quelque chose sous son manteau…

… Le vieillard fait un bond, prêt à détaler. Et Montag crie : « Attendez !

— Je n'ai rien fait ! proteste le vieil homme en tremblant.

— Personne ne vous accuse. »

Ils s'étaient assis dans la douce lumière verte sans dire un mot pendant un moment, puis Montag avait parlé du temps qu'il faisait et le vieil homme lui avait répondu d'une voix blanche. Une curieuse et paisible rencontre. Le vieil homme avait avoué être un professeur d'anglais retraité qui s'était fait jeter à la rue quarante ans plus tôt à la fermeture, par manque d'élèves et de crédits, de la dernière école d'arts libéraux. Il s'appelait Faber et, une fois sa crainte de Montag envolée, il s'était mis à parler d'une voix cadencée en regardant le ciel, les arbres, la verdure. Au bout d'une heure il récitait à Montag quelque chose que celui-ci avait perçu comme un poème en prose. Puis le vieil homme s'était peu à peu enhardi et avait récité autre chose qui était encore un poème. Faber parlait d'une voix douce, une main posée sur la poche gauche de son manteau, et Montag savait qu'il lui aurait suffi d'un geste pour retirer de cette poche un recueil de poèmes. Mais il n'avait pas bougé. Ses mains étaient restées sur ses

genoux, engourdies, inutiles. « Je ne parle pas des *choses*, avait dit Faber. Je parle du *sens* des choses. Là, je *sais* que je suis vivant. »

Il ne s'était rien passé de plus, à vrai dire. Une heure de monologue, un poème, un commentaire, puis, sans même s'apercevoir que Montag était pompier, Faber, les doigts un peu tremblants, avait noté son adresse sur un bout de papier. « Pour vos archives, avait-il dit. Au cas où vous décideriez d'être en colère contre moi.

— Je ne suis pas en colère », avait répondu Montag, pris au dépourvu.

Le rire strident de Mildred fusait dans couloir.

Montag gagna son coin bureau dans la chambre et compulsa son classeur jusqu'à l'en-tête FUTURES ENQUÊTES (?). Le nom de Faber était là. Il ne l'avait ni signalé ni effacé.

Il forma le numéro sur un appareil auxiliaire. Le téléphone à l'autre bout de la ligne appela le nom de Faber une douzaine de fois avant que le professeur réponde d'une voix éteinte. Montag se fit connaître ; un long silence s'ensuivit. « Oui, monsieur Montag ?

— Professeur Faber, j'ai une question un peu bizarre à vous poser. Combien reste-t-il d'exemplaires de la Bible dans notre pays ?

— J'ignore de quoi vous parlez !

— Je veux savoir s'il en reste seulement des exemplaires.

— C'est une espèce de piège que vous me tendez là ! Je ne peux pas parler comme ça à *n'importe qui* au téléphone.

— Combien d'exemplaires de Shakespeare et de Platon ?

— Aucun ! Vous le savez aussi bien que moi. Aucun ! »

Faber raccrocha.

Montag reposa le combiné. Aucun. Il le savait, bien sûr, d'après les listes de la caserne. Mais il avait en quelque sorte voulu l'entendre de la bouche même de Faber.

Dans le couloir le visage de Mildred était rouge d'excitation. « Chouette, les copines arrivent ! »

Montag lui montra un livre. « Voici l'Ancien et le Nouveau Testament, et…

— Tu ne vas pas remettre ça ?

— C'est peut-être le dernier exemplaire dans cette partie du monde.

— Il faut que tu le rendes ce soir, tu sais bien. Le capitaine Beatty *sait* que tu l'as, non ?

— Je ne crois pas qu'il sache *quel* livre j'ai volé. Mais lequel choisir en remplacement ? Est-ce que je rapporte M. Jefferson ? M. Thoreau ? Lequel est le moins précieux ? Si j'opte pour un autre et que Beatty sait lequel j'ai volé, il va penser qu'on a ici toute une

bibliothèque ! »

Les lèvres de Mildred se crispèrent. « Tu vois ce que tu es en train de faire ? Tu vas causer notre perte ! Qu'est-ce qui compte le plus, moi ou cette Bible ? » Voilà qu'elle se mettait à hurler, assise là comme une poupée de cire fondant dans sa propre chaleur.

Il entendait déjà la voix de Beatty. « Asseyez-vous, Montag. Regardez. Délicatement, comme les pétales d'une fleur. Mettez le feu à la première page, mettez le feu à la deuxième. Chacune devient un papillon noir.

C'est pas beau, ça ? Allumez la troisième page à la deuxième et ainsi de suite, comme on allume une cigarette avec la précédente, chapitre par chapitre, toutes les sottises que véhiculent les mots, toutes les fausses promesses, toutes les idées de seconde main et autres philosophies surannées. » Beatty assis là, transpirant légèrement, au milieu d'un essaim de phalènes noirs foudroyés par un unique orage.

Mildred cessa de glapir aussi vite qu'elle avait commencé. Montag n'écoutait plus. « Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il. Avant de donner ce livre à Beatty ce soir, il faut que je le fasse photocopier.

— Tu seras là pour voir le Clown Blanc avec nous toutes, ce soir ? » cria Mildred.

Montag s'arrêta à la porte, le dos tourné. « Millie ? »

Silence.

« Quoi ?

— Millie ? Ce Clown Blanc… est-ce qu'il t'aime ? »

Pas de réponse.

« Millie, est-ce que… » Il s'humecta les lèvres. « Est-ce que ta “famille” t'aime, t'aime *vraiment*, t'aime de tout son cœur et de toute son âme, Millie ? »

Il sentit les yeux de sa femme qui se plissaient lentement, fixés sur sa nuque.

« En voilà une question idiote ! »

Il en aurait pleuré, mais rien ne sortit de ses yeux ni de sa bouche.

« Si tu vois ce chien dehors, reprit Mildred, donne-lui un coup de pied de ma part. »

Il hésita, écoutant à la porte avant de l'ouvrir. Puis il sortit.

La pluie s'était arrêtée et le soleil se couchait dans un ciel dégagé. La rue, la pelouse et le perron étaient déserts. Il poussa un grand soupir. Et il claqua la porte.

Il était dans le métro.

Je suis tout engourdi, se dit-il. Quand cet engourdissement a-t-il commencé à me gagner la figure ? Le corps ? La nuit où j'ai heurté du pied le flacon de comprimés, comme si je butais sur une mine enterrée.

Mais cet engourdissement finira bien par s'en aller. Ça prendra du temps, mais j'y arriverai, ou Faber y arrivera pour moi. Quelqu'un, quelque part, me rendra mon visage et mes mains tels qu'ils étaient. Même mon sourire, pensa-t-il, mon vieux sourire dessiné au fer rouge, qui a disparu et sans lequel je suis perdu.

La paroi du métro défilait sous ses yeux, carreaux crème, noir de jais, carreaux crème, noir de jais, chiffres et ténèbres, encore des ténèbres, tout cela s'additionnant tout seul.

Un jour, alors qu'il était enfant, il s'était assis sur une dune de sable jaune au bord de la mer au beau milieu d'une journée d'été torride et azurée. Il essayait de remplir un tamis de sable parce qu'un cousin cruel lui avait dit : « Si tu remplis ce tamis, tu auras dix *cents* ! » Et plus vite il déversait le sable, plus vite le tamis se vidait dans un chaud murmure. Ses mains étaient fatiguées, le sable était brûlant, le tamis restait vide. Assis là en plein cœur de juillet, muré dans le silence, il avait senti les larmes ruisseler sur ses joues.

Et maintenant, tandis que le train à air comprimé l'emportait dans sa course cahotante à travers les caveaux morts de la ville, voilà qu'il se souvenait de la terrible logique de ce tamis. Il baissa les yeux et s'aperçut qu'il tenait la Bible ouverte à la main. Il y avait du monde dans le train pneumatique, mais il serrait le livre entre ses doigts et l'idée absurde lui vint que s'il lisait très vite, d'un bout à l'autre, un peu de sable resterait peut-être dans le tamis. Mais il lisait et les mots se dérobaient, et il pensa : Dans quelques heures, je serai devant Beatty, je lui tendrai ceci ; aucune phrase ne doit m'échapper, chaque ligne doit s'inscrire dans ma mémoire. Il faut que j'y arrive.

Ses mains se crispèrent sur le livre.

Des trompettes retentirent.

« Dentifrice Denham. »

La ferme, pensa Montag. Voyez les lis des champs. « Dentifrice Denham. » Ils ne travaillent pas… « Dentifrice… »

Voyez les lis des champs, la ferme, la ferme. « Denham ! »

Il ouvrit brutalement le livre et le feuilleta, touchant les pages comme s'il était aveugle, s'arrêtant sur la forme de chaque lettre, sans ciller.

« Denham. D-E-N… »

Ils ne peinent ni ne…

Murmure implacable du sable brûlant à travers un tamis vide.

« Denham résout le problème ! »

Voyez les lis, les lis, les lis…

« Denham défend l'émail des dents.

— La ferme, la ferme, la ferme ! » C'était une supplication, un cri si terrible que Montag se retrouva debout sous les yeux scandalisés des occupants de la voiture braillarde, qui s'écartaient de cet homme au visage dément, congestionné, de cette bouche sèche, éructante, de ce livre en train de battre des ailes dans son poing. Les gens qui étaient assis un instant plus tôt, battant la mesure du pied sous les assauts du Dentifrice Denham, du Détergent Dentaire Denham Doublement Décapant, du Dentifrice Denham, Denham, Denham, un deux trois, un deux, un deux trois, un deux. Les gens dont les lèvres commençaient à former les mots Dentifrice, Dentifrice, Dentifrice. En représailles, les haut-parleurs du train vomirent sur Montag un déluge de musique à base de fer-blanc, cuivre, argent, chrome et airain. Les gens cédaient au matraquage ; ils ne s'enfuyaient pas, faute d'endroit où s'enfuir ; le grand train pneumatique filait le long de son tunnel dans la terre. « Les lis des champs.

— Denham.

— *Les lis*, j'ai dit ! »

Les gens ouvraient des yeux effarés. « Appelez le chef de train.

— Ce type a perdu…

— Knoll View ! »

Le train s'arrêta dans un sifflement. « Knoll View ! » Un cri. « Denham. » Un murmure.

Les lèvres de Montag bougèrent à peine. « Les lis… »

La porte de la voiture s'ouvrit dans un chuintement. Montag resta debout, immobile. La porte hoqueta, commença à se refermer. Alors seulement Montag bondit au milieu des voyageurs, hurlant dans sa tête, et plongea de justesse entre les deux lames de la porte. Il s'engouffra dans les tunnels carrelés de blanc, négligeant les escaliers mécaniques, car il voulait sentir ses pieds remuer, ses bras se balancer, ses poumons se contracter et se dilater, sa gorge s'irriter au contact de l'air. Une voix flotta jusqu'à lui : « Denham, Denham, Denham », le train siffla comme un serpent avant de disparaître dans son trou.

« Qui est-ce ?

— Montag.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Laissez-moi entrer.

— Je n'ai rien fait de mal !

— Je suis tout seul, bon sang !

— Vous me le jurez ?

— Je le jure ! »

La porte s'ouvrit lentement. Faber glissa un œil dans l'entrebâillement. Il avait l'air très vieux dans la lumière, très fragile et très effrayé. On aurait dit que le vieillard n'était pas sorti de chez lui depuis des lustres. Il présentait une ressemblance frappante avec les murs de plâtre blanc de sa maison. Il y avait du blanc dans la chair de ses lèvres et de ses joues, ses cheveux étaient blancs et le bleu vague de ses yeux décolorés tirait lui aussi sur le blanc. Puis son regard tomba sur le livre que Montag tenait sous le bras et il parut aussitôt moins vieux et moins fragile. Lentement, sa peur le quitta.

« Excusez-moi. On est obligé d'être prudent. »

Il n'arrivait pas à détacher son regard du livre sous le bras de Montag. « C'est donc vrai », dit-il.

Montag franchit le seuil. La porte se referma.

« Asseyez-vous. » Faber recula, comme s'il craignait que le livre ne disparaisse s'il le quittait des yeux. Derrière lui, une porte était ouverte, donnant sur une pièce où tout un bric-à-brac d'appareils et d'outils en acier encombraient le dessus d'un bureau. Montag n'eut droit qu'à un aperçu avant que Faber, surprenant son regard, ne fasse volte-face pour refermer la porte, gardant une main tremblante sur la poignée. Il se retourna timidement vers Montag, à présent assis, le volume sur ses genoux. « Ce livre… où l'avez-vous… ?

— Je l'ai volé. »

Pour la première fois, Faber releva la tête et regarda Montag bien en face. « Vous êtes courageux.

— Non. Ma femme est en train de mourir. Une de mes amies est déjà morte. Une autre personne qui aurait pu être une amie a été brûlée il y a moins de vingt-quatre heures. Vous êtes la seule de mes connaissances qui puisse m'aider. À voir. À voir… »

Les mains de Faber se contractèrent sur ses genoux. « Vous permettez ?

— Excusez-moi. » Montag lui tendit le livre.

« Il y a tellement longtemps. Je ne suis pas croyant. Mais il y a tellement longtemps. » Faber tournait les pages, s'arrêtant de-ci de-là pour lire. « C'est aussi beau que dans mon souvenir. Seigneur, comme ils ont changé tout ça dans nos “salons” aujourd'hui. Le Christ fait partie de la “famille” maintenant. Je me demande souvent si Dieu reconnaît Son propre fils vu la façon dont on l'a accoutré… ou accablé. C'est une parfaite sucette à la menthe maintenant, tout sucre cristallisé et saccharine, quand il ne fait pas allusion à certains

produits commerciaux dont ses adorateurs ne *sauraient* se passer. » Faber renifla le volume. « Savez-vous que les livres sentent la muscade ou je ne sais quelle épice exotique ? J'aimais les humer lorsque j'étais enfant. Seigneur, il y avait des tas de jolis livres autrefois, avant que nous les laissions disparaître. » Faber tournait les pages. « Monsieur Montag, c'est un lâche que vous avez en face de vous. J'ai vu où on allait, il y a longtemps de ça. Je n'ai rien dit. Je suis un de ces innocents qui auraient pu élever la voix quand personne ne voulait écouter les "coupables", mais je n'ai pas parlé et suis par conséquent devenu moi-même coupable. Et lorsque en fin de compte les autodafés de livres ont été institutionnalisés et les pompiers reconvertis, j'ai grogné deux ou trois fois et je me suis tu, car il n'y avait alors plus personne pour grogner ou brailler avec moi. Maintenant il est trop tard. » Faber referma la Bible. « Bon… et si vous me disiez ce qui vous amène ?

— Personne n'écoute plus. Je ne peux pas parler aux murs parce qu'ils me hurlent après. Je ne peux pas parler à ma femme ; elle écoute les *murs.* Je veux simplement quelqu'un qui écoute ce que j'ai à dire. Et peut-être que si je parle assez longtemps, ça finira par tenir debout. Et je veux que vous m'appreniez à comprendre ce que je lis. »

Faber examina le visage mince, les joues bleuâtres de Montag. « Qu'est-ce qui vous a tourneboulé ? Qu'est-ce qui a fait tomber la torche de vos mains ?

— Je ne sais pas. On a tout ce qu'il faut pour être heureux, mais on ne l'est pas. Il manque quelque chose. J'ai regardé autour de moi. La seule chose dont je tenais la disparition pour certaine, c'étaient les livres que j'avais brûlés en dix ou douze ans. J'ai donc pensé que les livres pouvaient être de quelque secours.

— Quel incorrigible romantique vous faites ! Ce serait drôle si ce n'était pas si grave. Ce n'est pas de livres que vous avez besoin, mais de ce qu'il y avait autrefois dans les livres. De ce *qu'il pourrait* y avoir aujourd'hui dans les "familles" qui hantent nos salons. Télévisions et radios pourraient transmettre la même profusion de détails et de savoir, mais ce n'est pas le cas. Non, non, ce ne sont nullement les livres que vous recherchez ! Cela, prenez-le où vous pouvez le trouver, dans les vieux disques, les vieux films, les vieux amis ; cherchez-le dans la nature et en vous-même. Les livres n'étaient qu'un des nombreux types de réceptacles destinés à conserver ce que nous avions peur d'oublier. Ils n'ont absolument rien de magique. Il n'y a de magie que dans ce qu'ils disent, dans la façon dont ils cousent les pièces et les morceaux de l'univers pour nous en faire un vêtement. Bien entendu, vous ne pouviez pas le savoir, et vous ne pouvez pas

encore comprendre ce que je veux dire par là. Mais votre intuition est correcte, c'est ce qui compte. En fait, il nous manque trois choses.

« Un : Savez-vous pourquoi des livres comme celui-ci ont une telle importance ? Parce qu'ils ont de la qualité. Et que signifie le mot qualité ? Pour moi, ça veut dire texture. Ce livre a des *pores.* Il a des traits. Vous pouvez le regarder au microscope. Sous le verre vous trouverez la vie en son infini foisonnement. Plus il y a de pores, plus il y a de détails directement empruntés à la vie par centimètre carré de papier, plus vous êtes dans la "littérature". C'est du moins *ma* définition. *Donner des détails.* Des détails pris sur le vif. Les bons écrivains touchent souvent la vie du doigt. Les médiocres ne font que l'effleurer. Les mauvais la violent et l'abandonnent aux mouches.

« Est-ce que vous voyez maintenant d'où viennent la haine et la peur des livres ? Ils montrent les pores sur le visage de la vie. Les gens installés dans leur tranquillité ne veulent que des faces de lune bien lisses, sans pores, sans poils, sans expression. Nous vivons à une époque où les fleurs essaient de vivre sur les fleurs, au lieu de se nourrir de bonne pluie et de terreau bien noir. Même les feux d'artifice, si jolis soient-ils, résultent d'une chimie qui prend sa source dans la terre. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous nous croyons capables de croître à grands renforts de fleurs et de feux d'artifice, sans accomplir le cycle qui nous ramène à la réalité. Connaissez-vous la légende d'Hercule et d'Antée, le lutteur géant dont la force était incroyable tant qu'il gardait les pieds fixés au sol ? Une fois soulevé de terre par Hercule, privé de ses racines, il succomba facilement. Si cette légende n'a rien à nous dire aujourd'hui, dans cette ville, à notre époque, c'est que j'ai perdu la raison. Voilà la première chose dont je disais que nous avions besoin. La qualité, la texture de l'information.

— Et la seconde ?

— Le loisir.

— Oh, mais nous avons plein de temps libre !

— Du temps libre, oui. Mais du temps pour réfléchir ? Si vous ne conduisez pas à cent cinquante à l'heure, une vitesse à laquelle vous ne pouvez penser à rien d'autre qu'au danger, vous jouez à je ne sais quoi ou restez assis dans une pièce où il vous est impossible de discuter avec les quatre murs du téléviseur. Pourquoi ? Le téléviseur est "réel". Il est là, il a de la dimension. Il vous dit quoi penser, vous le hurle à la figure. Il *doit* avoir raison, tant il *paraît* avoir raison. Il vous précipite si vite vers ses propres conclusions que votre esprit n'a pas le temps de se récrier : "Quelle idiotie !"

— Sauf que la "famille", ce sont des "gens".

— Je vous demande pardon ?

— Ma femme dit que les livres ne sont pas “réels”.

— Dieu merci ! Vous pouvez les refermer et dire : “Pouce !” Vous jouez au dieu en la circonstance. Mais qui s’est jamais arraché aux griffes qui vous enserrent quand on sème une graine dans un salon-télé ? Celui-ci vous façonne à son gré. Il constitue un environnement aussi réel que le monde. Il *devient*, il *est* la vérité. On peut rabattre son caquet à un livre par la raison. Mais en dépit de tout mon savoir et de tout mon scepticisme, je n’ai jamais été capable de discuter avec un orchestre symphonique de cent instruments, en technicolor et trois dimensions, dans un de ces incroyables salons dont on fait partie intégrante. Comme vous pouvez le constater, mon salon n’est fait que de quatre murs de plâtre. Et tenez. » Il brandit deux petits bouchons en caoutchouc. « Pour mes oreilles quand je prends le métro-express.

— Dentifrice Denham ; ils ne peinent ni ne s’agitent, récita Montag, les yeux fermés. Où cela nous mène ? Est-ce que les livres peuvent nous aider ?

— Seulement si le troisième élément nécessaire nous est donné. Un, comme j’ai dit, la qualité de l’information. Deux : le loisir de l’assimiler. Et trois : le droit d’accomplir des actions fondées sur ce que nous apprend l’interaction des deux autres éléments. Et je doute fort qu’un vieillard et un pompier aigri puissent faire grand-chose au point où en est la partie…

— Je peux *trouver* des livres.

— C’est risqué.

— C’est le bon côté de la mort ; quand on n’a rien à perdre, on est prêt à courir tous les risques.

— Là, vous venez de dire une chose intéressante, dit Faber en riant. Sans l’avoir lue nulle part !

— On trouve ça dans les livres ? Ça m’est pourtant venu comme ça !

— À la bonne heure. Ce n’était calculé ni pour moi ni pour personne, pas même pour vous. »

Montag se pencha en avant. « Cet après-midi, je me suis dit que si les livres avaient *vraiment* de la valeur, on pourrait peut-être dénicher une presse et en réimprimer quelques-uns…

— On ?

— Vous et moi.

— Oh, non ! » Faber se redressa sur son siège.

« Laissez-moi quand même vous exposer mon plan…

— Si vous insistez pour me le faire connaître, je vais devoir vous demander de partir.

— Ça ne vous intéresse donc pas ?

— Pas si vous vous mettez à tenir des propos qui risquent de me mener au bûcher. Je pourrais *à la rigueur* vous écouter dans l'éventualité, mais c'est la seule, où l'appareil des pompiers serait lui-même détruit par le feu. Maintenant, si vous me proposez d'imprimer des livres et de nous débrouiller pour les cacher chez les pompiers de tout le pays, de façon à semer le doute et la suspicion chez ces incendiaires, là, je dirai bravo !

— Introduire les livres, déclencher l'alarme et voir les maisons des pompiers brûler, c'est ce que vous voulez dire ? »

Faber haussa les sourcils et regarda Montag comme s'il avait un autre homme devant lui. « Je plaisantais.

— Si vous étiez convaincu de l'efficacité d'un tel plan, je serais bien obligé de vous croire.

— On ne peut rien garantir en ce domaine ! Après tout, quand nous avions *à notre disposition* tous les livres que nous voulions, nous nous sommes quand même acharnés à trouver la falaise la plus haute d'où nous précipiter. Mais le fait est que nous avons besoin de respirer. Que nous avons besoin d'apprendre. Et peut-être que dans un millier d'années nous choisirons des falaises plus modestes pour nous jeter dans le vide. Les livres sont faits pour nous rappeler quels ânes, quels imbéciles nous sommes. Ils sont comme la garde prétorienne de César murmurant dans le vacarme des défilés triomphants : "Souviens-toi, César, que tu es mortel." La plupart d'entre nous ne peuvent pas courir en tous sens, parler aux uns et aux autres, connaître toutes les cités du monde ; nous n'avons ni le temps, ni l'argent, ni tellement d'amis. Ce que vous recherchez, Montag, se trouve dans le monde, mais le seul moyen, pour l'homme de la rue, d'en connaître quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce sont les livres. Ne demandez pas de garanties. Et n'attendez pas le salut *d'une seule* source, individu, machine ou bibliothèque. Contribuez à votre propre sauvetage, et si vous vous noyez, au moins mourez en sachant que vous vous dirigiez vers le rivage. »

Faber se leva et se mit à arpenter la pièce.

« Alors ? demanda Montag.

— Vous parlez sérieusement ?

— Absolument.

— C'est un plan astucieux, je dois dire. » Faber jeta un coup d'œil anxieux vers la porte de sa chambre. « Voir les casernes de pompiers brûler dans tout le pays, détruites en tant que foyers de trahison. La salamandre se dévorant la queue ! Grand Dieu !

— J'ai la liste de tous les pompiers avec leur adresse. En

travaillant dans la clandestinité…

— L'embêtant, c'est qu'on ne peut faire confiance à personne. En dehors de vous et moi, qui allumera le feu ?

— N'y a-t-il pas des professeurs comme vous, d'anciens écrivains, historiens, linguistes ?

— Morts ou trop âgés.

— Plus ils seront vieux, mieux ça vaudra ; ils passeront inaperçus. Vous en connaissez des douzaines, avouez-le !

— Oh, il y a déjà beaucoup d'acteurs qui n'ont pas joué Pirandello, Shaw ou Shakespeare depuis des années parce que leurs pièces sont trop *en prise* sur le monde. On pourrait mettre leur colère à contribution. Comme on pourrait utiliser la rage légitime de ces historiens qui n'ont pas écrit une ligne depuis quarante ans. En vérité, on pourrait aller jusqu'à mettre sur pied des cours de réflexion et de lecture.

— Oui !

— Mais ce ne serait que du grignotage à la petite semaine. La culture tout entière est touchée à mort. Il faut en fondre le squelette et le refaçonner. Bon Dieu, ce n'est pas aussi simple que de reprendre un livre que l'on a posé un demi-siècle plus tôt. N'oubliez pas que les pompiers sont rarement nécessaires. Les gens ont d'eux-mêmes cessé de lire. Vous autres pompiers faites votre petit numéro de cirque de temps en temps ; vous réduisez les maisons en fumée et le joli brasier attire les foules, mais ce n'est là qu'un petit spectacle de foire, à peine nécessaire, pour maintenir l'ordre. Il n'y a presque plus personne pour jouer les rebelles. Et parmi les rares qui restent, la plupart, comme moi, cèdent facilement à la peur. Pouvez-vous danser plus vite que le Clown Blanc, crier plus fort que "M. Je t'Embrouille" et les "familles" des salons ? Si oui, vous gagnerez la partie, Montag. De toute façon, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Les gens *s'amusent*.

— Ils se suicident ! Ils tuent ! »

Une escadrille de bombardiers en route vers l'est n'avait cessé de passer dans le ciel durant toute leur conversation, mais ce ne fut qu'à cet instant précis que les deux hommes s'arrêtèrent de parler pour les écouter, ressentant jusque dans leurs entrailles le grondement des réacteurs.

« Patience, Montag. Laissez la guerre couper le sifflet aux "familles". Notre civilisation est en train de voler en éclats. Tenez-vous à l'écart de la centrifugeuse.

— Il faut que quelqu'un soit prêt quand elle explosera.

— Quoi ? Des hommes qui citeront Milton ? Qui diront : "Je me souviens de Sophocle" ? Qui rappelleront aux survivants que l'homme

a aussi ses bons côtés ? Ils ne feront que rassembler leurs pierres pour se les lancer les uns aux autres. Rentrez chez vous, Montag. Allez vous coucher. Pourquoi perdre vos dernières heures à pédaler dans votre cage en niant être un écureuil ?

— Donc, ça ne vous intéresse plus ?

— Ça m'intéresse tellement que j'en suis malade.

— Et vous ne voulez pas m'aider ?

— Bonsoir, bonsoir. »

Les mains de Montag s'emparèrent de la Bible. Il s'en rendit compte et eut l'air surpris. « Aimeriez-vous posséder ce livre ?

— Je donnerais mon bras droit pour l'avoir. »

Debout, Montag attendit la suite des événements. Ses mains, d'elles-mêmes, tels deux individus travaillant de concert, commencèrent à arracher les pages. Elles déchirèrent la page de garde, puis la page un, puis la deux.

« Imbécile, qu'est-ce que vous faites ? » Faber bondit comme si on l'avait frappé. Il se rua sur Montag qui le repoussa, laissant ses mains poursuivre leur tâche. Six autres pages tombèrent sur le sol. Il les ramassa et en fit une boule sous les yeux de Faber.

« Non, oh, non ! gémit le vieillard.

— Qui peut m'arrêter ? Je suis pompier. Je peux vous brûler ! »

Le vieillard le regarda fixement. « Vous ne feriez pas ça.

— Je pourrais !

— Le livre. Arrêtez de le déchirer. » Faber s'affala dans un fauteuil, le visage blême, les lèvres tremblantes. « N'ajoutez pas à mon épuisement. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai besoin d'apprendre de vous.

— Bon, bon. »

Montag reposa le livre. Il entreprit de déplier le papier froissé et le lissa sous le regard las du vieil homme. Faber secoua la tête comme au sortir du sommeil. « Montag, avez-vous de l'argent ?

— Un peu. Quatre ou cinq cents dollars. Pourquoi ?

— Apportez-les. Je connais un homme qui imprimait le bulletin de notre collège il y a cinquante ans. C'était l'année où, entamant un nouveau semestre, je n'ai trouvé qu'un seul étudiant pour suivre mon cours sur “Le théâtre d'Eschyle à O'Neill”. Vous voyez ? Quelle belle statue de glace c'était, à fondre au soleil. Je me souviens des journaux qui mouraient comme des papillons géants. On n'en *voulait* plus. Ça ne manquait plus à personne. Et le gouvernement, voyant à quel point il était avantageux d'avoir des gens ne lisant que des histoires à base de lèvres passionnées et de coups de poing dans l'estomac, a bouclé la boucle avec vos cracheurs de feu. Du coup, voilà un imprimeur sans

travail, Montag. On pourrait commencer par quelques livres, attendre que la guerre disloque le système et nous donne le coup de pouce dont nous avons besoin. Quelques bombes, et dans les murs de toutes les maisons, comme autant de rats en costumes d'Arlequin, les "familles" se tairont ! Dans le silence, nos apartés auront quelque chance d'être entendus. »

Ils contemplèrent tous deux le livre posé sur la table.

« J'ai essayé de me souvenir, dit Montag. Mais rien à faire ; le temps de tourner la tête, tout fiche le camp. Dieu, que j'aimerais avoir quelque chose à rétorquer au capitaine. Il a assez lu pour avoir réponse à tout, ou pour en donner l'impression. Sa voix est comme du beurre. J'ai peur qu'avec ses laïus il ne me ramène à la case départ. Il y a seulement une semaine, en faisant cracher le pétrole à ma lance, je me disais : "Dieu, quelle joie !" »

Le vieil homme hocha la tête. « Ceux qui ne construisent pas doivent brûler. C'est vieux comme le monde et la délinquance juvénile.

— Voilà donc ce que je suis.

— Nous le sommes tous plus ou moins. »

Montag se dirigea vers la porte d'entrée. « Pouvez-vous m'aider d'une façon ou d'une autre ce soir, quand je serai devant mon capitaine ? J'ai besoin d'un parapluie pour me protéger de l'averse. J'ai tellement peur de me noyer s'il me retombe dessus. »

Le vieillard ne dit rien, mais lança une fois de plus un coup d'œil inquiet vers sa chambre. Montag s'en aperçut.

« Alors ? »

Le vieillard respira à fond, retint son souffle, puis expira. Nouvelle goulée d'air, les yeux fermés, les lèvres serrées, puis il lâcha : « Montag… » Enfin il se détourna et dit : « Venez. J'allais bel et bien vous laisser partir. Je ne suis qu'un vieux trouillard. »

Faber ouvrit la porte de la chambre et fit pénétrer Montag dans une petite pièce où se dressait une table chargée d'outils et de tout un fouillis de fils microscopiques, minuscules rouleaux, bobines et cristaux.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Montag.

— La preuve de mon effroyable lâcheté. Il y a tellement d'années que je vis seul, à projeter des images sur les murs de mon imagination ! Les petits bricolages auxquels se prêtent l'électronique et la radiodiffusion sont devenus mon dada. Ma lâcheté est une telle passion, en plus de l'esprit révolutionnaire qui vit dans son ombre, que j'ai été forcé d'inventer *ceci.* »

Il ramassa un petit objet de métal vert pas plus gros qu'une balle de calibre 22.

« J'ai dû payer tout ceci… comment ? En jouant à la Bourse, bien sûr, le dernier refuge au monde pour les dangereux intellectuels sans travail. Oui, j'ai joué à la Bourse, construit tout ça et attendu. Attendu en tremblant, une moitié de vie durant, que quelqu'un m'adresse la parole. Je n'osais parler à personne. Ce jour-là, dans le parc, quand nous nous sommes assis côte à côte, j'ai su qu'un jour ou l'autre vous vous manifesteriez à nouveau, en ami ou en incendiaire, c'était difficile à prévoir. Ce petit appareil est prêt depuis des mois. Mais j'ai failli vous laisser partir, tellement j'ai *peur* !

— On dirait un Coquillage radio.

— Et plus encore ! Celui-ci *écoute* ! Si vous le placez dans votre oreille, Montag, je peux rester tranquillement assis chez moi, à réchauffer ma carcasse percluse de peur, et écouter et analyser l'univers des pompiers, découvrir ses points faibles, sans courir le moindre danger. Je suis la reine des abeilles, en sécurité dans la ruche. Vous serez l'ouvrière, l'oreille voyageuse. À la longue, je pourrais déployer des oreilles dans tous les quartiers de la ville, avec diverses personnes pour écouter et évaluer. Si les ouvrières meurent, je continue d'être en sécurité chez moi, soignant ma peur avec un maximum de confort et un minimum de risque. Vous voyez combien je suis prudent, et combien je suis méprisable ? »

Montag inséra la balle verte dans son oreille. Le vieil homme enfonça un objet similaire dans la sienne et remua les lèvres.

« Montag ! »

La voix résonnait dans la tête de Montag. « Je vous *entends* ! »

Le vieillard se mit à rire. « Je vous reçois parfaitement moi aussi ! » Faber parlait tout bas, mais sa voix restait claire dans la tête de Montag. « Allez à la caserne à l'heure fixée. Je serai avec vous. Nous écouterons ensemble ce capitaine Beatty. Il pourrait être des nôtres. Qui sait ? Je vous dicterai vos réponses. Nous lui ferons un numéro de première. Me détestez-vous pour ma lâcheté électronique ? Me voilà à vous expédier dans la nuit, pendant que je reste en arrière avec mes maudites oreilles en train de guetter votre arrêt de mort.

— Chacun fait ce qu'il peut. » Montag plaça la Bible entre les mains de Faber. « Tenez. Je tâcherai de rendre un autre livre à la place. Demain…

— Je verrai cet imprimeur au chômage ; *ça* au moins, j'en suis capable.

— Bonsoir, professeur.

— Non, pas bonsoir. Je ne vous quitterai pas de la nuit ; je vous

chatouillerai l'oreille comme un moustique quand vous aurez besoin de moi. Mais bonsoir et bonne chance quand même. »

La porte s'ouvrit et se referma. Montag se retrouva dans la rue sombre, à contempler le monde.

Cette nuit-là, on sentait la guerre imminente dans le ciel. À la façon dont les nuages s'écartaient pour revenir aussitôt, à l'éclat des étoiles qui flottaient par milliers entre les nuages, comme des yeux ennemis, à l'impression que le ciel allait tomber sur la cité, la réduire en poussière, et la lune exploser en un rouge embrasement. Tel était le sentiment que donnait la nuit.

Montag s'éloigna du métro avec l'argent dans sa poche (il était passé à la banque, dont les guichets automatiques restaient ouverts en permanence) et tout en marchant, il écoutait le Coquillage qu'il avait dans l'oreille… « Nous avons mobilisé un million d'hommes. Une victoire éclair nous est acquise si la guerre éclate… » Un flot de musique submergea aussitôt la voix.

« Dix millions d'hommes mobilisés, murmura la voix de Faber dans son autre oreille. Mais on n'en *annonce* qu'un. C'est plus plaisant.

— Faber ?

— Oui.

— Je ne pense pas par moi-même. Je fais simplement ce qu'on me dicte, comme toujours. Vous m'avez dit d'aller chercher l'argent et j'y suis allé. L'initiative n'est pas vraiment venue de moi. Quand commencerai-je à agir de mon propre chef ?

— Vous avez déjà commencé en disant ce que vous venez de dire. Il faudra me croire sur parole.

— Les autres aussi je les ai crus sur parole !

— Oui, et regardez où ça nous mène. Il vous faudra avancer à l'aveuglette pendant quelque temps. Vous avez mon bras pour vous accrocher.

— Je ne veux pas changer de camp pour continuer à recevoir des ordres. Il n'y a aucune raison de changer si c'est comme ça.

— Vous voilà déjà fort avisé ! »

Montag sentit ses pieds qui l'entraînaient sur le trottoir en direction de sa maison. « Parlez-moi encore.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? Je ferai en sorte que vous puissiez mémoriser. Je ne dors que cinq heures par nuit. Je n'ai rien d'autre à faire. Alors si vous voulez, je vous ferai la lecture pendant votre sommeil. Il paraît qu'on retient des informations même

quand on dort, si quelqu'un nous les murmure à l'oreille.

— D'accord.

— Tenez. » De l'autre bout de la ville plongée dans la nuit lui parvint le bruissement infime d'une page tournée. « Le livre de Job. »

La lune monta dans le ciel tandis que Montag allait, les lèvres animées d'un mouvement à peine perceptible.

À neuf heures du soir, il était en train de prendre un dîner léger quand la porte d'entrée appela dans le couloir. Mildred se rua hors du salon comme un autochtone fuyant une éruption du Vésuve. Mme Phelps et Mme Bowles franchirent le seuil et disparurent dans la gueule du volcan, des martinis à la main. Montag s'arrêta de manger. Elles ressemblaient à un monstrueux lustre de cristal tintant sur mille tonalités, il vit leurs sourires de chat du Cheshire s'imprimer, flamboyants, sur les murs de la maison, et voilà qu'elles criaient à tue-tête pour se faire entendre dans le vacarme général.

Montag se retrouva à la porte du salon, la bouche pleine.

« On dirait que ça va bien pour tout le monde !

— Ça va bien.

— Tu as une mine superbe, Millie.

— Superbe.

— Tout le monde a l'air en superforme.

— En superforme ! » Immobile, Montag les observait. « Patience, murmura Faber.

— Je ne devrais pas être ici, dit Montag entre ses dents, presque pour lui-même. Je devrais être en route pour chez vous avec l'argent !

— Demain suffira. Prudence !

— Cette émission n'est-elle pas une *merveille* ? s'écria Mildred.

— Une merveille ! »

Sur l'un des murs une femme souriait tout en buvant du jus d'orange. Comment peut-elle faire les deux à la fois ? songea absurdement Montag. Sur les autres murs une radioscopie de la même femme permettait de suivre, de contractions en contractions, le trajet de la boisson rafraîchissante jusqu'à son ravissant estomac ! Brusquement la pièce s'envola dans les nuages à bord d'une fusée, puis plongea dans une mer vert absinthe où des poissons bleus dévoraient des poissons rouge et jaune. Une minute plus tard trois clowns blancs de dessin animé se mirent à s'amputer mutuellement sous d'énormes vagues de rires. Encore deux minutes et la pièce se trouva catapultée hors de la ville, devant une piste où des jet cars tournaient à toute allure en se percutant à qui mieux mieux. Montag vit nombre de corps

voler en tous sens. « Millie, tu as *vu* ça ?

— J'ai vu, j'ai *vu* ! »

Montag glissa une main à l'intérieur du mur et actionna l'interrupteur. Les images se résorbèrent comme de l'eau s'échappant d'un gigantesque bocal de poissons surexcités.

Les trois femmes se retournèrent lentement et regardèrent Montag avec une irritation non dissimulée qui céda le pas à de l'aversion pure et simple.

« Quand pensez-vous que la guerre va éclater ? lança-t-il. Je remarque que vos maris ne sont pas là ce soir.

— Oh, ils vont et viennent, ils vont et viennent, dit Mme Phelps. On voit Finnegan de temps en temps, l'Armée a appelé Pete hier. Il sera de retour la semaine prochaine. C'est ce qu'on lui a dit. Une guerre éclair. Quarante-huit heures, d'après eux, et tout le monde rentre chez soi. C'est ce qu'on dit dans l'Armée. Une guerre éclair. Pete a été appelé hier et on lui a dit qu'il serait de retour la semaine prochaine. Une guerre éc… »

Les trois femmes s'agitaient et jetaient des regards inquiets vers les murs vides couleur de boue.

« Je ne me frappe pas, reprit Mme Phelps. Je laisse ça à Pete. » Elle gloussa. « Je laisse ce vieux Pete s'en faire pour nous deux. Moi non. Je ne me fais pas de souci.

— Oui, dit Millie. Laissons ce vieux Pete se faire du souci tout seul.

— C'est toujours les maris des autres qui y restent, à ce qu'il paraît.

— J'ai entendu dire ça, moi aussi. Je n'ai jamais connu personne qui soit mort à la guerre. En se jetant du haut d'un immeuble, oui, comme le mari de Gloria la semaine dernière, mais à la guerre ? Personne.

— Jamais à la guerre, acquiesça Mme Phelps. De toute façon, Pete et moi avons toujours été d'accord : pas de larmes, rien de tout ça. C'est notre troisième mariage à chacun, et nous sommes indépendants. Restons indépendants, c'est ce que nous avons toujours dit. Si je me fais tuer, m'a-t-il dit, continue comme si de rien n'était et ne pleure pas ; remarie-toi et ne pense pas à moi.

— À propos, lança Mildred, vous avez vu Clara Dove, ce téléroman de cinq minutes, hier soir ? C'est l'histoire d'une femme qui… »

Sans rien dire, Montag contemplait les visages des trois femmes comme il avait regardé les visages des saints dans une étrange église où il était entré quand il était enfant. Les têtes de ces personnages

vernissés ne signifiaient rien pour lui, mais il était resté là un long moment à leur parler, à s'efforcer d'appartenir à cette religion, de savoir en quoi elle consistait, d'absorber dans ses poumons, donc dans son sang, assez de cet encens âpre et de cette poussière particulière à l'endroit pour se sentir touché et concerné par la signification de ces hommes et de ces femmes coloriés aux yeux de porcelaine et aux lèvres vermeilles. Mais il n'avait rien éprouvé, rien du tout ; c'était comme déambuler dans un nouveau magasin, où son argent n'avait pas cours, où son cœur était resté froid, même quand il avait touché le bois, le plâtre et l'argile. Il en était de même à présent, dans son propre salon, avec ces femmes qui se tortillaient dans leur fauteuil, allumaient des cigarettes, soufflaient des nuages de fumée, tripotaient leurs cheveux recuits et examinaient leurs ongles flamboyants comme s'ils avaient pris feu sous son regard. La hantise du silence gagnait leurs traits. Elles se penchèrent en avant au bruit que fit Montag en avalant sa dernière bouchée. Elles écoutèrent sa respiration fiévreuse. Les trois murs vides de la pièce évoquaient les fronts pâles de géants plongés dans un sommeil sans rêves. Montag eut l'impression que si l'on touchait ces trois fronts hébétés on sentirait une fine pellicule de sueur au bout des doigts. Cette transpiration se joignait au silence et au tremblement imperceptible du milieu ambiant et de ces femmes qui se consumaient d'anxiété. D'un moment à l'autre elles allaient émettre un long sifflement crachotant et exploser.

Montag remua les lèvres.

« Et si nous bavardions un peu ? »

Les femmes sursautèrent et ouvrirent de grands yeux.

« Comment vont vos enfants, madame Phelps ? demanda-t-il.

— Vous savez bien que je n'en ai pas ! Dieu sait qu'aucune personne sensée n'aurait l'idée d'en avoir ! » s'emporta Mme Phelps sans très bien savoir pourquoi elle en voulait à cet homme.

« Je ne suis pas de cet avis, dit Mme Bowles. J'ai eu deux enfants par césarienne. Inutile de souffrir le martyre pour avoir un bébé. Les gens doivent se reproduire, n'est-ce pas, la race doit se perpétuer. Et puis, il arrive que les enfants vous ressemblent, et c'est bien agréable. Deux césariennes et le tour était joué, je vous le garantis. Oh, mon docteur m'a bien dit : "Pas besoin de césarienne ; vous avez le bassin qui convient, tout est normal", mais *j'ai insisté.*

— Césariennes ou pas, les enfants sont ruineux ; vous n'avez plus votre tête à vous, rétorqua Mme Phelps.

— Je bazarde les enfants à l'école neuf jours sur dix. Je n'ai à les supporter que trois jours par mois à la maison ; ce n'est pas la mer à boire. On les fourre dans le salon et on appuie sur le bouton. C'est

comme la lessive ; on enfourne le linge dans la machine et on claque le couvercle. » Mme Bowles laissa échapper un petit rire niais. « C'est qu'ils me flanqueraient des coups de pied aussi bien qu'ils m'embrasseraient. Dieu merci, je sais me défendre ! »

Les trois femmes s'esclaffèrent, exposant leur langue.

Mildred resta un moment tranquille puis, voyant Montag toujours debout sur le seuil, battit des mains. « Et si nous parlions politique, pour faire plaisir à Guy ?

— Bonne idée, dit Mme Bowles. J'ai voté aux dernières élections, comme tout le monde, et je n'ai pas caché que c'était pour le Président Noble. Je crois que c'est un des plus beaux Présidents que nous ayons jamais eu.

— Il faut dire que celui qu'ils présentaient contre lui…

— Ça, il n'avait rien de terrible. Le genre court sur pattes, aucun charme, l'air de ne pas savoir se raser ni se coiffer correctement.

— Quelle idée ont eue les autres de le présenter ? On ne présente pas un nabot pareil contre un grand gaillard. En plus… il parlait entre ses dents. La moitié du temps je n'entendais pas un mot de ce qu'il disait. Et les mots que j'entendais, je ne les comprenais pas !

— Et bedonnant, avec ça, et pas fichu de s'habiller de façon à dissimuler son embonpoint. Pas étonnant que Winston Noble ait remporté une victoire écrasante. Même leurs noms ont joué. Comparez dix secondes Winston Noble et Hubert Hoag[1] et vous pouvez presque prévoir les résultats.

— Bon sang ! s'écria Montag. Qu'est-ce que vous savez de Hoag et de Noble ?

— Eh bien, ils étaient sur ce mur il n'y a pas six mois. Il y en avait un qui n'arrêtait pas de se curer le nez ; ça me mettait hors de moi.

— Voyons, monsieur Montag, dit Mme Phelps, voudriez-vous que nous votions pour un type pareil ? »

Un large sourire éclaira le visage de Mildred. « Ne reste pas là planté à la porte, Guy, et ne nous mets pas les nerfs en pelote. »

Mais Montag avait déjà disparu pour revenir un instant après un livre à la main.

« Guy !

— Au diable tout ça, au diable tout ça !

— Qu'est-ce que vous tenez là ? N'est-ce pas un livre ? Je croyais que tout ce qui était formation spéciale se faisait par films aujourd'hui. » Mme Phelps battit des paupières. « Vous potassez les aspects théoriques du métier de pompier ?

— Merde à la théorie, dit Montag. C'est de la poésie.

— Montag. » Un murmure.

« Fichez-moi la paix ! » Montag se sentait pris dans un immense tourbillon qui lui ronflait aux oreilles. « Montag, arrêtez, ne…

— Vous les *entendez*, vous entendez ces monstres parler d'autres monstres ? Oh, Dieu, la façon dont elles jacassent sur les gens, leurs propres enfants, elles-mêmes, la façon dont elles parlent de leurs maris, la façon dont elles parlent de la guerre, nom de nom, je suis là à les écouter sans en croire mes oreilles !

— Je n'ai pas dit un seul mot sur une guerre *quelconque*, je vous ferai remarquer, dit Mme Phelps.

— Quant à la poésie, je déteste ça, ajouta Mme Bowles.

— En avez-vous jamais lu ?

— Montag ! grésilla la voix lointaine de Faber. Vous allez tout gâcher. Taisez-vous, imbécile ! »

Les trois femmes étaient debout. « Asseyez-vous ! » Elles se rassirent.

« Je rentre chez moi, chevrota Mme Bowles.

— Montag, Montag, au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez en tête ? le supplia Faber.

— Pourquoi ne nous lisez-vous pas un de ces poèmes de votre petit livre ? l'encouragea Mme Phelps. Je pense que ce serait très intéressant.

— Ce n'est pas bien, pleurnicha Mme Bowles. C'est interdit !

— Allons, regarde M. Montag, il y tient, je le sais. Et si nous écoutons gentiment, M. Montag sera content et nous pourrons peut-être passer à autre chose. » Elle jeta un regard inquiet sur le vide persistant des murs qui les entouraient.

« Montag, si vous insistez, je décroche, je vous laisse en plan. » L'insecte lui vrillait le tympan. « À quoi bon cette comédie ? Qu'est-ce que vous voulez prouver ?

— Je veux leur flanquer la trouille, tout simplement, leur flanquer la trouille de leur vie ! »

Mildred regarda dans le vide. « Dis-moi, Guy, à *qui* parles-tu exactement ? »

Une aiguille d'argent lui transperça le cerveau. « Montag, écoutez, il n'y a qu'une façon de vous en sortir, faites croire à une plaisanterie, simulez, faites semblant de ne pas être en colère. Ensuite… allez tout droit à votre incinérateur et jetez le livre dedans ! »

Mildred avait déjà pris les devants d'une voix chevrotante. « Mesdames, une fois par an, chaque pompier est autorisé à ramener chez lui un livre des anciens temps, pour montrer à sa famille à quel point tout cela était stupide, à quel point ce genre de chose pouvait

vous angoisser, vous tournebouler. Ce soir, Guy a voulu vous faire une surprise en vous donnant un échantillon de ce charabia pour qu'aucune d'entre nous ne se casse plus sa pauvre petite tête avec ces bêtises, *n'est-ce pas*, chéri ? »

Il pressa le livre entre ses poings. « Dites oui. »

Ses lèvres imitèrent celles de Faber : « Oui. »

Mildred lui arracha le livre des mains en riant. « Tiens ! Lis celui-ci. Non, attends. Voilà celui que tu m'as lu aujourd'hui et qui est si drôle. Vous n'en comprendrez pas un mot, mesdames. Ça fait tatati-tatata. Vas-y, Guy, cette page, chéri. »

Il baissa les yeux sur le livre ouvert.

Une mouche agita doucement ses ailes dans son oreille. « Lisez.

— Quel est le titre, chéri ?

— *La Plage de Douvres.* » Il avait les lèvres tout engourdies.

« Et maintenant, lis d'une voix bien distincte, et va *doucement.* »

La pièce s'était transformée en une fournaise où il était à la fois feu et glace. Elles occupant trois fauteuils au milieu d'un désert vide, et lui debout, oscillant sur ses jambes, attendant que Mme Phelps ait fini de tirer sur l'ourlet de sa robe et Mme Bowles de se tripoter les cheveux. Puis il commença à lire et sa voix, d'abord basse et hésitante, s'affermit de vers en vers, se lança dans la traversée du désert, s'enfonça dans le blanc, enveloppa les trois femmes assises au cœur de ce vaste néant brûlant.

La mer de la Confiance
Était haute jadis, elle aussi, et ceignait
De ses plis bien serrés les rives de la terre.
Mais à présent je n'entends plus
Que son mélancolique et languissant retrait
Sous le vent de la nuit immense,
Le long des vastes bords et des galets à nu
D'un lugubre univers.

Les trois fauteuils grincèrent. Montag acheva sa lecture.

Ah, mon aimée, soyons fidèles
L'un à l'autre ! Car le monde, image sans trêve
De ce qu'on penserait être un pays de rêve,
Si beau en sa fraîcheur nouvelle,
Ne renferme ni joie, ni amour, ni clarté,
Ni vérité, ni paix, ni remède à nos peines ;
Et nous sommes ici comme dans une plaine

Obscure, traversée d'alarmes, paniquée,
Où dans la nuit se heurtent d'aveugles armées.

Mme Phelps pleurait.

Au milieu du désert, les autres femmes regardaient son visage se déformer à mesure que s'amplifiaient ses pleurs. Elles restaient là, sans la toucher, ahuries par la violence de sa réaction. Elle sanglotait sans pouvoir s'arrêter. Montag lui-même en était stupéfait, tout retourné.

« Allons, allons, dit Mildred. C'est fini, Clara, tout va bien, ne te laisse pas aller, Clara ! Enfin, Clara, qu'est-ce qui te prend ?

— Je… je… hoqueta Clara, ne sais pas, sais pas, je ne sais pas, oh, oh… »

Mme Bowles se leva et foudroya Montag du regard. « Vous voyez ? Je le savais, c'est ce que je voulais démontrer ! Je savais que ça arriverait ! Je l'ai toujours dit, poésie égale larmes, poésie égale suicide, pleurs et gémissements, sentiments pénibles, poésie égale souffrance ; *toute* cette sentimentalité écœurante ! Je viens d'en avoir la preuve. Vous êtes un méchant homme, monsieur Montag, un *méchant homme* ! » Voix de Faber : « Et voilà… »

Montag se surprit en train de marcher vers la trappe murale et de jeter le livre dans la bouche de cuivre au fond de laquelle attendaient les flammes.

« Des mots stupides, des mots stupides, des mots stupides et malfaisants, continua Mme Bowles. Pourquoi les gens tiennent-ils *absolument* à faire du mal aux autres ? N'y a-t-il pas assez de malheur dans le monde pour qu'il vous faille tourmenter les gens avec des choses pareilles ?

— Allons, Clara, allons, implora Mildred en la tirant par le bras. Haut les cœurs ! Mets-nous la “famille”. Allez, vas-y. Amusons-nous, arrête de pleurer, on va se faire une petite fête !

— Non, fit Mme Bowles. Je rentre tout droit chez moi. Si vous voulez venir avec moi voir ma “famille”, tant mieux. Mais je ne remettrai plus jamais les pieds dans la maison de fous de ce pompier !

— Rentrez donc chez vous. » Montag la fixa calmement du regard. « Rentrez chez vous et pensez à votre premier mari divorcé, au second qui s'est tué en avion, au troisième qui s'est fait sauter la cervelle ; rentrez chez vous et pensez à votre bonne douzaine d'avortements, à vos maudites césariennes et à vos gosses qui vous détestent ! Rentrez chez vous et demandez-vous comment tout ça est arrivé et ce que vous avez fait pour l'empêcher. Rentrez chez vous, rentrez chez vous ! hurla-t-il. Avant que je vous cogne dessus et que je vous flanque dehors à coups de pied ! »

Claquements de portes, et ce fut le vide dans la maison. Montag se retrouva tout seul au cœur de l'hiver, entre les murs du salon couleur de neige sale.

Dans la salle de bains, l'eau se mit à couler. Il entendit Mildred secouer le flacon de somnifères au-dessus de sa main.

« Quelle idiotie, Montag, mais quelle idiotie, mon Dieu, quelle incroyable idiotie…

— La ferme ! » Il arracha la balle verte de son oreille et la fourra dans sa poche.

Et l'appareil de grésiller. « … idiotie… idiotie… »

Il fouilla la maison et trouva les livres où Mildred les avait empilés : derrière le réfrigérateur. Il en manquait quelques-uns ; elle avait déjà entrepris de se débarrasser de la dynamite entreposée dans sa maison, petit à petit, cartouche par cartouche. Mais il n'était plus en colère, seulement fatigué et déconcerté par son propre comportement. Il transporta les livres dans l'arrière-cour et les cacha dans les buissons près de la clôture. Pour cette nuit seulement, se dit-il, au cas où elle déciderait d'en brûler d'autres.

Il regagna la maison. « Mildred ? » appela-t-il à la porte de la chambre plongée dans l'obscurité. Pas un bruit.

Dehors, en traversant la pelouse pour se rendre à son travail, il s'efforça de ne pas voir à quel point la maison de Clarisse McClellan était sombre et déserte…

Tandis qu'il se dirigeait vers le centre-ville, il se sentit tellement seul face à son énorme bévue qu'il eut besoin de l'étrange chaleur humaine que dégageait une voix douce et familière parlant dans la nuit. Déjà, au bout de quelques petites heures, il avait l'impression d'avoir toujours connu Faber. Désormais, il savait qu'il était deux personnes, qu'il était avant tout Montag ignorant tout, ignorant jusqu'à sa propre sottise, qu'il ne faisait que soupçonner, mais aussi le vieil homme qui ne cessait de lui parler tandis que le train était aspiré d'un bout à l'autre de la cité enténébrée en une longue série de saccades nauséeuses. Au cours des jours à venir, et au cours des nuits sans lune comme de celles où une lune éclatante brillerait sur la terre, le vieil homme continuerait à lui parler ainsi, goutte à goutte, pierre par pierre, flocon par flocon. Son esprit finirait par déborder et il ne serait plus Montag, voilà ce que lui disait, lui assurait, lui promettait le vieillard. Il serait Montag-plus-Faber, feu plus eau, et puis, un jour, quand tout se serait mélangé et aurait macéré et fermenté en silence, il n'y aurait plus ni feu ni eau, mais du vin. De deux éléments séparés et opposés en naîtrait un troisième. Et un jour il se retournerait vers l'idiot d'autrefois et le considérerait comme tel. Dès à présent il se

sentait parti pour un long voyage, il faisait ses adieux, s'éloignait de celui qu'il avait été.

C'était bon d'écouter ce bourdonnement d'insecte, cette susurration, ensommeillée de moustique et, en filigrane, le murmure ténu de la voix du vieil homme qui, après l'avoir réprimandé, le consolait dans la nuit tandis qu'il émergeait des vapeurs du métro pour gagner l'univers de la caserne.

« Soyez compréhensif, Montag, compréhensif. Ne les disputez pas, ne les accablez pas ; vous étiez des leurs il n'y a pas si longtemps. Ils sont tellement persuadés qu'il en ira toujours ainsi. Mais il n'en est rien. Ils ne savent pas que tout cela n'est qu'un énorme météore qui fait une jolie boule de feu dans l'espace, mais devra bien *frapper* un jour. Ils ne voient que le flamboiement, la jolie boule de feu, comme c'était votre cas.

« Montag, les vieillards qui restent chez eux, en proie à la peur, à soigner leurs os fragiles, n'ont aucun droit à la critique. N'empêche que vous avez failli tout faire capoter dès le départ. Attention ! Je suis avec vous, ne l'oubliez pas. Je comprends ce qui s'est passé. Je dois reconnaître que votre fureur aveugle m'a ravigoté. Dieu, que je me suis senti jeune ! Mais maintenant… je veux que vous vous sentiez vieux, je veux qu'un peu de ma lâcheté coule en vous ce soir. Dans les heures à venir, quand vous verrez le capitaine Beatty, tournez autour de lui sur la pointe des pieds, laissez-moi l'écouter pour vous, laissez-moi apprécier la situation. Survivre : tel est notre impératif. Oubliez ces pauvres idiotes…

— Je les ai rendues plus malheureuses qu'elles ne l'ont été depuis des années, je crois. Ça m'a fait un choc de voir Mme Phelps pleurer. Peut-être qu'elles ont raison, peut-être qu'il vaut mieux ne pas voir les choses en face, fuir, s'amuser. Je ne sais pas. Je me sens coupable…

— Non, il ne faut pas ! S'il n'y avait pas de guerre, si le monde était en paix, je dirais : Parfait, amusez-vous. Mais vous ne devez pas faire marche arrière pour n'être qu'un pompier. Tout ne va pas *si bien* dans le monde. »

Montag était en sueur. « Montag, vous écoutez ?

— Mes pieds, répondit-il. Je n'arrive plus à les remuer. Je me sens tellement bête. Mes pieds ne veulent plus avancer !

— Écoutez. Calmez-vous, dit le vieil homme d'une voix affable. Je sais, je sais. Vous avez peur de commettre des erreurs. *Il ne faut pas.* Les erreurs peuvent être profitables. Sapristi, quand j'étais jeune, *je jetais* mon ignorance à la tête des gens. Et ça me valait des coups de bâtons. Quand j'ai atteint la quarantaine, mon instrument émoussé s'était bien aiguisé. Si vous cachez votre ignorance, vous ne recevrez

pas de coups et vous n'apprendrez rien. Et maintenant, récupérez vos pieds, et cap sur la caserne ! Nous sommes des frères jumeaux, nous ne sommes plus seuls, isolés dans nos salons respectifs, sans contact entre nous. Si vous avez besoin d'aide quand Beatty vous entreprendra, je serai là dans votre oreille à prendre des notes ! »

Montag sentit bouger son pied droit, puis son pied gauche.

« Bon vieillard, dit-il, ne me lâchez pas. »

Le Limier robot n'était pas là. Sa niche était vide, la caserne figée dans un silence de plâtre, et la salamandre orange dormait, le ventre plein de pétrole, les lance-flammes en croix sur ses flancs. Montag s'avança, toucha le mât de cuivre et s'éleva dans l'obscurité, jetant un dernier regard vers la niche déserte, le cœur battant, s'arrêtant, repartant. Pour l'instant, Faber était un papillon de nuit endormi dans son oreille.

Beatty se tenait debout au bord du puits, le dos tourné, attendant sans attendre.

« Tiens, dit-il aux hommes en train de jouer aux cartes, voilà que nous arrive un drôle d'animal ; dans toutes les langues on appelle ça un idiot. »

Il tendit la main de côté, la paume en l'air, comme pour recevoir un cadeau. Montag y déposa le livre. Sans même jeter un coup d'œil au titre, Beatty le lança dans la poubelle et alluma une cigarette. « "Qui veut faire l'ange fait la bête." Bienvenue au bercail, Montag. J'espère que vous allez rester avec nous maintenant que votre fièvre est tombée et que vous n'êtes plus malade. Vous faites une petite partie de poker ? »

Ils s'installèrent et on distribua les cartes. Sous le regard de Beatty, Montag eut l'impression que ses mains criaient leur culpabilité. Ses doigts étaient pareils à des furets qui, ayant commis quelque méfait, n'arrivaient plus à tenir en place, ne cessaient de s'agiter, de fouiller et de se cacher dans ses poches, fuyant les flambées d'alcool qui jaillissaient des yeux de Beatty. Un simple souffle de celui-ci, et les mains de Montag allaient, lui semblait-il, se recroqueviller, s'abattre sur le flanc, privées de vie à tout jamais ; elles resteraient enfouies dans ses manches tout le reste de son existence, oubliées. Car c'étaient ces mains qui avaient agi toutes seules, sans qu'il y ait pris part, c'était là qu'une conscience nouvelle s'était manifestée pour leur faire chiper des livres, se sauver avec Job, Ruth et Willie Shakespeare, et à présent, dans la caserne, ces mains lui paraissaient gantées de sang.

Deux fois en une demi-heure, Montag dut abandonner la partie

pour aller se laver les mains aux lavabos. Et quand il revenait, il les cachait sous la table.

Rire de Beatty. « Laissez vos mains en vue, Montag. Ce n'est pas qu'on se méfie de vous, comprenez bien, mais… »

Et tout le monde de s'esclaffer.

« Enfin, dit Beatty, la crise est passée et tout est bien, la brebis est de retour au bercail. Nous sommes tous des brebis à qui il est arrivé de s'égarer. La vérité est la vérité, en fin de compte, avons-nous crié. Ceux qu'accompagnent de nobles pensées ne sont jamais seuls, avons-nous clamé à nos propres oreilles. "Suave nourriture d'un savoir suavement énoncé", a dit Sir Philip Sidney. Mais d'un autre côté : "Les mots sont pareils aux feuilles : quand ils abondent, L'esprit a peu de fruits à cueillir à la ronde." Alexander Pope. Que pensez-vous de cela ?

— Je ne sais pas.

— Attention, murmura Faber depuis un autre monde, au loin.

— Ou de ceci ? "Une goutte de science est chose dangereuse. Bois à grands traits ou fuis l'eau des Muses charmeuses ; À y tremper la lèvre on est certain d'être ivre, Et c'est d'en boire à satiété qui te délivre." Pope. Même Essai. Ça donne quoi dans votre cas ? »

Montag se mordit la lèvre.

« Je vais vous le dire, poursuivit Beatty en adressant un sourire à ses cartes. Ça vous a transformé momentanément en ivrogne. Lisez quelques lignes et c'est la chute dans le vide. Boum, vous êtes prêt à faire sauter le monde, à trancher des têtes, à déquiller femmes et enfants, à détruire l'autorité. Je sais, je suis passé par là.

— Je me sens très bien, dit nerveusement Montag.

— Ne rougissez pas. Je ne vous cherche pas noise, je vous assure. Figurez-vous que j'ai fait un rêve, il y a une heure. Je m'étais allongé pour faire un somme et dans ce rêve, vous et moi, Montag, nous avions une violente discussion sur les livres. Vous étiez fou de rage, me bombardiez de citations. Je parais calmement tous les coups. *La force*, disais-je. Et vous, citant Johnson : « Science fait plus que violence ! » Et je répondais : « Eh bien, mon cher, Johnson a dit aussi : "Aucun homme sensé ne lâchera une certitude pour une incertitude." » Restez pompier, Montag. Tout le reste n'est que désolation et chaos !

— Ne l'écoutez pas, murmura Faber. Il essaie de vous brouiller les idées. Il est retors. Méfiez-vous ! »

Petit rire de Beatty. « Et vous de citer : "La vérité éclatera au grand jour, le crime ne restera pas longtemps caché !" Et moi de m'écrier jovialement : "Oh, Dieu, il prêche pour sa propre cause !" Et : "Le diable peut citer les Écritures à son profit." Et vous de brailler : "Nous faisons plus de cas d'une vaine brillance Que d'un saint en

haillons tout pétri de sapience.” Et moi de murmurer en toute tranquillité : “La dignité de la vérité se perd dans l’excès de ses protestations.” Et vous de hurler : “Les cadavres saignent à la vue de l’assassin !” Et moi, en vous tapotant la main : “Eh quoi, vous ferais-je à ce point grincer des dents ?” Et vous de glapir : “Savoir, c’est pouvoir !” et : “Un nain perché sur les épaules d’un géant voit plus loin que lui !” Et moi de résumer mon point de vue avec une rare sérénité en vous renvoyant à Paul Valéry : “La sottise qui consiste à prendre une métaphore pour une preuve, un torrent verbeux pour une source de vérités capitales, et soi-même pour un oracle, est innée en chacun de nous.” »

Montag avait la tête qui tournait à lui en donner la nausée. C’était comme une averse de coups qui s’abattait sans pitié sur son front, ses yeux, son nez, ses lèvres, son menton, ses épaules, ses bras qui battaient l’air. Il avait envie de crier : « Non ! Taisez-vous, vous brouillez tout, arrêtez ! » Les doigts fins de Beatty vinrent brusquement lui saisir le poignet.

« Mon Dieu, quel pouls ! J’ai emballé votre moteur, hein, Montag ? Bon sang, votre pouls ressemble à un lendemain de guerre. Rien que des sirènes et des cloches ! Vous en voulez encore ? J’aime bien votre air affolé. Littératures souahélie, indienne, anglaise, je les parle toutes. Une sorte de discours muet par excellence, mon petit Guy !

— Tenez bon, Montag ! » Le papillon de nuit revenait lui effleurer l’oreille. « Il cherche à troubler l’eau !

— Oh, la frousse que vous aviez ! continua Beatty. Car je vous jouais un tour affreux en me servant des livres mêmes auxquels vous vous raccrochiez pour vous contrer sur tous les points ! Quels traîtres peuvent être les livres ! On croit qu’ils vous soutiennent, et ils se retournent contre vous. D’autres peuvent pareillement les utiliser, et vous voilà perdu au milieu de la lande, dans un vaste fouillis de noms, de verbes et d’adjectifs. Et à la fin de mon rêve, j’arrivais avec la Salamandre et disais : “Je vous emmène ?” Et vous montiez, et nous revenions à la caserne dans un silence béat, ayant enfin retrouvé la paix. » Beatty lâcha le poignet de Montag dont la main retomba mollement sur la table. « Tout est bien qui finit bien. »

Silence. Montag était immobile, comme taillé dans de la pierre blanche. L’écho du coup de marteau final sur son crâne s’éteignait lentement dans la noire caverne où Faber attendait que cessent les vibrations. Puis, quand le nuage de poussière fut retombé dans l’esprit de Montag, Faber commença, tout doucement : « Très bien, il a dit ce qu’il avait à dire. À vous de l’enregistrer. Moi aussi, je donnerai mon

avis dans les heures à venir. Enregistrez-le pareillement. Ensuite, en toute connaissance de cause, vous tâcherez de choisir de quel côté il convient de sauter, ou de tomber. Je veux que la décision vienne de vous, pas de moi ni du capitaine. Mais souvenez-vous que le capitaine fait partie des pires ennemis de la vérité et de la liberté : le troupeau compact et immuable de la majorité. Oh, Dieu, la terrible tyrannie de la majorité ! Nous avons tous nos harpes à faire entendre. Et c'est maintenant à vous de savoir de quelle oreille vous écouterez. »

Montag ouvrit la bouche pour répondre à Faber et fut sauvé de son erreur par la sonnerie d'alarme. Tombant du plafond, la voix chargée de donner l'alerte se mit à seriner sa chanson. Un cliquetis s'éleva à l'autre bout de la pièce ; le téléscripteur enregistrait l'adresse signalée. Le capitaine Beatty, sa main rose refermée sur ses cartes, se dirigea vers l'appareil avec une lenteur exagérée et arracha le papier une fois l'impression terminée. Il y jeta un coup d'œil négligent et le fourra dans sa poche. Il revint s'asseoir. Tous les regards se tournèrent vers lui.

« Il me reste exactement quarante secondes pour vous prendre tout votre argent », lança-t-il d'une voix enjouée.

Montag posa ses cartes.

« Fatigué, Montag ? Vous vous couchez ?

— Oui.

— Attendez… Réflexion faite, on pourra finir cette partie plus tard. Retournez vos cartes et occupez-vous du matériel. Au trot ! » Et Beatty se releva. « Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Montag. Ça me désolerait que vous fassiez une rechute…

— Ça va aller.

— Et comment que ça va aller ! Cette fois, c'est un cas à part. Allez, du nerf ! »

Ils s'élancèrent et agrippèrent le mât de cuivre comme si c'était la dernière planche de salut face à un raz de marée, à cette déconvenue près que ledit mât les entraîna vers le fond, dans l'obscurité et les pétarades, quintes de toux et bruits de succion du dragon pestilentiel qui se réveillait à la vie !

« En avant ! »

Ils virèrent dans un tintamarre où se mêlaient le tonnerre et le mugissement de la sirène, le hurlement des pneus martyrisés et le ballottement du pétrole dans le réservoir de cuivre étincelant, tel le contenu de l'estomac d'un géant, tandis que les doigts de Montag, secoués par la rampe chromée, lâchaient prise et battaient l'air glacé, que le vent plaquait ses cheveux en arrière et sifflait entre ses dents, et que lui-même ne cessait de penser aux femmes, à ces femmes fétus

dans son salon un peu plus tôt dans la soirée, ces femmes dont le grain s'était envolé sous une bourrasque de néon, et à sa propre stupidité lorsqu'il leur avait fait la lecture. Autant essayer d'éteindre un incendie avec un pistolet à eau. Quelle sottise, quelle folie. Une colère débouchait sur une autre. Une fureur en chassait une autre. Quand cesserait-il de n'être que rage pour se tenir tranquille, être la tranquillité même ?

« Et c'est parti ! »

Montag leva les yeux. Beatty ne conduisait jamais, mais ce soir il était au volant de la Salamandre, la faisant déraper dans les tournants, penché en avant sur le trône surélevé, son gros ciré noir flottant derrière lui, ce qui le faisait ressembler à une énorme chauve-souris battant des ailes au-dessus du moteur et des numéros de cuivre, filant plein vent.

« C'est parti pour que le monde reste heureux, Montag ! »

Les joues roses, phosphorescentes de Beatty luisaient au cœur de la nuit et il souriait de toutes ses dents. « Nous y voilà ! »

La Salamandre s'arrêta dans un bruit tonitruant, éjectant ses passagers en une série de glissades et de sauts disgracieux. Montag resta où il était, ses yeux irrités fixés sur l'éclat glacé de la barre à laquelle ses doigts continuaient de se cramponner.

Je ne peux pas faire ça, se disait-il. Comment pourrais-je accomplir cette nouvelle mission ? Comment pourrais-je continuer à mettre le feu ? Je ne peux pas entrer dans cette maison.

Beatty, flairant le vent qu'il venait de fendre, se tenait à côté de Montag. « Ça va, Montag ? »

Les hommes couraient comme des infirmes dans leurs lourdes bottes, aussi silencieux que des araignées.

Enfin, Montag leva les yeux et tourna la tête. Beatty le dévisageait.

« Il y a quelque chose qui vous chiffonne, Montag ?

— Ça alors, articula lentement Montag, nous voilà arrêtés devant *chez moi.* »

TROISIÈME PARTIE

L'éclat de la flamme

Des lumières s'allumaient et des portes s'ouvraient tout le long de la rue en vue de la fête qui se préparait. Montag et Beatty contemplaient, l'un avec une féroce satisfaction, l'autre d'un air incrédule, la maison qui se dressait devant eux, cette piste centrale où l'on allait jongler avec des torches et cracher du feu.

« Eh bien, dit Beatty, tu as gagné. Notre bon vieux Montag a voulu voler près du soleil et maintenant qu'il s'est brûlé les ailes, il se demande comment c'est arrivé. Ne me serais-je pas bien fait comprendre quand j'ai envoyé le Limier rôder autour de chez toi ? »

Le visage de Montag était complètement engourdi, vide d'expression ; il sentit sa tête se tourner comme une sculpture de pierre vers la maison voisine plongée dans l'obscurité au milieu de ses éclatants parterres de fleurs.

Beatty grogna. « Mais ce n'est pas vrai ! Tu ne t'es quand même pas laissé avoir par le numéro de cette petite idiote ? Les fleurs, les papillons, les feuilles, les couchers de soleil, bon sang ! Tout ça est dans son dossier. Le diable m'emporte. J'ai mis dans le mille. Tu devrais voir ta tête. Quelques brins d'herbe et les quartiers de la lune. Quelle blague ! À quoi tout ça lui a servi ? »

Assis sur le pare-chocs glacé du Dragon, Montag remuait légèrement la tête de gauche à droite, de droite à gauche, gauche, droite, gauche, droite…

« Elle voyait tout. Elle ne faisait de mal à personne. Elle laissait les gens tranquilles.

— Tranquilles, je t'en fiche ! Elle était toujours là à te causer, non ? Une de ces satanées bonnes âmes avec leurs silences outragés sous-entendant que tu ne leur arrives pas à la cheville, leur art consommé de te donner mauvaise conscience. Bon Dieu, elles se lèvent comme le soleil de minuit pour te faire transpirer dans ton lit ! »

La porte d'entrée s'ouvrit ; Mildred dévala les marches, chargée d'une valise qu'elle tenait avec une rigidité somnambulique, tandis qu'un taxi-coccinelle s'arrêtait dans un sifflement le long du trottoir.

« Mildred ! »

Elle passa à toute allure devant lui, raide comme un piquet, le visage enfariné, la bouche gommée par l'absence de rouge à lèvres.

« Mildred, ce n'est quand même pas *toi* qui as donné l'alarme ? »

Elle fourra sa valise dans la coccinelle, grimpa dedans et s'assit en

marmonnant : « Pauvre famille, pauvre famille, tout est fini, tout, tout est fini à présent… »

Beatty agrippa l'épaule de Montag au moment où le taxi démarrait en trombe et, à plus de cent à l'heure, disparaissait au bout de la rue.

Il y eut un fracas pareil à l'éclatement d'un rêve composé de vitres, de miroirs et de prismes de cristal distordus. Montag pivota comme sous l'effet d'un nouvel orage incompréhensible et vit Stoneman et Black qui brandissaient des haches, faisant voler les carreaux en éclats pour créer des courants d'air.

Frôlement d'un sphinx tête-de-mort sur un écran noir et glacé. « Montag, ici Faber. Vous m'entendez ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Voilà que c'est à *mon tour* d'y passer.

— Quelle horreur, dit Beatty. Car bien entendu, chacun croit dur comme fer que rien ne peut *lui* arriver. Les autres meurent, mais pas *moi.* Conséquences et responsabilités n'existent pas. Sauf qu'elles sont *là.* Mais n'en parlons pas, hein ? Et le temps qu'elles vous rattrapent, il est trop tard, n'est-ce pas, Montag ?

— Montag, pouvez-vous vous échapper, vous enfuir ? » s'enquit Faber.

Il se mit en marche, mais sans avoir le sentiment que ses pieds touchaient le ciment puis le gazon nocturne. Beatty alluma son igniteur et la petite flamme orange attira le regard fasciné de Montag.

« Qu'est-ce que le feu a de si beau ? Qu'est-ce qui nous attire en lui, quel que soit notre âge ? » Beatty souffla sur la flamme et la ralluma. « C'est le mouvement perpétuel ; ce que l'homme a toujours voulu inventer sans y parvenir. Ou quelque chose d'approchant. Si on le laisse brûler, c'est pour la vie. Qu'est-ce que le feu ? Un mystère. Les savants nous servent un charabia où il est question de friction et de molécules. Mais ils ne savent pas vraiment ce qu'il en est. Sa vraie beauté réside dans le fait qu'il détruit la responsabilité et les conséquences. Un problème devient trop encombrant ? Hop, dans la chaudière. Tu es devenu encombrant, Montag. Et le feu va soulager mes épaules de ton poids vite fait, bien fait ; pas de pourrissement à craindre. C'est ça le feu : antiseptique, esthétique, pratique. »

Montag regardait à présent à l'intérieur de cette drôle de maison que rendaient encore plus étrange l'heure de la nuit, les murmures des voisins, le verre éparpillé, et là, sur le sol, leurs couvertures déchirées et disséminées comme des plumes de cygne, ces livres incroyables qui avaient l'air si ridicules et si futiles, n'étant rien de plus que des caractères d'imprimerie, du papier jauni et des reliures disloquées.

Mildred, bien sûr. Elle avait dû le regarder cacher les livres dans

le jardin et les avait rapportés. Mildred. Mildred.

« Je veux que tu fasses ce boulot tout seul, Montag. Pas avec du pétrole et une allumette, mais morceau par morceau, au lance-flammes. C'est ta maison, à toi de faire le ménage.

— Montag, vous ne pouvez pas vous enfuir, vous échapper ?

— Non ! s'écria Montag au désespoir. Le Limier ! Il y a le Limier ! »

Faber entendit, ainsi que Beatty, qui crut que ces paroles lui étaient destinées. « Oui, le Limier est dans le coin, alors pas de bêtises. Prêt ?

— Prêt. » Montag libéra le cran de sûreté du lance-flammes.

« Feu ! »

Une énorme goutte de lave en fusion déferla sur les livres, les projetant contre le mur. Il pénétra dans la chambre, cracha deux giclées de feu et les lits jumeaux s'embrasèrent dans un monstrueux grésillement, avec plus de chaleur, de passion et d'éclat qu'il ne leur en aurait supposé. Il brûla les murs et la coiffeuse parce qu'il voulait tout changer, les sièges, les tables et, dans la salle à manger, l'argenterie et la vaisselle en plastique, tout ce qui montrait qu'il avait vécu dans cette maison vide en compagnie d'une étrangère qui l'oublierait demain, qui était partie et l'avait déjà pratiquement oublié, ses Coquillages radio déversant leur éternelle bouillie dans ses oreilles tandis qu'elle roulait dans la ville, isolée du monde. Et comme avant, c'était bon de répandre l'incendie, il avait l'impression de s'épancher dans le feu, d'empoigner, de déchirer, de faire éclater sous la flamme et d'évacuer l'absurde problème. S'il n'y avait pas de solution, eh bien, il n'y avait plus de problème non plus. Le feu était la panacée !

« Les livres, Montag ! »

Et les livres de sautiller et de danser comme des oiseaux rôtis, des plumes rouges et jaunes embrasant leurs ailes.

Puis il arriva au salon où les grands monstres stupides dormaient en compagnie de leurs pensées blanches et de leurs rêves neigeux. Il arrosa chacun des trois murs aveugles et le vide se rua vers lui dans un sifflement. L'inanité émit un bruit encore plus insignifiant, un hurlement insensé. Il s'efforça de songer au vide sur lequel se produisait le néant, mais il n'y parvint pas. Il retint sa respiration pour empêcher le vide de pénétrer dans ses poumons. Il s'arracha à sa terrible inanité, recula, et gratifia toute la pièce d'une énorme fleur jaune incendiaire. Le revêtement de plastique ignifugé se fendit et la maison se mit à frémir sous l'effet des flammes.

« Quand tu en auras fini, dit Beatty derrière lui, considère-toi en état d'arrestation. »

La maison s'effondra en une masse de braises rougeoyantes et de cendres noires. Elle reposait désormais sur un lit de scories assoupies où le rose le disputait au gris, balayée par un panache de fumée qui s'éleva dans le ciel pour y flotter en un lent mouvement de va-et-vient. Il était trois heures et demie du matin. Les curieux rentrèrent chez eux ; le chapiteau du cirque s'était affaissé en un monceau de débris charbonneux ; le spectacle était terminé.

Montag était comme statufié, le lance-flammes dans ses mains inertes, de larges auréoles de sueur sous les aisselles, le visage maculé de suie. Les autres pompiers attendaient derrière lui dans l'obscurité, les traits légèrement éclairés par les décombres fumants.

Montag s'y reprit à deux fois avant de parvenir à formuler sa pensée.

« C'est ma femme qui a donné l'alarme ? »

Beatty acquiesça. « Ses amies nous avaient déjà prévenus, mais j'avais laissé courir. De toute façon, ton compte était bon. Quelle stupidité d'aller comme ça citer de la poésie à tous vents. Quel snobisme imbécile. Donnez quelques vers en pâture à quelqu'un et le voilà qui se prend pour le roi de la Création. Tu te crois capable de marcher sur l'eau avec tes bouquins. Eh bien, le monde peut très bien s'en passer. Vois où ils t'ont mené, dans la merde jusqu'au cou. Que je la remue du petit doigt, et tu te noies ! »

Montag était incapable de bouger. Un terrible tremblement de terre s'était joint au feu pour raser la maison, Mildred était quelque part sous les ruines, ainsi que toute son existence, et il était incapable de bouger. Il continuait de sentir en lui les secousses, éboulements et vibrations du séisme et il restait là, les genoux fléchis sous l'énorme poids de la fatigue, de l'ahurissement et de l'humiliation, laissant Beatty l'accabler sans même lever la main.

« Montag, espèce d'idiot, Montag, pauvre imbécile que tu es ; qu'est-ce qui t'a poussé à faire ça ? »

Montag n'entendait pas, il était très loin, dans un rêve de fuite, parti, abandonnant derrière lui ce cadavre couvert de suie qui tanguait devant un autre fou furieux.

« Montag, fichez le camp ! » dit Faber.

Montag tendit l'oreille.

Beatty lui asséna un coup sur le crâne qui le fit trébucher en arrière. La balle verte dans laquelle la voix de Faber murmurait ses adjurations tomba sur le trottoir. Beatty s'en empara, un grand sourire aux lèvres. Il l'approcha de son oreille.

Montag entendit la voix lointaine qui l'interpellait. « Montag, ça va ? »

Beatty coupa le contact et fourra la balle verte dans sa poche. « Eh bien… ça va plus loin que je ne pensais. Je t'ai vu pencher la tête, l'air d'écouter quelque chose. D'abord j'ai cru que c'était un Coquillage. Mais quand tu t'es mis à jouer les petits malins un peu plus tard, je me suis interrogé. On va remonter à la source et coincer ton petit copain.

— Non ! » fit Montag.

Il libéra le cran de sûreté du lance-flammes. Le regard de Beatty se fixa aussitôt sur les doigts de Montag et ses yeux se dilatèrent légèrement. Montag y lut de la surprise et baissa lui-même les yeux sur ses mains pour voir ce qu'elles avaient encore fait. En y repensant plus tard, il ne parvint jamais à décider si c'étaient ses mains ou la réaction de Beatty à leur mouvement qui lui avait donné le coup de pouce final sur la voie du meurtre. Le dernier roulement de tonnerre de l'avalanche qui avait grondé à ses oreilles, sans le toucher.

Beatty arbora son sourire le plus charmeur. « Ma foi, voilà un bon moyen de s'assurer un public. Mettre un homme en joue et le forcer à vous écouter. Fais-nous ton petit laïus. Qu'est-ce que ce sera cette fois ? Pourquoi ne pas me sortir du Shakespeare, pauvre snobinard d'opérette ? “Je ne crains pas tes menaces, Cassius, car ma probité me fait une telle armure qu'elles passent sur moi comme un vent futile auquel je ne m'arrête point !” Qu'en dis-tu ? Allez, vas-y, littérateur d'occasion, presse la détente. » Il fit un pas vers Montag.

Qui déclara simplement : « Nous n'avons jamais brûlé *ce qu'il fallait…*

— Donne-moi ça, Guy », dit Beatty sans se départir de son sourire.

Puis il ne fut plus qu'une torche hurlante, un pantin désarticulé, gesticulant et bafouillant, sans plus rien d'humain ni de reconnaissable, une masse de flammes qui se tordait sur la pelouse tandis que Montag continuait de l'arroser de feu liquide. Il y eut un sifflement pareil à celui d'un jet de salive lancé sur un poêle chauffé au rouge, un grouillement de bulles, comme si l'on venait de saupoudrer de sel un monstrueux escargot noir pour lui faire dégorger l'horreur d'une écume jaunâtre.

Montag ferma les yeux, se mit à hurler et se débattit pour plaquer ses mains sur ses oreilles. Beatty se contorsionnait interminablement. Enfin il se recroquevilla comme une poupée de cire carbonisée, s'immobilisa, et le silence se fit.

Les deux autres pompiers étaient statufiés.

Montag réprima sa nausée le temps de braquer son lance-flammes sur eux. « Retournez-vous ! »

Ils obtempérèrent, le visage livide, ruisselant de sueur ; il leur asséna un grand coup sur la tête, faisant sauter leur casque, et ils s'écroulèrent, assommés.

Chuchotis d'une feuille d'automne poussée par le vent.

Il pivota. Le Limier était là.

Ayant déjà atteint le milieu de la pelouse, surgi de l'ombre, il se déplaçait avec une telle légèreté que l'on aurait dit un nuage solidifié de fumée noirâtre en train de flotter silencieusement vers lui.

Le monstre fit un dernier bond, s'élevant à plus d'un mètre au-dessus de la tête de Montag avant de retomber sur lui, ses pattes d'araignée tendues pour le saisir, l'aiguille de procaïne pointant furieusement son unique dent. Montag le piégea dans une fleur de feu, une merveilleuse éclosion de pétales jaunes, bleus et orange qui enveloppa le chien de métal, le dota d'une nouvelle parure tandis qu'il s'abattait sur lui, l'expédiant à trois mètres, lui et son lance-flammes, contre un tronc d'arbre. Il sentit la chose jouer des griffes, lui saisir la jambe et y planter un instant son aiguille avant que le feu ne le projette en l'air, désarticule son ossature métallique et fasse exploser ses entrailles en un ultime rougeoiement, comme une fusée à baguette plantée dans la rue.

Allongé par terre, Montag regarda la créature à demi morte battre l'air et mourir. Même en l'état, elle avait l'air de vouloir revenir à la charge pour achever l'injection dont il commençait à sentir les effets dans sa jambe. Il éprouvait le mélange de soulagement et d'horreur de qui s'est garé d'un chauffard juste à temps pour n'avoir que le genou heurté par le pare-chocs, craignant de ne pouvoir de se tenir debout avec une jambe anesthésiée. Un engourdissement dans un engourdissement creusé au sein d'un engourdissement… Et maintenant… ?

La rue vide, la maison brûlée comme un vieux morceau de décor, les autres maisons plongées dans l'obscurité, le Limier ici, Beatty là-bas, les deux autres pompiers ailleurs, et la Salamandre… ? Il contempla l'énorme machine. Elle aussi allait devoir disparaître.

Bon, se dit-il, voyons un peu dans quel état tu es. Allez, debout. Doucement, doucement… *là.*

Il se releva, mais il n'avait plus qu'une jambe. L'autre était comme une bûche calcinée qu'il était condamné à traîner en expiation de quelque obscur péché. Quand il fit porter son poids dessus, un flot d'aiguilles en argent lui remonta le long du mollet pour exploser dans son genou. Il en eut les larmes aux yeux. Allez ! Avance, tu ne peux pas rester ici !

Quelques lumières se rallumaient dans la rue, conséquence de ce

qui venait de se produire ou résultat du silence anormal qui avait suivi la bataille, Montag n'en savait rien. Il contourna les ruines en boitillant, empoignant sa jambe paralysée quand elle restait à la traîne, lui parlant, la suppliant, la guidant à grands coups de gueule, la maudissant, l'adjurant de ne pas lui refuser une aide devenue vitale. Il atteignit l'arrière-cour et la ruelle. Beatty, pensa-t-il, tu n'es plus un problème. Tu disais toujours : N'affronte pas les problèmes, brûle-les. Eh bien, j'ai fait les deux. Adieu, capitaine. Et, clopin-clopant, il suivit la ruelle dans le noir.

Une décharge de chevrotines lui déchirait la jambe chaque fois qu'il s'appuyait dessus et il se disait : Idiot, pauvre idiot, triple idiot, crétin, triple crétin, pauvre crétin, idiot, pauvre idiot ; regarde ce gâchis et pas de serpillière, regarde ce gâchis, et qu'est-ce que tu vas faire ? Maudits soient ta fierté et ton fichu caractère, tu as tout fait rater, dès le début tu vomis sur tout le monde et sur toi. Mais tout ça à la fois, une chose après l'autre, Beatty, les femmes, Mildred, Clarisse, tout ça. N'empêche que tu n'as aucune excuse, aucune excuse. Idiot, pauvre idiot, va donc te livrer !

Non, on sauvera ce qu'on pourra, on fera ce qu'il reste à faire. Si on est condamné à brûler, entraînons-en d'autres dans le feu. Là !

Il se souvint des livres et revint sur ses pas. À tout hasard…

Il en retrouva quelques-uns là où il les avait laissés, près de la clôture du jardin. Mildred, Dieu merci, en avait oublié. Quatre livres étaient encore là où il les avait cachés. Des voix s'élevaient dans la nuit et des faisceaux lumineux dansaient ici et là. D'autres Salamandres rugissaient au loin, dont les sirènes croisaient celles de la police.

Montag prit les quatre livres qui restaient et, sautillant, claudiquant, sautillant, regagna l'allée. Pour s'écrouler brutalement, comme si on lui avait séparé la tête du corps. Quelque chose en lui l'avait stoppé net et terrassé. Il resta là où il était tombé et se mit à sangloter, les jambes repliées, le visage pressé contre le gravier, aveugle à tout. *Beatty voulait mourir.*

Au milieu de ses larmes, Montag en eut la certitude. Beatty avait voulu mourir. Il était resté là, sans vraiment chercher à sauver sa peau, juste resté là, à plaisanter, à l'asticoter, songea Montag, et cette pensée suffit à étouffer ses sanglots et à lui donner le temps de reprendre son souffle. Quelle chose étrange, étrange, de désirer mourir au point de laisser un homme se promener armé et, au lieu de se taire et de rester en vie, de lui gueuler après et de se moquer de lui jusqu'à le faire sortir de ses gonds et…

Des pas précipités au loin.

Montag s'assit. Filons d'ici. Allez, debout, debout, tu ne peux pas rester là ! Mais il continuait de pleurer et il fallait que ça cesse. Oui, voilà que ça se calmait. Il n'avait voulu tuer personne, pas même Beatty. Sa chair l'étreignit, se contracta comme si on l'avait plongé dans de l'acide. Il eut un haut-le-cœur. Il revit Beatty, transformé en torche, immobile, en train de s'éteindre peu à peu sur la pelouse. Il se mordit les phalanges. Je regrette, je regrette, Dieu, que je regrette…

Il s'efforça de reconstituer le puzzle, de revenir au cours normal de la vie quelques malheureux jours plus tôt, avant le tamis et le sable, le Dentifrice Denham, les voix-papillons, les lucioles, les alarmes et les expéditions, trop de choses pour quelques malheureux jours, trop de choses, en vérité, pour une vie entière.

Des pas précipités à l'autre bout de la ruelle.

« Debout ! s'exhorta-t-il. Debout, nom d'un chien ! » dit-il à sa jambe, et il se releva. Aïe, on lui enfonçait des clous dans la rotule, puis ce ne furent que des aiguilles à repriser, puis de simples épingles de sûreté, et au bout d'une cinquantaine de petits sauts, alors que les échardes de la palissade s'accumulaient dans sa main, le picotement se réduisit à ce qu'aurait pu provoquer une brumisation d'eau bouillante. Et sa jambe redevint enfin sienne. Il avait craint de se rompre la cheville en courant. Maintenant, aspirant la nuit à pleins poumons pour la recracher toute pâle, le lourd dépôt de sa noirceur au fond de lui, voilà qu'il adoptait un petit trot régulier, les livres entre ses mains. Il pensa à Faber.

Faber était resté là-bas dans ce tas de goudron fumant qui n'avait plus nom ni identité. Il avait aussi brûlé Faber. Il en éprouva un tel choc qu'il crut un instant que le vieillard était réellement mort, rôti comme un cancrelat dans cette petite capsule verte perdue dans la poche d'un homme qui n'était plus qu'un squelette cordé de tendons de bitume.

Retiens bien ça, songea-t-il, brûle-les, ou ce sont eux qui te brûleront. À présent ce n'est pas plus compliqué que ça.

Il fouilla dans ses poches ; non seulement l'argent était toujours là, mais il retrouva aussi le Coquillage d'usage où la cité se parlait à elle-même dans le froid noir du matin.

« Communiqué de la police. Criminel en fuite. Recherché pour meurtre et crimes contre l'État. Nom : Guy Montag. Profession : pompier. Vu pour la dernière fois… »

Maintenant son allure, il suivit la ruelle sur six pâtés de maisons avant de déboucher sur un boulevard à dix voies complètement désert. Sous la lumière crue des hautes lampes à arc, on aurait dit un fleuve

gelé désormais interdit aux bateaux. On risquait de se noyer à essayer de le traverser, se dit-il ; il était trop large, trop dégagé. C'était une immense scène sans décor qui l'invitait à s'y élancer, facile à voir dans l'éclat des lampadaires, facile à capturer, facile à abattre.

Le Coquillage bourdonna dans son oreille.

« … recherchez un homme en fuite… recherchez l'homme en fuite… recherchez un homme seul, à pied… recherchez… »

Montag se rabattit dans l'ombre. Une station-service se dressait un peu plus loin, gros morceau de porcelaine neigeuse, étincelante, où deux coccinelles argentées venaient de s'arrêter pour faire le plein. Pour l'instant, il lui fallait être propre et présentable s'il voulait marcher et non courir, traverser d'un pas décontracté ce vaste boulevard. Il bénéficierait d'une marge de sécurité supplémentaire s'il pouvait se nettoyer et se donner un coup de peigne avant de poursuivre son chemin… pour aller *où* ?

Oui, songea-t-il, je vais où, là ?

Nulle part. Il n'avait aucun endroit où se réfugier, aucun ami vers qui se tourner. Sauf Faber. Du coup, il s'aperçut qu'il se dirigeait effectivement vers la maison de Faber, d'instinct. Mais Faber ne pouvait pas le cacher ; ce serait du suicide de seulement s'y risquer. Il savait pourtant qu'il irait le voir, ne serait-ce que quelques minutes. Il n'y avait que chez Faber qu'il pourrait raffermir sa foi de plus en plus chancelante en sa capacité de survie. Il avait seulement besoin de savoir qu'il existait des hommes comme Faber en ce monde. Il voulait le voir vivant et non brûlé, là-bas, comme un corps enchâssé dans un autre corps. Et bien entendu, il fallait lui laisser une fraction de l'argent pour qu'il en fasse usage une fois Montag reparti. Peut-être pourrait-il se perdre dans la nature et vivre au milieu ou à proximité d'une rivière, ou aux environs d'une autoroute, dans les champs et les collines.

Un immense murmure tournoyant lui fit lever la tête.

Les hélicoptères de la police s'élevaient au loin, minuscules, à croire que quelqu'un venait de souffler sur les aigrettes grises d'une fleur de pissenlit desséchée. Deux douzaines d'entre eux s'affairèrent, flottant, indécis, à quatre ou cinq kilomètres de distance, tels des papillons surpris par l'automne, puis, décrochant brusquement, ils atterrirent un par un, ici, là, brassant doucement l'air avant de redevenir des coccinelles et de s'élancer en hurlant le long des boulevards ou, tout aussi soudainement, de redécoller pour poursuivre leurs recherches.

Les employés de la station-service s'occupaient de leurs clients. S'approchant par-derrière, Montag pénétra dans les toilettes pour hommes. À travers la cloison d'aluminium, il entendit une radio annoncer : « La guerre vient d'être déclarée. » Dehors, l'essence coulait dans les réservoirs. Les occupants des coccinelles et les pompistes discutaient moteurs, carburant, sommes à régler. Montag s'efforça de se sentir bouleversé par l'impavide communiqué de la radio, mais rien ne se produisit. La guerre allait devoir attendre une heure ou deux avant de trouver place dans son dossier personnel.

Il se lava les mains et la figure et se sécha avec une serviette en faisant le minimum de bruit. Puis il sortit des toilettes, referma précautionneusement la porte et s'enfonça dans l'obscurité pour se retrouver enfin au bord du boulevard désert.

Il s'étendait devant lui pour une partie qu'il devait remporter, vaste piste de bowling dans la froidure du matin. Aussi propre que la surface d'une arène deux minutes avant l'apparition d'allez savoir quelles victimes sans noms et quels bourreaux anonymes. La chaleur du corps de Montag suffisait à faire trembler l'air au-dessus du vaste fleuve de béton ; il lui paraissait incroyable que sa température puisse ainsi faire vibrer la totalité du monde environnant. Il constituait une cible phosphorescente ; il le savait, le sentait. Et voilà qu'il lui fallait se lancer dans son petit parcours.

Quelques phares brillèrent à trois rues de distance. Montag respira à fond. Ses poumons lui faisaient l'effet d'un buisson ardent dans sa poitrine. Sa course lui avait desséché la bouche. Un goût de fer ensanglanté stagnait dans sa gorge et de l'acier rouillé lui lestait les pieds.

Que penser de ces lumières là-bas ? Une fois en marche, il allait falloir estimer en combien de temps ces coccinelles seraient ici. Voyons, à quelle distance se trouvait l'autre trottoir ? En gros à une centaine de mètres. Probablement moins, mais tabler quand même sur ce chiffre, sur la lenteur de son allure, celle d'un simple promeneur ; dans ce cas, il lui faudrait bien trente à quarante secondes pour faire le trajet. Les coccinelles ? Une fois lancées, elles pouvaient laisser trois pâtés de maisons derrière elles en une quinzaine de secondes. Donc, même s'il se mettait à courir à mi-parcours…

Il avança le pied droit, puis le gauche, puis le droit. S'engagea sur l'avenue déserte.

Même si la chaussée était entièrement déserte, on ne pouvait, bien entendu, être assuré de traverser sans encombre. Une voiture pouvait surgir au sommet de la côte à quatre rues d'ici et être sur vous et au-delà avant que vous ayez eu le temps de respirer.

Montag décida de ne pas compter ses pas. Ne regarda ni à droite ni à gauche. La lumière des lampadaires paraissait aussi crue et aussi indiscrète que celle du soleil au zénith, et tout aussi brûlante.

Il écouta le bruit de la voiture qui prenait de la vitesse à deux rues de distance sur sa droite. Ses phares mobiles sursautèrent et épinglèrent Montag.

Ne t'arrête pas.

Il eut un instant d'hésitation, assura sa prise sur les livres et se força à avancer. Instinctivement, il courut sur quelques mètres, puis se parla à voix haute et reprit son allure nonchalante. Il était maintenant au milieu de la chaussée, mais le vrombissement de la coccinelle se fit plus aigu à mesure qu'elle accélérait.

La police, bien sûr. Elle me voit. Du calme, vas-y doucement, ne te presse pas, ne te retourne pas, ne regarde pas, prends un air dégagé. Marche, c'est ça, marche, marche.

La coccinelle fonçait. La coccinelle rugissait. La coccinelle prenait de la vitesse. La coccinelle hurlait. La coccinelle arrivait dans un bruit de tonnerre, au ras du sol, suivant une trajectoire sifflante, telle une balle tirée d'un fusil invisible. Elle filait à 200 à l'heure. 210 à tout le moins. Montag serra les dents. La chaleur des phares en mouvement lui brûlait les joues, semblait-il, faisait frémir ses paupières et sourdre une sueur âcre de tout son corps.

Stupidement, il se mit à traîner les pieds et à se parler, puis il se rua en avant. À grandes enjambées, allongeant sa foulée au maximum. Bon Dieu ! Bon Dieu ! Il laissa tomber un livre, s'arrêta, faillit se retourner, se ravisa, reprit sa course, hurlant au milieu du désert de béton, tandis que la coccinelle se précipitait sur sa proie galopante, n'était plus qu'à soixante mètres, trente mètres, vingt-sept, vingt-cinq, vingt – et Montag de haleter, de battre l'air des bras, de tricoter des jambes –, se rapprochait encore et encore, klaxonnait, appelait, et voilà que Montag avait les yeux chauffés à blanc au moment où sa tête se tournait vers l'éclat meurtrier des phares, voilà que la coccinelle disparaissait dans sa propre lumière, voilà qu'elle n'était plus qu'une torche lancée sur lui, un bruit énorme, une déflagration. Là… elle était pratiquement sur lui !

Il trébucha et tomba.

C'en est fait de moi ! Je suis fichu !

Mais sa chute changea tout. À l'instant où elle allait l'atteindre, la coccinelle enragée fit une embardée. Elle était déjà loin. Montag gisait à plat ventre, face contre terre. Des miettes de rires flottèrent jusqu'à lui avec les vapeurs bleutées de l'échappement.

Son bras droit était allongé devant lui, la main posée à plat sur le

sol. Au moment où il la souleva, il s'aperçut que l'extrémité de son médius portait une infime trace de noir là où le pneu l'avait touché. Contemplant la petite marque noire d'un œil incrédule, il se releva.

Ce n'était pas la police, se dit-il.

Il regarda au bout du boulevard. C'était clair à présent. Une bande de gamins d'allez savoir quel âge, douze à seize ans si ça se trouvait. En virée dans un concert de sifflements, de braillements, d'acclamations. Ils avaient vu, spectacle absolument inouï, un homme à pied, une rareté, et s'étaient dit comme ça : « On se le fait ! » Ignorant qu'il s'agissait de Guy Montag, le fugitif. En simples gamins qu'ils étaient, partis pour une longue équipée nocturne, cinq ou six cents kilomètres de folie motorisée sous la lune, leurs visages glacés par le vent, retour ou pas retour à la maison à l'aube, vivants ou non, c'était tout le sel de l'aventure.

Ils m'auraient tué, pensa Montag en touchant sa joue meurtrie, chancelant dans les remous de l'air déplacé et la poussière soulevée. Sans la moindre raison, ils m'auraient tué.

Il reprit sa marche vers le trottoir opposé, ordonnant à ses pieds de continuer à avancer. Il s'était débrouillé pour ramasser les livres éparpillés, mais ne se souvenait pas de s'être baissé ou de les avoir touchés. Il ne cessait de les faire passer d'une main à l'autre comme des cartes de poker dont il n'aurait su quoi faire.

Je me demande si ce sont eux qui ont tué Clarisse ?

Il s'arrêta et son esprit répéta, haut et fort : *Je me demande si ce sont eux qui ont tué Clarisse ?*

Il eut envie de leur courir après en hurlant.

Ses yeux s'embuèrent.

Oui, c'était sa chute qui lui avait sauvé la vie. Le conducteur, voyant Montag à terre, avait instinctivement compris qu'en passant sur un corps à cette vitesse la voiture risquait de capoter et d'éjecter ses occupants. Si Montag était resté une cible verticale…

Il en eut le souffle coupé.

Au loin sur le boulevard, à quatre rues de distance, la coccinelle avait ralenti, viré sur deux roues, et revenait maintenant à toute allure, mordant sur le mauvais côté de la chaussée.

Mais Montag était désormais à l'abri dans la ruelle obscure vers laquelle il avait entrepris son long voyage une heure – mais n'était-ce pas une minute ? – plus tôt. Frissonnant dans la nuit, il regarda la coccinelle passer en trombe et déraper au centre de la chaussée, le tout dans une envolée de rires, avant de disparaître.

Plus loin, tandis qu'il avançait dans la nuit, il aperçut les hélicoptères qui tombaient du ciel comme les premiers flocons de

neige du long hiver à venir…

La maison était silencieuse.

Montag s'en approcha par-derrière, se glissant dans la moiteur nocturne d'un parfum de jonquilles, de roses et d'herbe humide. Il toucha la contre-porte, constata qu'elle était ouverte et, après s'être faufilé dans l'entrebâillement, traversa la véranda, dressant l'oreille.

Madame Black, dormez-vous ? songea-t-il. Ce que je fais est mal, mais votre mari a fait la même chose à autrui sans jamais s'étonner, ni se poser de questions, ni s'émouvoir. Et puisque vous êtes femme de pompier, c'est votre tour et celui de votre maison, pour toutes les maisons que votre mari a brûlées et tous les gens auxquels il a fait du mal sans réfléchir.

La maison resta muette.

Il cacha les livres dans la cuisine, regagna la ruelle et se retourna vers la maison toujours sombre, tranquille, endormie.

Au cours de sa marche à travers la ville, sous un ciel où les hélicoptères voletaient comme des bouts de papier, il donna l'alarme d'une cabine téléphonique isolée devant un magasin fermé pour la nuit. Puis il attendit dans le froid jusqu'à ce que retentissent au loin les sirènes d'incendie et qu'accourent les Salamandres, vite, vite, pour brûler la maison de M. Black pendant qu'il était à son travail et obliger son épouse à rester debout dans le froid du matin, toute grelottante, tandis que le toit cédait et s'abîmait dans les flammes. Mais pour l'instant, elle était encore endormie. Bonne nuit, madame Black, pensa-t-il.

« Faber ! »

Nouveau petit coup sec à la porte, un murmure, puis une longue attente. Enfin, une faible lueur tremblota dans la maisonnette. Encore un temps, et la porte de derrière s'ouvrit.

Ils se dévisagèrent dans la pénombre, Faber et Montag, comme si chacun d'eux avait du mal à croire à l'existence de l'autre. Puis Faber tendit la main, empoigna Montag, l'attira à l'intérieur, le fit asseoir et retourna écouter sur le pas la porte. Les sirènes s'estompaient au loin. Faber rentra et referma la porte.

« Je me suis conduit comme un imbécile sur toute la ligne, dit Montag. Je ne peux pas rester longtemps. Je suis en route pour Dieu sait où.

— Au moins est-ce avec de bonnes intentions que vous vous êtes conduit en imbécile, répliqua Faber. Je vous croyais mort. L'audio-capsule que je vous avais donnée…

— Brûlée.

— J'ai entendu le capitaine vous parler et tout à coup plus rien. J'ai failli partir à votre recherche.

— Le capitaine est mort. Il avait découvert la capsule, entendu votre voix ; il allait remonter jusqu'à vous. Je l'ai tué avec le lance-flammes. »

Faber s'assit et resta un moment sans rien dire.

« Bon Dieu, comment tout ça est arrivé ? reprit Montag. Pas plus tard que l'autre nuit tout allait bien, et d'un seul coup me voilà en train de me noyer. Combien de fois peut-on sombrer et continuer de vivre ? Je n'ai même pas le temps de respirer. Voilà Beatty mort, qui était mon ami autrefois, voilà Millie partie, que je croyais ma femme, mais je n'en sais plus rien. Et la maison réduite en cendres. Et mon boulot envolé, et moi en cavale, et je planque un livre chez un pompier au passage. Bon Dieu, tout ce que j'ai pu faire en une semaine !

— Vous avez fait ce que vous deviez faire. Il y a longtemps que ça menaçait.

— Oui, je veux bien le croire, même si je ne crois plus en rien. Ça incubait. Je le sentais depuis longtemps, je couvais quelque chose, ce que je faisais ne s'accordait pas avec ce que je pensais. Bon sang, tout était là. C'est un miracle que ça ne se soit pas vu, comme quand on engraisse. Et maintenant me voilà chez vous, à vous compliquer la vie. Il se peut qu'ils me suivent jusqu'ici.

— Il y a des années que je ne m'étais pas senti une telle vitalité, rétorqua Faber. J'ai l'impression de faire ce que j'aurais dû faire il y a une éternité. Pour le moment, je n'ai pas peur. Peut-être parce que je me comporte enfin comme il se doit. Peut-être parce que j'ai agi sur un coup de tête et que je ne veux pas vous paraître lâche. Je suppose qu'il me faudra me montrer encore plus violent, prendre des risques pour ne pas faillir à ma tâche ni retomber dans la peur. Que comptez-vous faire ?

— Continuer à fuir.

— Vous savez qu'on est en guerre ?

— J'ai entendu ça.

— C'est drôle, hein ? Tout ça nous paraît tellement loin par rapport à nos propres ennuis.

— Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. » Montag tira cent dollars de sa poche. « Je veux que vous gardiez ça, faites-en l'usage qui vous semblera le meilleur quand je serai parti.

— Mais…

— Je serai peut-être mort d'ici la fin de la matinée ; faites-en bon

usage. »

Faber opina. « Vous auriez intérêt à vous diriger vers le fleuve, si possible. Longez-le, et si vous arrivez à atteindre la vieille voie ferrée, celle qui mène en pleine campagne, suivez-la. Aujourd'hui, tous les déplacements ou presque se font par voie aérienne et la plupart des voies ferrées sont abandonnées, mais les rails sont toujours là à rouiller. Il paraît qu'il y a des camps de vagabonds un peu partout dans le pays, des camps itinérants, comme on les appelle. Et que si on marche assez longtemps en restant aux aguets, on trouve des tas de vieux diplômés de Harvard sur les rails entre ici et Los Angeles. La plupart d'entre eux sont recherchés dans les villes. Je suppose qu'ils survivent. Ils ne sont pas nombreux, et je pense que le gouvernement ne les a jamais considérés comme suffisamment dangereux pour motiver des poursuites. Vous pourriez vous terrer quelque temps avec eux et reprendre contact avec moi à Saint Louis, je pars ce matin par le bus de cinq heures, je vais y voir un imprimeur à la retraite, moi aussi je sors enfin de mon trou. L'argent sera bien employé. Merci et bonne chance. Voulez-vous dormir quelques minutes ?

— Je ferais mieux de filer.

— Voyons ce qu'il en est. »

Faber emmena aussitôt Montag dans la chambre et déplaça un tableau, révélant un écran de télévision de la taille d'une carte postale. « J'ai toujours voulu quelque chose de très petit, à qui je puisse parler, que je puisse masquer de la main en cas de nécessité, rien qui puisse me bombarder de décibels, rien de monstrueusement gros. Vous voyez le résultat. » Il mit l'appareil en marche.

« Montag, dit le récepteur télé en s'allumant. M-O-N-T-A-G. » La voix épela le nom. « Guy Montag. Toujours en fuite. Les hélicoptères de la police patrouillent. Un nouveau Limier robot a été livré par un arrondissement voisin… »

Montag et Faber se regardèrent.

« … Limier robot est *infaillible*. Jamais, depuis la première utilisation qui en a été faite, cette incroyable invention n'a laissé échapper sa proie. Ce soir, notre chaîne est fière de pouvoir suivre le Limier par hélicoptère-caméra dès son départ en chasse… »

Faber remplit deux verres de whisky. « On va en avoir besoin. »

Ils burent.

« … un nez si sensible qu'il est capable d'identifier et de retenir dix mille constituants olfactifs sur dix mille personnes sans être reprogrammé ! »

Faber se mit à trembler de tous ses membres et parcourut sa maison des yeux, regarda les murs, la porte, la poignée de la porte et

le fauteuil où Montag était maintenant assis. Montag surprit son regard. Il jeta à son tour de rapides coups d'œil autour de lui, sentit ses narines se dilater et se rendit compte qu'il essayait de se flairer lui-même, qu'il avait soudain le nez assez fin pour percevoir la trace qu'il avait laissée dans l'air de la pièce, l'odeur de sa transpiration sur la poignée de la porte ; invisible, mais aussi foisonnant que les brillants d'un petit lustre, il était partout, en toute chose, sur toute chose, tel un nuage lumineux, un fantôme qui rendait l'air irrespirable. Il vit Faber retenir sa respiration de peur d'attirer ce spectre à l'intérieur de son propre corps, d'être contaminé par les exhalaisons et les odeurs fantomatiques d'un homme en fuite.

« Le Limier robot est à présent déposé par hélicoptère sur les lieux de l'Incendie ! »

Et là, sur le minuscule écran, apparut la maison calcinée, la foule, une forme recouverte d'un drap, et l'hélicoptère surgit du ciel pour se laisser flotter jusqu'à terre comme une fleur grotesque.

Ainsi il leur faut débusquer leur gibier, songea Montag. Le cirque doit continuer, même si on entre en guerre dans moins d'une heure…

Il regardait la scène, fasciné, cloué sur place. Elle lui semblait si lointaine, sans rapport avec lui ; c'était une pièce à part, indépendante, un spectacle extraordinaire auquel il assistait non sans un plaisir étrange. Et dire que tout cela est pour moi ! Bon Dieu, tout ce remue-ménage rien que pour *moi* !

S'il le voulait, il pouvait s'attarder ici pour suivre tranquillement la chasse dans toutes ses étapes éclairs, ruelles dévalées, rues, grandes avenues désertes, lotissements et terrains de jeux traversés, le tout entrecoupé des inévitables pauses publicitaires, nouvelles ruelles remontées jusqu'à la maison en flammes de M. et Mme Black, et ainsi de suite jusqu'à cette maison où Faber et lui-même étaient installés, en train de boire, tandis que le Limier électrique flairait les derniers mètres de la piste, silencieux comme une traînée de mort, et s'arrêtait en dérapant de l'autre côté de cette fenêtre. Ensuite, s'il le voulait, Montag pourrait se lever, aller jusqu'à la fenêtre tout en gardant un œil sur l'écran, l'ouvrir, se pencher au-dehors, se retourner et se voir reproduit, représenté, là, sur le petit écran, transformé en image, héros d'un drame à regarder en toute objectivité, sachant que dans d'autres salons il apparaissait grandeur nature, en couleurs, dans sa perfection dimensionnelle ! Et s'il gardait l'œil ouvert, il se verrait, un instant avant l'oubli, piqué pour le plaisir de combien de téléphages qui, arrachés au sommeil quelques minutes plus tôt par les sirènes hurlantes des murs de leurs salons, s'étaient précipités pour assister au grand jeu, à la chasse, au one man show.

Aurait-il le temps de faire une déclaration ? Lorsque le Limier le saisirait, sous les yeux de dix, vingt, trente millions de personnes, ne pourrait-il pas résumer toute sa vie au cours de cette dernière semaine en une phrase unique ou un mot qui les accompagnerait longtemps après que le Limier aurait fait demi-tour, le tenant dans ses mâchoires-tenailles, et serait reparti au petit trot dans les ténèbres sous l'œil de la caméra, en plan fixe, silhouette de plus en plus indistincte – splendide fermeture en fondu ! Que pourrait-il dire en un seul mot, quelques mots, qui leur roussirait la face et les réveillerait ?

« Le voilà », murmura Faber.

De l'hélicoptère jaillit quelque chose qui n'était ni machine ni animal, ni mort ni vivant : une luminescence vert pâle. Le Limier se planta près des ruines fumantes de la maison de Montag, on apporta le lance-flammes qu'il avait abandonné et on le lui mit sous le museau. Il y eut un ronronnement, une suite de déclics, un bourdonnement.

Montag secoua la tête, se leva et vida son verre. « Il faut que j'y aille. Excusez-moi pour tout.

— Tout quoi ? Moi ? Ma maison ? C'est bien fait pour moi. Filez, pour l'amour de Dieu. J'arriverai peut-être à les retenir ici…

— Attendez. Il ne sert à rien qu'on vous découvre. Après mon départ, brûlez ce couvre-lit que j'ai touché. Brûlez le fauteuil du salon. Jetez tout ça dans l'incinérateur mural. Essuyez les meubles à l'alcool, les poignées de portes. Brûlez le tapis du salon. Mettez la climatisation à fond dans toutes les pièces et vaporisez de l'insecticide si vous en avez. Ensuite, branchez vos arroseurs, faites-les jaillir aussi haut que possible, qu'ils aspergent les trottoirs. Avec un peu de chance, on peut au moins effacer toute trace *jusqu'ici.* »

Faber lui serra la main. « Je vais m'en occuper. Bonne chance. Si ça va bien pour nous deux, la semaine prochaine, ou celle d'après, contactez-moi. Poste restante à Saint Louis. Je regrette de ne pas pouvoir vous accompagner par écouteur cette fois. C'était bien pour nous deux. Mais mon matériel était limité. Voyez-vous, je n'ai jamais pensé que je m'en servirais. Quel vieil idiot je fais. Je ne pense à rien. C'est stupide, stupide. Je n'ai donc pas d'autre balle verte adéquate à vous offrir. Partez, à présent !

— Une dernière chose. Vite. Une valise, allez chercher une valise, fourrez-y vos vêtements les plus sales, un vieux costume, le plus crasseux possible, une chemise, de vieilles tennis et de vieilles chaussettes… »

Faber avait déjà disparu pour revenir une minute plus tard. Ils scellèrent la valise en carton avec du ruban adhésif transparent. « Pour conserver l'ancienne odeur de M. Faber, bien sûr », dit Faber, que

l'opération avait mis en nage.

Montag arrosa de whisky l'extérieur de la valise. « Je ne veux pas que le Limier repère tout de suite les deux odeurs. Je peux emporter ce whisky ? J'en aurai besoin plus tard. Bon Dieu, j'espère que ça va marcher ! »

Ils échangèrent une nouvelle poignée de mains et, sur le pas de la porte, jetèrent un dernier coup d'œil à l'écran télé. Le Limier était en route, suivi par les hélicoptères-caméras, silencieux, silencieux, reniflant le grand vent nocturne. Il dévalait la première ruelle.

« Au revoir ! »

Et Montag de sortir discrètement par-derrière et de s'élancer, la valise à moitié vide à la main. Derrière lui il entendit le système d'arrosage se mettre en route et remplir l'obscurité d'une légère bruine, puis d'une solide averse qui inondait les trottoirs avant de s'écouler dans la ruelle. Il emporta quelques gouttes de cette pluie sur son visage. Il crut entendre le vieil homme lui lancer un dernier au revoir, mais sans en être vraiment sûr.

Il s'éloigna de la maison à toutes jambes, en direction du fleuve.

Montag courait.

Il sentait le Limier approcher comme l'automne, froid, sec et vif tel un vent qui n'agitait pas un brin d'herbe, ne secouait pas les fenêtres, ne dérangeait pas l'ombre des feuilles sur les trottoirs blancs. Le Limier ne touchait pas le monde. Il transportait son silence avec lui, un silence dont on percevait le poids derrière soi sur toute la ville. Montag sentait ce poids augmenter et courait.

Il s'arrêta pour reprendre haleine, le temps de regarder par les fenêtres faiblement éclairées des maisons éveillées, et vit les silhouettes des habitants en train de regarder les murs de leur salon, et là, sur ces murs, le Limier robot, simple vapeur de néon, qui galopait sur ses pattes d'araignée, aussitôt arrivé ici, aussitôt reparti ! À présent à Elm Terrace, Lincoln, Oak Park, enfilant la ruelle qui menait à la maison de Faber.

Passe devant, pensa Montag, ne t'arrête pas, continue, ne va pas de ce côté !

Sur l'écran, la maison de Faber, avec son système d'arrosage qui palpitait dans l'air nocturne.

Le Limier marqua un temps d'arrêt, frémissant de tout son corps.

Non ! Montag agrippa le rebord de la fenêtre. Par ici !

De ce côté !

L'aiguille de procaïne jaillit et se rétracta, une fois, deux fois. Une

goutte limpide de pousse-au-rêve tomba de l'aiguille au moment où elle disparaissait dans le museau du monstre.

Montag retint sa respiration, comme s'il avait un poing serré dans la poitrine.

Le Limier robot se détourna de la maison de Faber et replongea dans la ruelle.

Montag leva brusquement la tête. Les hélicoptères se rapprochaient, énorme nuée d'insectes attirés par une unique source de lumière.

Montag dut faire un effort pour se rappeler une fois de plus que ceci n'était pas un feuilleton qu'il pouvait se permettre de suivre dans sa course vers le fleuve ; c'était, bien réelle, sa propre partie d'échecs à laquelle il assistait, coup par coup.

Il poussa un cri pour se donner le courage de s'arracher à la fenêtre de cette dernière maison et au spectacle fascinant qui se déroulait à l'intérieur. *Nom de Dieu !* Et le voilà reparti. La ruelle, une rue, ruelle, rue, et l'odeur du fleuve. Jambe en l'air, jambe par terre, jambe en l'air et par terre. Vingt millions de Montag en train de courir, ce serait bientôt, si les caméras l'attrapaient. Vingt millions de Montag en train de courir et de courir comme les personnages sautillants d'un vieux Mack Sennett, gendarmes, voleurs, chasseurs et chassés, poursuivants et poursuivis, le genre de scène qu'il avait vue un millier de fois. Derrière lui, en ce moment même, vingt millions de Limiers qui aboyaient en silence ricochaient à travers les salons, rebondissaient trois fois, comme sur une bande de billard, du mur droit au mur central au mur gauche, disparaissaient, reparaissaient, mur droit, mur central, mur gauche, et ainsi de suite !

Montag se vissa son Coquillage dans l'oreille.

« La police invite toute la population du secteur d'Elm Terrace à procéder comme suit : Que dans chaque rue chaque habitant de chaque maison ouvre sa porte côté rue ou côté jardin ou regarde à ses fenêtres. Le fugitif ne peut s'échapper si chacun regarde dehors dans la minute qui suit. Prêts ! »

Évidemment ! Comment n'y avaient-ils pas pensé plus tôt ? Pourquoi, depuis le temps, ne s'étaient-ils jamais essayés à ce petit jeu ? Tout le monde debout ! Tout le monde dehors ! On ne pouvait pas le rater ! Le seul individu à courir dans la ville plongée dans la nuit, le seul à mettre ses jambes à l'épreuve !

« Nous allons compter jusqu'à dix. *Un ! Deux !* »

Il sentit la cité qui se dressait.

« Trois ! »

Il sentit la cité qui se tournait vers ses milliers de portes.

Plus vite ! Allonge la foulée ! « Quatre ! »

Les gens avançaient comme des somnambules dans leurs couloirs. « Cinq ! »

Il sentait leurs mains sur les poignées de portes !

L'odeur du fleuve était fraîche, telle une pluie compacte. Sa gorge était en feu et ses yeux desséchés par la course. Il hurla comme si ce cri pouvait le projeter en avant, lui faire franchir d'un bond les cent derniers mètres.

« Six, sept, huit ! »

Les poignées de cinq mille portes tournaient. « Neuf ! »

Il dépassa la dernière rangée de maisons, dévala une pente qui plongeait vers une masse noire en mouvement. « Dix ! »

Les portes s'ouvraient.

Il imagina des milliers et des milliers de visages scrutant les cours, les ruelles et le ciel, des visages masqués par des rideaux, pâles, des visages effrayés par la nuit, comme des animaux grisâtres aux aguets dans des cavernes électriques, des visages aux yeux gris délavés, aux langues grises et aux pensées grises qui filtraient à travers la chair gourde de la face.

Mais il avait atteint le fleuve.

Il le toucha, juste pour s'assurer de sa réalité. Il pataugea dans l'eau et se déshabilla entièrement dans l'obscurité, s'aspergea le torse, les bras, les jambes, la tête de cette âpre liqueur ; en but, en aspira par les narines. Puis il enfila les vieux vêtements et les chaussures de Faber. Il jeta ses propres effets dans le fleuve et les regarda s'éloigner. Puis, sans lâcher la valise, il s'avança dans l'eau jusqu'à ce qu'il n'ait plus pied et se laissa emporter dans le noir.

Il était à trois cents mètres en aval quand le Limier atteignit le fleuve. Au-dessus de lui grondaient les immenses pales des hélicoptères. Une tempête de lumière s'abattit sur le fleuve et Montag plongea sous le vaste embrasement comme si le soleil venait de percer à travers les nuages. Il se sentit emporté dans le noir par le courant. Puis les projecteurs se redirigèrent vers la terre, les hélicoptères se rabattirent sur la ville, comme s'ils avaient repéré une autre piste. Ils étaient partis. Le Limier était parti. Il n'y avait plus maintenant que l'eau froide du fleuve et Montag qui flottait dans une paix soudaine, loin de la cité, des lumières et de la traque, loin de tout.

Il avait l'impression de laisser derrière lui une scène grouillante d'acteurs. De s'être arraché à une grande séance de spiritisme avec tous ses fantômes murmurants. Il délaissait une effrayante irréalité

pour pénétrer dans une réalité qui n'était irréelle qu'en raison de sa nouveauté.

Les rives ténébreuses défilaient tandis qu'il s'enfonçait dans la campagne moutonnante. Pour la première fois en une douzaine d'années les étoiles se montraient au-dessus de lui, en vastes processions de roues de feu. Il vit un formidable char d'étoiles se former dans le ciel et menacer de l'écraser.

Il flottait sur le dos quand la valise se remplit et coula ; le courant était faible et l'entraînait paresseusement loin de cette population qui se nourrissait d'ombres au petit déjeuner, de vapeurs à midi et de buée le soir. Le fleuve était une réalité palpable ; il le transportait confortablement et lui donnait enfin le temps, le loisir de considérer le mois écoulé, l'année, et toutes celles qui composaient sa vie. Il écouta les battements de plus en plus lents de son cœur. À l'instar de son sang, ses pensées cessèrent d'affluer précipitamment.

Il vit la lune, à présent basse sur l'horizon. La lune, là, et la lumière de la lune qui venait d'où ? Du soleil, bien sûr. Et qu'est-ce qui fait briller le soleil ? Son propre feu. Et le soleil continue, jour après jour, de brûler et de brûler encore. Le soleil et le temps. Le soleil, le temps et le feu. Le feu. Le fleuve le berçait doucement. Le feu. Le soleil et chaque horloge sur terre. Tout s'assembla pour prendre corps dans son esprit. Après avoir longuement flotté sur terre et brièvement sur l'eau, il sut pourquoi il ne devait plus jamais répandre l'incendie.

Le soleil brûlait tous les jours. Il brûlait le Temps. Le monde était lancé sur un cercle, tournait sur son axe, et le temps s'employait à brûler les années et les hommes sans aucune aide de sa part. Donc, si *lui* brûlait des choses en compagnie des pompiers, et que le soleil brûlait le Temps, cela signifiait que *tout* brûlait !

Il fallait que l'un d'eux s'arrête. Ce ne serait certainement pas le soleil. Il semblait donc que ce dût être Montag et ceux avec qui il travaillait encore quelques petites heures plus tôt. Il fallait recommencer à économiser et à mettre de côté et il fallait que quelqu'un s'attache à sauvegarder l'acquis, d'une manière ou d'une autre, dans les livres, dans les enregistrements, dans la tête des gens, par tous les moyens, pourvu qu'il soit en sécurité, à l'abri des mites, des poissons d'argent, de la pourriture sèche et des porteurs d'allumettes. Le monde était plein d'incendies de toutes sortes et de toutes tailles. La corporation des tisseurs d'amiante allait devoir rouvrir ses portes très bientôt.

Il sentit son talon heurter le fond, toucher des cailloux et de la rocaille, racler du sable. Le fleuve l'avait poussé vers la rive.

Il contempla l'immense créature noire sans yeux ni lumière, sans forme, simple masse qui s'étendait sur des milliers de kilomètres sans vouloir s'arrêter, avec ses collines herbues et ses forêts qui l'attendaient.

Il hésitait à abandonner le confort du courant. Il craignait de tomber sur le Limier. Les arbres pouvaient brusquement ployer sous la bourrasque des hélicoptères.

Mais il n'y avait que l'innocente brise d'automne, tout là-haut, qui allait son chemin comme un autre fleuve. Pourquoi le Limier ne poursuivait-il pas sa course ? Pourquoi les recherches avaient-elles obliqué vers la terre ? Montag tendit l'oreille. Rien. Rien.

Millie, pensa-t-il. Toute cette campagne. Écoute-la ! Rien de rien. Tant de silence, Millie, je me demande comment tu supporterais ça. Crierais-tu : « Tais-toi, la ferme ! » Millie, Millie. Et il se sentit envahi de tristesse.

Millie n'était pas là, le Limier non plus, mais l'odeur de foin sec qui soufflait de quelque champ lointain le déposa à terre. Il se souvint d'une ferme qu'il avait visitée quand il était très jeune, une des rares fois où il avait découvert que, quelque part derrière les sept voiles de l'irréalité, au-delà des murs des salons et des douves en fer-blanc de la ville, des vaches ruminaient, des cochons se vautraient dans des mares tièdes à midi, des chiens aboyaient après des moutons blancs sur une colline.

À présent, l'odeur qui lui parvenait, le mouvement des flots, lui donnaient envie de s'endormir sur du foin fraîchement coupé dans une grange à l'écart du vacarme des autoroutes, derrière une ferme silencieuse, au pied d'une vieille éolienne ronronnant comme le passage des années au-dessus de sa tête. Il restait toute la nuit dans le fenil, écoutant au loin les animaux, les insectes, les arbres, les mouvements et déplacements furtifs.

Durant la nuit, songea-t-il, il entendrait en bas comme un bruit de pas. Il se raidirait et se redresserait. Le bruit s'éloignerait. Alors il se recoucherait, regarderait par la lucarne, très tard dans la nuit, et verrait les lumières s'éteindre dans la ferme jusqu'à ce qu'une très jeune et très belle femme vienne s'asseoir à une fenêtre plongée dans l'obscurité pour natter ses cheveux. Il aurait du mal à la distinguer, mais son visage ressemblerait à celui d'une jeune fille qu'il avait rencontrée autrefois, il y avait si longtemps, la jeune fille qui savait prévoir le temps et n'était jamais brûlée par les lucioles, la jeune fille qui savait ce que signifiait le jaune laissé par une fleur de pissenlit dont on s'était frotté le menton. Puis elle disparaîtrait de la tiédeur de la fenêtre pour réapparaître à l'étage, dans sa chambre badigeonnée

de lune. Puis, au bruit de la mort, au bruit des avions à réaction déchirant le ciel en deux morceaux noirs jusqu'à l'horizon et au-delà, il resterait allongé dans le fenil, caché, hors d'atteinte, à regarder ces étranges nouvelles étoiles surgies au bord de la terre, fuyant les couleurs tendres de l'aube.

Au matin, il ne serait pas en manque de sommeil, car la chaleur des odeurs et des spectacles de toute une nuit à la campagne l'aurait reposé, gavé de sommeil, tandis qu'il avait les yeux ouverts et que ses lèvres, quand il songeait à y porter la main, dessinaient un demi-sourire.

Et là, au bas de l'escalier du fenil, l'attendrait cette chose incroyable. Dans la lueur rose du petit matin, en prenant toutes ses précautions, il descendrait les marches, à ce point conscient du monde qu'il en serait effrayé, et resterait debout devant le petit miracle avant de se pencher pour le toucher.

Un verre de lait frais, des pommes et des poires posés là, au bas de l'escalier.

C'était exactement ce qu'il désirait pour l'instant. Un signe que le vaste monde l'acceptait et lui offrait le temps nécessaire pour réfléchir à tout ce qui exigeait réflexion.

Un verre de lait, une pomme, une poire.

Il s'arracha au fleuve.

La terre se rua vers lui comme un raz de marée. Il se sentit écrasé par l'obscurité, par le regard de la campagne et les milliers d'odeurs charriées par le vent qui lui glaçait le corps. Il recula sous le déferlement courbe des ténèbres, des sons et des odeurs, les oreilles bourdonnantes. Il tourna sur lui-même. Les étoiles pleuvaient dans ses yeux comme des météores en flammes. Il eut envie de replonger dans le fleuve et de se laisser tranquillement emporter au gré du courant. Cette terre sombre qui se dressait là lui rappelait le jour où, enfant, alors qu'il se baignait, surgie de nulle part, la plus grosse vague de mémoire d'homme l'avait précipité dans une boue salée et de vertes ténèbres, la gorge et les narines brûlées par l'eau de mer, l'estomac révulsé, un hurlement aux lèvres ! Trop d'eau ! Trop de terre !

Du mur noir devant lui sortit un murmure. Une forme. Dans la forme, deux yeux. La nuit le regardait. La forêt l'observait.

Le Limier !

Après avoir tant couru, sué toute l'eau de son corps, s'être à demi noyé, arriver si loin, l'emporter de haute lutte, se croire en sécurité, soupirer de soulagement, reprendre pied sur la terre ferme, pour finalement se retrouver devant…

Le Limier !

Montag poussa un ultime cri de détresse, comme si tout cela était trop pour un seul homme.

La forme se volatilisa. Les yeux disparurent. Les tas de feuilles s'envolèrent en une pluie sèche.

Montag était seul au milieu de la nature.

Un daim. Il sentit le lourd parfum musqué auquel se mêlaient une pointe de sang et les effluves poisseux du souffle de l'animal, odeur de cardamome, de mousse et d'herbe de Saint-Jacques dans cette nuit immense où les arbres se précipitaient sur lui, reculaient, se précipitaient, reculaient, au rythme du battement de son cœur derrière ses yeux.

Des milliards de feuilles devaient joncher le sol ; il se mit à patauger dans cette rivière sèche qui sentait le clou de girofle et la poussière chaude. Et les autres odeurs ! De partout s'élevait un arôme de pomme de terre coupée, cru, froid, tout blanc d'avoir passé la plus grande partie de la nuit sous la lune. Il y avait une odeur de cornichons sortis de leur bocal, de persil en bouquet sur la table. Un parfum jaune pâle de moutarde en pot. Une odeur d'œillets venue du jardin d'à côté. Il abaissa la main et sentit une herbe l'effleurer d'une caresse d'enfant. Ses doigts sentaient la réglisse.

Il s'arrêta pour respirer, et plus il respirait la terre, plus il en intériorisait les moindres détails. Il n'était plus vide. Il y avait ici largement de quoi le remplir. Il y en aurait toujours plus que largement.

Il repartit en trébuchant dans la nappe de feuilles.

Et au milieu de ce monde étrange, un détail familier.

Son pied heurta un obstacle qui rendit un bruit mat.

Il tâta le sol de la main sur un mètre de ce côté-ci, un mètre de ce côté-là.

La voie ferrée.

Les rails qui s'échappaient de la ville pour rouiller à travers la campagne, dans les bois et les forêts désormais déserts qui longeaient le fleuve.

C'était le chemin conduisant là où il allait, où que ce fût. C'était le seul élément familier, le charme magique qu'il aurait probablement besoin de toucher, de sentir sous ses pieds durant quelque temps, au cours de sa progression au milieu des ronciers et des lacs d'odeurs, d'impressions et de sensations tactiles, parmi les chuchotements et les remous des feuilles.

Il s'engagea sur la voie ferrée.

Et fut surpris de voir à quel point il était certain d'un fait unique dont il lui était impossible d'avoir la preuve.

Un jour, autrefois, Clarisse avait marché là où il était en train de marcher.

Une demi-heure plus tard, transi, alors qu'il suivait prudemment les rails, pleinement conscient de la totalité de son corps, le visage, la bouche, les yeux saturés d'obscurité, les oreilles de sons, les jambes irritées par la bardane et les chardons, il aperçut un feu droit devant lui.

Le feu disparut, puis redevint visible, à la façon d'un clin d'œil. Il s'arrêta, craignant de l'éteindre par son seul souffle. Mais il était bien là et il s'en approcha précautionneusement, d'aussi loin qu'il le voyait. Il lui fallut un bon quart d'heure pour se retrouver vraiment à proximité des flammes, et il resta là à les observer depuis le couvert. Ce frémissement, la conjugaison du blanc et du rouge… c'était un feu étrange parce qu'il prenait pour lui une signification différente.

Il ne brûlait pas ; il *réchauffait* !

Il vit des mains tendues vers sa chaleur, des mains sans bras, cachés qu'ils étaient dans l'obscurité. Au-dessus des mains, des visages immobiles qu'animait seulement la lueur dansante des flammes. Il ignorait que le feu pouvait présenter cet aspect. Il n'avait jamais songé qu'il pouvait tout aussi bien donner que prendre. Même son odeur était différente.

Combien de temps resta-t-il ainsi, mystère, mais il y avait quelque chose d'à la fois absurde et délicieux dans l'impression d'être un animal surgi de la forêt, attiré par le feu. Il était une créature des taillis, faite d'yeux liquides, de pelage, d'un museau et de sabots, une créature toute de corne et de sang qui sentirait l'automne si on en arrosait le sol. Il resta longtemps sans bouger, à écouter le chaud pétillement du feu.

Un grand silence se pressait autour de ce feu, un silence qui se lisait sur le visage des hommes, et avec lui le temps, le temps de s'asseoir près de ces rails rouillés sous les arbres, de contempler le monde, de le tourner et de le retourner du regard, comme s'il était tout entier contenu dans le feu, telle une pièce d'acier que ces hommes se seraient tous employés à façonner. Ce n'était pas seulement le feu qui était différent. C'était le silence.

Montag s'avança vers ce silence particulier qui s'intéressait à la totalité du monde.

Alors les voix devinrent perceptibles. Il ne saisissait rien de ce qu'elles disaient, mais leurs inflexions étaient douces tandis qu'elles tournaient et retournaient le monde pour l'examiner ; ces voix connaissaient la terre, les arbres et la ville qui s'étendait au bout des

rails en bordure du fleuve. Elles parlaient de tout, rien ne leur était étranger ; il le savait à leur intonation, leur cadence, à la curiosité et l'émerveillement dont elles vibraient continuellement.

Un des hommes leva les yeux, le vit pour la première ou peut-être la septième fois, et une voix lui lança : « Allez, vous pouvez vous montrer maintenant ! »

Montag réintégra les ombres.

« Tout va bien, reprit la voix. Vous êtes le bienvenu. »

Montag s'approcha lentement du feu et des cinq hommes âgés assis là, vêtus de pantalons et de blousons de toile bleu foncé ou de complets dans le même ton. Il ne savait pas quoi leur dire.

« Asseyez-vous, dit l'homme qui semblait être le chef du petit groupe. Un peu de café ? »

Il regarda le liquide noir et fumant couler dans une tasse en fer-blanc rétractable qui lui fut immédiatement tendue. Il se mit à boire à petites gorgées prudentes et sentit qu'on le regardait avec curiosité. Il se brûlait les lèvres, mais c'était un délice. Les visages qui l'entouraient étaient barbus, mais ces barbes étaient propres, bien taillées, et les mains impeccables. Ils s'étaient levés comme pour accueillir un hôte, et voilà qu'ils se rasseyaient. Montag sirota son café. « Merci, dit-il. Merci beaucoup.

— Vous êtes le bienvenu, Montag. Je m'appelle Granger. » Il lui tendit une petite bouteille de liquide incolore. « Buvez ça aussi. Ça va changer l'indice chimique de votre transpiration. Dans une demi-heure, vous aurez l'odeur de deux autres personnes. Avec le Limier à vos trousses, le mieux est de faire cul sec. »

Montag absorba le liquide amer. « Vous allez puer comme un lynx, mais c'est très bien ainsi, poursuivit Granger.

— Vous connaissez mon nom », observa Montag.

Granger désigna de la tête un poste de télé à piles posé près du feu. « On a assisté à la chasse. On pensait que vous finiriez par suivre le fleuve côté sud. Quand on vous a entendu vous enfoncer dans la forêt comme un élan qui aurait trop bu, on ne s'est pas cachés comme on le fait d'habitude. On a pensé que vous étiez dans le fleuve, quand les hélicoptères-caméras ont obliqué vers la ville. Il y a là quelque chose de bizarre. La chasse continue. Mais du côté opposé.

— Du côté opposé ?

— Jetons un coup d'œil. »

Granger mit l'appareil en marche. L'image était un cauchemar en miniature qui passa de main en main au milieu de la forêt, un vrombissement de couleurs et de mouvements. Une voix cria : « La chasse continue au nord de la ville ! Les hélicoptères de la police

convergent sur l'avenue 87 et Elm Grove Park ! »

Granger hocha la tête. « C'est de la poudre aux yeux. Vous les avez semés au bord du fleuve. Ils n'arrivent pas à l'admettre. Ils savent qu'ils ne peuvent pas tenir le public en haleine plus longtemps. Le spectacle doit courir vers sa conclusion ! S'ils se mettaient à passer ce maudit fleuve au peigne fin, ça risquerait de prendre toute la nuit. Alors ils essaient de dénicher un bouc émissaire pour finir en beauté. Regardez. Ils vont attraper Montag dans cinq minutes !

— Mais comment…

— Regardez. »

La caméra à l'affût dans le ventre d'un hélicoptère plongeait maintenant sur une rue déserte.

« Vous voyez ? murmura Granger. Ce sera vous ; juste au bout de cette rue se trouve notre victime. Vous voyez comment la caméra procède ? Elle plante le décor. Suspense. Plan d'ensemble. En ce moment, un pauvre diable est en train de faire un petit tour à pied. Une rareté. Un original. N'allez pas croire que la police n'est pas au courant des habitudes de ces drôles d'oiseaux, ces types qui se promènent le matin, comme ça, pour rien, ou parce qu'ils souffrent d'insomnie. En tout cas, il figure dans les fichiers de la police depuis des mois, des années. On ne sait jamais quand ce genre d'information peut se révéler utile. Et aujourd'hui, c'est le cas, elle tombe à pic. Ça permet de sauver la face. Oh, mon Dieu, regardez ! »

Les hommes assis auprès du feu se penchèrent en avant.

Sur l'écran, un homme apparut au coin d'une rue. Le Limier robot s'élança dans le viseur. Les projecteurs de l'hélicoptère crachèrent une douzaine de colonnes lumineuses qui formèrent une cage tout autour de l'homme.

Une voix cria : « Voilà Montag ! Les recherches sont *terminées* ! »

L'innocent s'immobilisa, ahuri, une cigarette allumée à la main. Il fixa de grands yeux sur le Limier, sans savoir ce que c'était. Il ne le sut vraisemblablement à aucun moment. Il leva les yeux vers le ciel et le hurlement des sirènes. Les caméras piquèrent. Le Limier bondit avec une synchronisation et un sens du tempo d'une incroyable beauté. Son aiguillon jaillit. Il resta un instant suspendu dans le vide, comme pour permettre à la foule des téléspectateurs d'apprécier le moindre détail, le regard éperdu de la victime, la rue vide, l'animal d'acier pareil à une balle flairant sa cible.

« Pas un geste, Montag ! » lança une voix venue du ciel.

La caméra s'abattit sur la victime en même temps que le Limier. Tous deux l'atteignirent simultanément. La victime fut saisie par le Limier et la caméra dans un énorme étau de pattes grêles. Et l'homme

de hurler. Et de hurler. Et de hurler !

Fondu au noir.

Silence.

Ténèbres.

Montag laissa échapper un cri et se détourna. Silence.

Puis, alors que les hommes, le visage dépourvu d'expression, demeuraient assis autour du feu, un présentateur annonça sur l'écran noir : « Les recherches sont terminées, Montag est mort ; un crime contre la société vient d'être vengé. »

Nuit noire.

« Nous allons maintenant vous emmener sous la coupole de l'Hôtel Lux pour une demi-heure de *Juste avant l'aube*, une émission de… »

Granger éteignit l'appareil.

« Ils n'ont pas montré nettement son visage. Vous avez remarqué ? Même vos meilleurs amis ne pourraient affirmer que c'était vous. Ils ont brouillé l'image juste ce qu'il faut pour laisser l'imagination prendre le relais. Nom de Dieu, dit-il tout bas. Nom de Dieu. »

Sans rien dire, Montag se retourna et s'assit, les yeux fixés sur l'écran vide, tremblant de tous ses membres.

Granger lui posa une main sur le bras. « Bienvenue à l'homme revenu d'entre les morts. » Montag hocha la tête. Granger poursuivit : « Autant faire connaissance à présent. Voici Fred Clément, ancien titulaire de la chaire Thomas Hardy à Cambridge avant que cette université ne devienne une école d'ingénieurs atomistes. Là, vous avez le docteur Simmons de l'U.C.L.A., spécialiste d'Ortega y Gasset ; là, le professeur West, à qui l'on doit des travaux non négligeables dans le domaine de la morale, une discipline devenue bien archaïque, pour le compte de l'université de Columbia ; là, le révérend Padover, qui a donné quelques conférences il y a une trentaine d'années et a perdu ses ouailles de dimanche en dimanche en raison de ses opinions. Ça fait maintenant un certain temps qu'il traîne avec nous. Moi-même enfin : j'ai écrit un livre intitulé *Les Doigts dans le gant, du bon rapport entre l'individu et la société*, et voilà où j'en suis ! Bienvenue, Montag !

— Je ne suis pas de votre monde, finit par dire lentement Montag. Je n'ai jamais été qu'un imbécile.

— Nous avons l'habitude. Nous avons tous commis le genre d'erreur qui ne pardonne pas, sinon nous ne serions pas là. Quand nous étions isolés, nous n'avions que la colère. J'ai frappé un pompier venu brûler ma bibliothèque il y a des années. Depuis, je suis en cavale. Vous voulez vous joindre à nous, Montag ?

— Oui.

— Qu'avez-vous à offrir ?

— Rien. Je pensais avoir une partie du livre de l'Ecclésiaste et peut-être un peu de l'Apocalypse, mais j'ai tout perdu.

— Le livre de l'Ecclésiaste serait parfait. Où était-il ?

— Ici, fit Montag en se touchant le front.

— Ah. » Granger sourit et hocha la tête.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Ce n'est pas bien ? s'inquiéta Montag.

— Au contraire ; tout va pour le mieux ! » Granger se tourna vers le révérend. « Avons-nous un livre de l'Ecclésiaste ?

— Un seul. Un dénommé Harris, de Youngstown.

— Montag. » La main de Granger se referma sur son épaule. « Faites attention où vous marchez. Veillez à votre santé. S'il devait arriver quoi que ce soit à Harris, *vous* êtes le livre de l'Ecclésiaste. Voyez quelle importance vous venez de prendre en un instant !

— Mais j'ai tout oublié !

— Non, rien n'est perdu à jamais. Nous avons les moyens de vous dégripper.

— Mais j'ai essayé de me souvenir !

— N'essayez pas. Ça vous reviendra quand le besoin s'en fera sentir. On a tous une mémoire visuelle, mais on passe sa vie à apprendre à refouler ce qui s'y trouve. Simmons, ici présent, a travaillé vingt ans sur la question, et nous possédons à présent la méthode pour nous souvenir de tout ce qui a été lu une seule fois. Aimeriez-vous lire un jour *La République* de Platon, Montag ?

— Bien sûr !

— Je suis *La République* de Platon. Ça vous plairait de lire Marc Aurèle ? M. Simmons est Marc Aurèle.

— Enchanté, dit M. Simmons.

— Salut, répondit Montag.

— Je tiens à vous présenter Jonathan Swift, l'auteur de cet ouvrage politique si néfaste, *Les Voyages de Gulliver* ! Et cet autre est Charles Darwin, et celui-ci Schopenhauer, et celui-ci Einstein, et celui-ci, juste à côté de moi, est Albert Schweitzer, un fort aimable philosophe, ma foi. Nous sommes tous là, Montag. Aristophane, le mahatma Gandhi, Gautama Bouddha, Confucius, Thomas Love Peacock, Thomas Jefferson et M. Lincoln, s'il vous plaît. Nous sommes aussi Matthieu, Marc, Luc et Jean. »

Et tout le monde de rire en sourdine. « Ça ne se peut pas, dit Montag.

— Mais si, répliqua Granger en souriant. Nous aussi, nous sommes des brûleurs de livres. Nous lisons les livres et les brûlons, de

peur qu'on les découvre. Les microfilms n'étaient pas rentables ; nous n'arrêtions pas de nous déplacer, pas question d'enterrer les films pour revenir les chercher plus tard. Toujours le risque qu'on ne tombe dessus. Le mieux est de tout garder dans nos petites têtes, où personne ne peut voir ni soupçonner ce qui s'y trouve. Nous sommes tous des morceaux d'histoire, de littérature et de droit international ; Byron, Tom Paine, Machiavel ou le Christ, tout est là. Et il se fait tard. Et la guerre a commencé. Et nous sommes ici, et la cité là-bas, emmitouflée dans son manteau d'un millier de couleurs. Qu'en pensez-vous, Montag ?

— Je pense que j'étais aveugle d'essayer d'agir à mon idée, de cacher des livres chez les pompiers et de donner l'alarme.

— Vous avez fait ce que vous estimiez devoir faire. À l'échelle nationale, ça aurait pu marcher magnifiquement. Mais notre méthode est plus simple et, à notre avis, plus efficace. Notre seul désir est de préserver le savoir dont, selon nous, nous aurons besoin. Pour l'instant, nous ne cherchons pas à exhorter ni à provoquer la colère. Car si nous sommes éliminés, c'est la mort du savoir, peut-être à jamais. Nous sommes des citoyens modèles, à notre façon ; nous suivons les anciens rails, nous passons la nuit dans les collines, et les gens de la ville nous laissent en paix. Il nous arrive d'être arrêtés et fouillés, mais nous n'avons rien sur nous qui puisse nous incriminer. Notre organisation est souple, très vague, et fragmentaire. Certains d'entre nous ont eu recours à la chirurgie esthétique pour se faire modifier le visage et les empreintes digitales. Pour le moment, nous avons du sale boulot sur les bras ; nous attendons que la guerre éclate, et qu'elle finisse tout aussi vite. Ça n'a rien d'agréable, mais nous ne sommes pas aux commandes, nous constituons la petite minorité qui crie dans le désert. Quand la guerre sera finie, peut-être serons-nous de quelque utilité en ce monde.

— Vous croyez vraiment qu'on vous écoutera ?

— Dans le cas contraire, il ne nous restera plus qu'à attendre. Nous transmettrons les livres à nos enfants, oralement, et les laisserons rendre à leur tour ce service aux autres. Beaucoup de choses seront perdues, naturellement. Mais on ne peut pas *forcer* les gens à écouter. Il faut qu'ils changent d'avis à leur heure, quand ils se demanderont ce qui s'est passé et pourquoi le monde a explosé sous leurs pieds. Ça ne peut pas durer éternellement.

— Combien êtes-vous en tout ?

— Des milliers sur les routes, les voies ferrées désaffectées, à l'heure où je vous parle, clochards au-dehors, bibliothèques au-dedans. Rien n'a été prémédité. Chacun avait un livre dont il voulait se

souvenir, et y a réussi. Puis, durant une période d'une vingtaine d'années, nous nous sommes rencontrés au cours de nos pérégrinations, nous avons constitué notre vague réseau et élaboré un plan. La seule chose vraiment importante qu'il nous a fallu nous enfoncer dans le crâne, c'est que nous n'avions aucune importance, que nous ne devions pas être pédants ; pas question de se croire supérieur à qui que ce soit. Nous ne sommes que des couvre-livres, rien d'autre. Certains d'entre nous habitent des petites villes. Le chapitre I du *Walden* de Thoreau vit à Green River, le chapitre II à Willow Farm, dans le Maine. Tenez, il y a un patelin dans le Maryland, seulement vingt-sept habitants, aucune bombe n'y tombera jamais, qui constituent les essais complets d'un certain Bertrand Russell. Prenez cette bourgade, à peu de chose près, et tournez les pages, tant de pages par habitant. Et quand la guerre sera finie, un jour, une année viendra où l'on pourra récrire les livres ; les gens seront convoqués, un par un, pour réciter ce qu'ils savent, et on composera tout ça pour le faire imprimer, jusqu'à ce que survienne un nouvel âge des ténèbres qui nous obligera peut-être à tout reprendre à zéro. Mais c'est ce que l'homme a de merveilleux ; il ne se laisse jamais gagner par le découragement ou le dégoût au point de renoncer à se remettre au travail, car il sait très bien que c'est important et que ça en vaut vraiment la peine.

— Qu'est-ce qu'on fait cette nuit ? demanda Montag.

— On attend, dit Granger. Et on se déplace un peu plus loin en aval, à tout hasard. »

Il se mit à jeter de la poussière et de la terre sur le feu.

Les autres se joignirent à lui, ainsi que Montag, et là, en pleine nature, tous les hommes jouèrent des mains pour éteindre le feu.

Ils se tenaient au bord du fleuve sous la lumière des étoiles.

Montag regarda le cadran lumineux de sa montre étanche. Cinq heures. Cinq heures du matin. Encore une année écoulée en une heure, et l'aube qui attendait derrière l'autre rive du fleuve.

« Pourquoi me faites-vous confiance ? » s'enquit Montag.

Un homme bougea dans l'obscurité. « Il suffit de vous voir. Vous ne vous êtes pas regardé dans une glace ces derniers temps. Et puis, la cité ne s'est jamais souciée de nous au point de monter une opération aussi compliquée rien que pour nous trouver. Quelques cinglés à la tête bourrée de poésie, ça les laisse froids, ils le savent bien et nous aussi ; tout le monde le sait. Tant que le gros de la population ne se balade pas en citant la Magna Charta et la Constitution, tout va bien.

C'est assez des pompiers pour veiller au grain de temps en temps. Non, les villes ne nous inquiètent pas. Et vous avez bien triste allure. »

Ils suivirent le fleuve en direction du sud. Montag essayait de voir les visages des hommes, ces vieux visages aperçus à la clarté du feu, las et marqués de rides. Il était à la recherche d'une lueur de joie, de détermination, de triomphe sur le lendemain qu'il avait du mal à débusquer. Peut-être s'attendait-il à voir leurs traits rayonner du savoir dont ils étaient porteurs, briller comme brillent les lanternes : de l'intérieur. Mais il n'y avait eu de lumière que celle du feu de camp, et ces hommes ne semblaient en rien différents de tous ceux qui avaient fait une longue course, entrepris une longue quête, vu détruire des choses chères à leur cœur, et qui maintenant, sur le tard, se rassemblaient pour attendre la fin de la fête et l'extinction des feux. Ils n'étaient pas du tout sûrs que ce qu'ils transportaient dans leurs têtes ferait briller chaque aube à venir d'une lumière plus pure, ils n'étaient sûrs de rien sinon que les livres étaient enregistrés derrière leurs yeux impassibles, qu'ils attendaient, intacts, les clients qui pourraient se présenter des années plus tard, les uns avec les doigts propres, les autres avec les doigts sales.

Tandis qu'ils marchaient, Montag les dévisageait du coin de l'œil.

« Ne jugez pas un livre d'après sa couverture », dit quelqu'un.

Et chacun de rire en silence tout en poursuivant sa route le long du fleuve.

Un hurlement déchira le ciel, mais les avions venus de la ville avaient disparu bien avant que les hommes aient levé la tête. Montag se retourna vers la cité, tout là-bas, à l'autre bout du fleuve, désormais réduite à un simple halo lumineux.

« Ma femme est là-bas.

— Vous m'en voyez désolé, dit Granger. Ça ne va pas aller très fort dans les villes au cours des jours à venir.

— C'est bizarre, elle ne me manque pas ; c'est bizarre que je ne ressente presque rien. Même si elle meurt, je viens de m'en rendre compte, je crois que je n'éprouverai aucune tristesse. Ce n'est pas normal. Je dois avoir quelque chose qui ne tourne pas rond.

— Écoutez », dit Granger, et il le prit par le bras, écartant les branches de sa main libre pour le laisser passer. « Je n'étais encore qu'un gamin quand mon grand-père est mort. Il était sculpteur. C'était aussi un très brave homme qui avait une masse d'amour à donner au monde. Il a contribué à supprimer les taudis dans notre ville ; il nous fabriquait des jouets, et il a fait un million de choses au cours de son existence ; ses mains étaient toujours occupées. Et quand il est mort, je

me suis aperçu que ce n'était pas lui que je pleurais, mais les choses qu'il faisait. J'ai pleuré parce qu'il ne les referait jamais ; jamais plus il ne sculpterait de morceaux de bois, ni ne nous aiderait à élever des tourterelles et des pigeons dans l'arrière-cour, ni ne nous raconterait des blagues. Il faisait partie de nous, et quand il est mort, tout ça est mort avec lui sans qu'il y ait personne pour le remplacer. C'était un être à part. Un homme important. Je ne me suis jamais remis de sa mort. Souvent je me dis : Quelles merveilleuses sculptures n'ont jamais vu le jour parce qu'il est mort ! De combien de bonnes blagues le monde est privé, et combien de pigeons voyageurs ne connaîtront jamais le contact de ses mains ! Il façonnait le monde. Il le *modifiait.* Le monde a été refait de dix millions de belles actions la nuit où il est mort. »

Montag marchait en silence. « Millie, Millie, murmura-t-il. Millie.

— Quoi ?

— Ma femme, ma femme. Pauvre Millie, pauvre Millie. Je ne me souviens plus de rien. Je pense à ses mains, mais je ne les vois pas faire quoi que ce soit. Elles pendent simplement le long de son corps, ou elles reposent sur ses genoux, ou elles tiennent une cigarette, c'est tout. »

Montag jeta un coup d'œil en arrière.

Qu'as-tu donné à la cité, Montag ?

Des cendres.

Qu'est-ce que les autres se sont donné ?

Le néant.

Debout à côté de Montag, Granger regardait dans la même direction. « Chacun doit laisser quelque chose derrière soi à sa mort, disait mon grand-père. Un enfant, un livre, un tableau, une maison, un mur que l'on a construit ou une paire de chaussures que l'on s'est fabriquée. Ou un jardin que l'on a aménagé. Quelque chose que la main a touché d'une façon ou d'une autre pour que l'âme ait un endroit où aller après la mort ; comme ça, quand les gens regardent l'arbre ou la fleur que vous avez plantés, vous êtes là. Peu importe ce que tu fais, disait-il, tant que tu changes une chose en une autre, différente de ce qu'elle était avant que tu la touches, une chose qui te ressemble une fois que tu en as fini avec elle. La différence entre l'homme qui ne fait que tondre le gazon et un vrai jardinier réside dans le toucher, disait-il. L'homme qui tond pourrait tout aussi bien n'avoir jamais existé ; le jardinier, lui, existera toute sa vie dans son œuvre. »

Granger fit un geste de la main. « Un jour, il y a cinquante ans de ça, mon grand-père m'a montré des films sur les V2. Savez-vous ce que donne le champignon d'une bombe atomique vu de trois cents kilomètres d'altitude ? C'est une tête d'épingle, ce n'est rien du tout au milieu de l'immensité.

« Mon grand-père m'a repassé le film sur les V2 une douzaine de fois ; il espérait qu'un jour, nos cités s'ouvriraient pour laisser plus largement entrer la verdure, la terre et les espaces sauvages, afin de rappeler aux hommes que c'est un tout petit espace de terre qui nous a été imparti et que nous ne faisons que survivre dans une immensité qui peut reprendre ce qu'elle a donné aussi facilement qu'elle peut déchaîner son souffle sur nous ou envoyer la mer nous dire de ne pas crâner. Si nous oublions à quel point la grande nature sauvage est proche de nous dans la nuit, disait mon grand-père, elle viendra un jour nous emporter, car nous aurons oublié à quel point elle peut être terrible et bien réelle. Vous voyez ? » Granger se tourna vers Montag. « Ça fait des années et des années que mon grand-père est mort, mais si vous souleviez mon crâne, nom d'un chien, dans les circonvolutions de mon cerveau vous trouveriez l'empreinte de ses pouces. Il m'a marqué à vie. Comme je le disais tout à l'heure, il était sculpteur. “Je hais ce Romain du nom de Statu Quo ! me disait-il. Remplis-toi les yeux de merveilles, disait-il. Vis comme si tu devais mourir dans dix secondes. Regarde le monde. Il est plus extraordinaire que tous les rêves fabriqués ou achetés en usine. Ne demande pas de garanties, ne demande pas la sécurité, cet animal-là n'a jamais existé. Et si c'était le cas, il serait parent du grand paresseux qui reste suspendu toute la journée à une branche, la tête en bas, passant sa vie à dormir. Au diable tout ça, disait-il. Secoue l'arbre et fais tomber le paresseux sur son derrière !”

— Regardez ! » s'écria Montag.

Et la guerre commença et s'acheva en cet instant.

Plus tard, les hommes qui entouraient Montag furent incapables de dire s'ils avaient vraiment vu quelque chose. Peut-être une simple éclosion de lumière et de mouvement dans le ciel. Peut-être les bombes étaient-elles là, et les avions, à quinze mille, dix mille, deux mille mètres, l'espace d'un instant, comme une poignée de grain lancée dans les cieux par une main géante, et les bombes en train de tomber à une vitesse effrayante, mais aussi une soudaine lenteur, sur la cité qu'ils avaient laissée derrière eux dans le petit matin. Le bombardement était pratiquement achevé une fois que les jets avaient repéré leur objectif et alerté leurs bombardiers à huit mille kilomètres à l'heure ; aussi brève que le sifflement de la faux, la guerre était finie.

Une fois les bombes larguées, c'était terminé. Dans les trois secondes, autant dire l'éternité, avant que les bombes ne frappent, les appareils ennemis avaient disparu de l'autre côté du monde visible, comme ces balles auxquelles un primitif isolé sur son île avait du mal à croire parce qu'elles étaient invisibles ; et pourtant le cœur éclate soudainement, le corps s'écroule en mouvements désordonnés et le sang est étonné de jaillir à l'air libre ; le cerveau se vide de ses quelques souvenirs précieux et, déconcerté, meurt.

Impossible d'y croire. C'était là un simple geste. Montag vit surgir un énorme poing de métal au-dessus de la cité lointaine et sut que le hurlement imminent des avions dirait, leur tâche accomplie : *Désintégrez-vous, qu'il ne reste plus deux pierres l'une sur l'autre, périssez. Mourez.*

Montag retint un instant les bombes dans le ciel, l'esprit et les mains vainement tendus vers elles. « Sauvez-vous ! » cria-t-il à Faber. À Clarisse : « Sauvez-vous ! » À Mildred : « Va-t-en, va-t-en de là ! » Mais Clarisse, s'avisa-t-il, était morte. Et Faber n'était *plus* en ville ; quelque part dans les vallées encaissées du pays, le bus de cinq heures du matin roulait d'une désolation à une autre. Même si la désolation n'était pas encore un fait accompli, si elle planait encore dans l'air, elle était inéluctable. Avant que le bus ait couvert cinquante mètres de plus sur l'autoroute, sa destination n'aurait plus de sens et son point de départ, une métropole, se serait transformé en décharge publique.

Et Mildred…

Va-t-en, sauve-toi !

Il la vit dans sa chambre d'hôtel quelque part, dans la demi-seconde qui restait, avec les bombes à un mètre, trente centimètres, deux centimètres du bâtiment. Il la vit penchée vers les grands murs chatoyants tout couleurs et mouvements où la famille lui parlait et lui parlait et lui parlait, où la famille babillait et jacassait et prononçait son nom et lui souriait sans rien dire de la bombe qui était maintenant à deux centimètres, un centimètre, un demi-centimètre du toit de l'hôtel. Penchée, la tête pratiquement dans l'écran, comme si son appétit d'images voulait y débusquer le secret du malaise qui lui valait ses insomnies. Mildred, penchée anxieusement, les nerfs à vif, comme prête à plonger, tomber, s'enfoncer dans cette grouillante immensité colorée pour se noyer dans le bonheur qui y brillait.

La première bombe frappa.

« Mildred ! »

Peut-être – qui le saurait jamais ? – peut-être les grandes stations émettrices et leurs flots de couleurs, de lumières, de bavardages à n'en plus finir, furent-elles les premières à sombrer dans l'oubli.

Au moment où il était plaqué par terre, Montag vit ou sentit, ou s'imagina voir ou sentir les murs qui viraient au noir sous les yeux de Millie, l'entendit hurler, car dans le millionième de fraction de temps qui lui restait à vivre, elle voyait le reflet de son visage, là, dans un miroir et non dans une boule de cristal, et c'était un visage si furieusement vide, tout seul dans la pièce, coupé de tout contact, affamé au point de se dévorer lui-même, qu'enfin elle le reconnaissait pour sien et levait brusquement les yeux vers le plafond à l'instant où celui-ci et toute l'armature de l'hôtel s'écroulaient sur elle, l'emportant avec des milliers de tonnes de briques, de métal, de plâtre et de bois à la rencontre d'autres personnes dans les alvéoles inférieures, pour une chute générale dans les sous-sols où l'explosion se débarrassait de tout le monde dans l'excès de sa propre violence.

Je me souviens. Montag se cramponnait au sol. Je me souviens. Chicago. Chicago, il y a longtemps. Millie et moi. C'est *là* qu'on s'est rencontrés ! Je m'en souviens à présent. Chicago. Il y a longtemps.

L'onde de choc balaya le fleuve, renversa les hommes comme des dominos, hérissa l'eau d'embruns, souleva la poussière et fit gémir les arbres en surplomb sous une bourrasque qui alla expirer plus au sud. Montag se recroquevilla, se fit tout petit, les yeux hermétiquement clos. Il cilla une fois. Et en cet instant il vit la cité qui avait remplacé les bombes en l'air. L'espace d'un autre impossible instant, la cité se figea, rebâtie, méconnaissable, plus haute qu'elle n'avait jamais espéré ni osé être, plus haute que l'homme ne l'avait construite, ultime composition de béton pulvérisé et de métal torturé formant une fresque en suspens pareille à une avalanche à l'envers, déployant un million de couleurs, un million de détails insolites, une porte là où aurait dû se trouver une fenêtre, un haut à la place d'un bas, un côté à la place d'un arrière, puis la cité chavira et retomba, morte.

Le bruit de sa mort ne vint qu'ensuite.

Montag, toujours à terre, les yeux soudés par la poussière, la bouche refermée sur une substance pulvérulente convertie en un fin ciment, suffocant et pleurant, se remit à penser : Je me souviens, je me souviens, je me souviens d'autre chose. Qu'est-ce que c'est ? Oui, oui, une partie de l'Ecclésiaste et de l'Apocalypse. Une partie de ce livre, une partie, allez, vite, vite, avant que ça ne s'en aille, avant que le choc ne s'atténue, avant que le vent ne retombe. Le livre de l'Ecclésiaste. Là. Il se récita les mots en silence, à plat ventre sur la terre frémissante, il les répéta à plusieurs reprises, et ils lui venaient sans effort, dans leur intégralité, sans Dentifrice Denham nulle part, c'était le prédicateur lui-même qui parlait, là, dans son esprit, les yeux fixés sur lui… « Ça y est », dit une voix.

Les hommes gisaient, au bord de l'asphyxie, tels des poissons jetés sur l'herbe. Ils se cramponnaient au sol comme des enfants à des objets familiers, qu'ils soient froids ou morts, que ceci ou cela se soit passé ou doive se passer ; leurs doigts étaient fichés en terre, et tous hurlaient pour empêcher leurs tympans d'éclater, leur raison d'éclater, la bouche grande ouverte, et Montag hurlait avec eux, en signe de protestation contre le vent qui leur déchirait le visage, leur arrachait les lèvres, les faisait saigner du nez.

Montag regarda l'immense nuage de poussière retomber et l'immense silence descendre sur leur monde. Et, collé au sol, il lui semblait distinguer le moindre grain de poussière, le moindre brin d'herbe, et entendre chaque sanglot, cri ou murmure qui s'élevait à présent dans le monde. Le silence s'installa dans la poussière de moins en moins dense, leur donnant tout le loisir de regarder autour d'eux, de se pénétrer de la réalité de ce jour.

Montag considéra le fleuve. Nous nous laisserons guider par le fleuve. Il considéra l'ancienne voie ferrée. Ou nous suivrons les rails. Ou nous marcherons sur les autoroutes maintenant, et nous aurons le temps d'emmagasiner des choses. Et un jour, quand elles se seront décantées en nous, elles resurgiront par nos mains et nos bouches. Et bon nombre d'entre elles seront erronées, mais il y en aura toujours assez de valables. Nous allons nous mettre en marche aujourd'hui et voir le monde, voir comment il va et parle autour de nous, à quoi il ressemble vraiment. Désormais, je veux tout voir. Et même si rien ne sera moi au moment où je l'intérioriserai, au bout d'un certain temps tout s'amalgamera en moi et sera moi. Regarde le monde qui t'entoure, sapristi, regarde le monde extérieur, ce monde que j'ai sous les yeux ; la seule façon de le toucher vraiment est de le mettre là où il finira par être moi, dans mon sang, dans mes veines qui le brasseront mille, dix mille fois par jour. Je m'en saisirai de telle façon qu'il ne pourra jamais m'échapper. Un jour j'aurai une bonne prise sur lui. J'ai déjà un doigt dessus ; c'est un commencement. Le vent retomba.

Les autres hommes restèrent étendus un moment, aux confins du sommeil, pas encore prêts à se lever et à s'attaquer aux tâches quotidiennes, feux à allumer, repas à préparer, milliers de détails impliquant de bouger un pied après l'autre, une main après l'autre. Ils étaient là, les yeux empoussiérés, à battre des paupières. On entendait leur souffle précipité se ralentir, s'apaiser…

Montag s'assit.

Et en resta là. Les autres l'imitèrent. Le soleil posait sur l'horizon noir une petite pointe de rouge. L'air était froid et sentait la pluie.

En silence, Granger se releva, se tâta les bras et les jambes, jurant,

ne cessant de jurer entre ses dents, le visage ruisselant de larmes. Il traîna les pieds jusqu'au bord du fleuve pour regarder en amont.

« Complètement rasée, dit-il au bout d'un long moment. La cité ressemble à un tas de levure. Il n'en reste rien. » Nouveau silence prolongé. « Je me demande combien de gens ont vu le coup venir. Combien ont été pris par surprise. »

Et de par le monde, songea Montag, combien d'autres cités anéanties ? Et ici, dans notre pays, combien ? Cent, mille ?

Quelqu'un gratta une allumette, l'approcha d'un bout de papier sec prélevé dans une poche, glissa celui-ci sous un petit tas d'herbe et de feuilles, ajouta quelques brindilles humides qui sifflèrent mais finirent par prendre, et le feu grandit dans le petit jour comme le soleil se levait et que les hommes se détournaient du haut du fleuve pour converger vers le feu, gauches, ne sachant que dire, la nuque dorée par le soleil tandis qu'ils se baissaient.

Granger déplia un morceau de toile cirée contenant du lard maigre. « On va manger un morceau. Ensuite on fera demi-tour pour remonter le fleuve. Ils vont avoir besoin de nous là-bas. »

Quelqu'un sortit une petite poêle à frire qui, une fois le lard jeté dedans, fut posée sur le feu. Au bout d'un moment le lard se mit à frémir et à danser dans la poêle, et son parfum alla rejoindre son grésillement dans l'air du matin, chacun suivant en silence le déroulement de ce rite.

Granger regardait fixement le feu. « Le phénix.

— Quoi ?

— Il y avait autrefois, bien avant le Christ, une espèce d'oiseau stupide appelé le phénix. Tous les cent ans, il dressait un bûcher et s'y immolait. Ce devait être le premier cousin de l'homme. Mais chaque fois qu'il se brûlait, il resurgissait de ses cendres, renaissait à la vie. Et on dirait que nous sommes en train d'en faire autant, sans arrêt, mais avec un méchant avantage sur le phénix. Nous avons conscience de l'énorme bêtise que nous venons de faire. Conscience de toutes les bêtises que nous avons faites durant un millier d'années, et tant que nous en aurons conscience et qu'il y aura autour de nous de quoi nous les rappeler, nous cesserons un jour de dresser ces maudits bûchers funéraires pour nous jeter dedans. À chaque génération, nous trouvons un peu plus de monde qui se souvient. »

Il retira la poêle du feu et, après avoir laissé le lard refroidir, tous se mirent à manger, lentement, pensivement.

« Et maintenant, en route, dit Granger. Et gardez toujours cette idée en tête : vous n'avez aucune importance. Vous n'êtes rien du tout. Un jour, il se peut que ce que nous transportons rende service à

quelqu'un. Mais même quand nous avions accès aux livres, nous n'avons pas su en profiter. Nous avons continué à insulter les morts. Nous avons continué à cracher sur les tombes de tous les malheureux morts avant nous. Nous allons rencontrer des tas de gens isolés dans la semaine, le mois, l'année à venir. Et quand ils demanderont ce que nous faisons, vous pourrez répondre : Nous nous souvenons. C'est comme ça que nous finirons par gagner la partie. Et un jour nous nous souviendrons si bien que nous construirons la plus grande pelle mécanique de l'histoire, que nous creuserons la plus grande tombe de tous les temps et que nous y enterrerons la guerre. Allez, pour commencer, nous allons construire une miroiterie et ne produire que des miroirs pendant un an pour nous regarder longuement dedans. »

Ils achevèrent leur repas et éteignirent le feu. Autour d'eux, le jour resplendissait comme si l'on avait remonté la mèche d'une lampe rose. Dans les arbres, les oiseaux qui s'étaient enfuis revenaient se poser.

Montag se mit en marche vers le nord et, au bout d'un moment, s'aperçut que les autres s'étaient rangés derrière lui. Surpris, il s'écarta pour laisser passer Granger, mais celui-ci le regarda et lui fit signe de continuer. Montag reprit la tête de la colonne. Il regardait le fleuve, le ciel et les rails rouillés qui s'enfonçaient dans la campagne, là où se trouvaient les fermes, où se dressaient les granges pleines de foin, où des tas de gens étaient passés de nuit, fuyant la cité. Plus tard, dans un mois, six mois, mais certainement pas plus d'une année, il reprendrait ce chemin, seul, et continuerait de marcher jusqu'à ce qu'il rejoigne tous ces gens.

Mais pour le moment une longue matinée de marche les attendait, et si les hommes restaient silencieux, c'était parce qu'ils avaient largement matière à réfléchir et beaucoup à se rappeler. Plus tard peut-être, au cours de la matinée, quand le soleil serait plus haut et les aurait réchauffés, ils se mettraient à parler, ou simplement à dire ce dont ils se souvenaient, pour être sûrs que c'était bien là, pour être absolument certains que c'était bien à l'abri en eux. Montag sentait la lente fermentation des mots, leur lent frémissement. Et quand viendrait son tour, que pourrait-il dire, que pourrait-il offrir en ce jour, pour agrémenter un peu le voyage ? Toutes choses ont leur temps. Oui. Temps d'abattre et temps de bâtir. Oui. Temps de se taire et temps de parler. Oui, tout ça. Mais quoi d'autre ? Quoi d'autre ? Quelque chose, quelque chose…

Des deux côtés du fleuve était l'arbre de vie qui porte douze fruits et donne son fruit chaque mois ; et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations.

Oui, se dit Montag, voilà ce que je vais retenir pour midi. Pour midi…

Quand nous atteindrons la ville.

FIN

---

[1] « Hoag » fait en effet penser à « Hog » : porc, verrat. *(N.d.T.)*